



LE NOUVEAU
THÉATRE ITALIEN.
TOME HUITIÉME.

TOME HUITIÈME.

LE NOUVEAU THÉATRE ITALIEN, OU RECUEIL GENERAL DES COMÉDIES

Représentées par les COMÉDIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & très-augmentée, & à laquelle on a joint les Airs gravés des Vaudevilles à la fin de chaque Volume.

TOME HUITIE'ME.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LA FOIRE
DES POETES,
L'ISLE DU DIVORCE,
ET
LA SYLPHIDE,
COMEDIES.

ON trouve chez Briaſſon *les Pieces ſuivantes de* Mr. ROMAGNESI, *qu'il a composées ſeul, ou en compagnie de* Mrs. DOMINIQUE & RICCOBONI, & *autres.*

LE TEMPLE DE LA VERITÉ.

ARLEQUIN, HULLA & LA REVUE DES THEATRES.

ARCAGAMBIS.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

LE TEMPLE DU GOUT.

LES ENFANS TROUVÉS.

DIVERSES PARODIES.

LA FOIRE DES POETES, L'ISLE DU DIVORCE & LA SYLPHIDE.

SAMSON.

LA FEINTE INUTILE.

Toutes ces Pieces ſe trouvent dans le Recueil du nouveau Théatre Italien, 12. 8. *vol.* & *dans celui des Parodies*, 12. 3. *vol. l'un & l'autre avec les airs des Vaudevilles gravés. Ils ſe vendent chez le même Libraire.*

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LA FOIRE DES POETES, L'ISLE DU DIVORCE, ET LA SYLPHIDE,

COMEDIES,

Représentées pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 11. Septembre 1730.

Par Mrs. DOMINIQUE *&* ROMAGNESI, *Comédiens du Roi.*



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

ACTEURS DU PROLOGUE.

UN ACTEUR *de la Comédie Françoise.*

TRIVELIN.

PLUSIEURS POETES.

UN POETE *chantant.*

QUATRE POETES *dansans.*

ANGELIQUE.

LA FOLIE.

LE PROFESSEUR *de Poësie.*

APPRENTIS POETES.

SUIVANTES *de la Folie.*



LA FOIRE DES POETES.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

UN ACTEUR FRANÇOIS, TRIVELIN.

L'ACTEUR.



SEROIT-CE Trivelin?

TRIVELIN.

C'est Achille, si je ne me trompe.

L'ACTEUR.

Que venez-vous chercher ici?

TRIVELIN.

Ce que je n'y trouverai peut-être pas; de bonnes pieces.

L'ACTEUR.

Et moi, ce qu'on n'a vû de long-tems ; de bonnes Tragédies.

TRIVELIN.

Comment avez-vous pû pénétrer dans cet asyle ?

L'ACTEUR.

J'aurois la même question à vous faire, Mons Trivelin.

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur Achille, Monsieur Oreste, Monsieur Calisthene, je n'ai rien de caché pour vous ; vous savez mieux que moi que nous en avons très-mal agi avec Messieurs les Auteurs.

L'ACTEUR.

Ils le méritoient.

TRIVELIN.

Que vous les receviez à vos assemblées avec des airs de fierté qui ne leur plaisoient pas.

L'ACTEUR.

Dites avec un air noble.

TRIVELIN.

Vous savez aussi que nous en avons rebuté une grande partie, parce que nous avons refusé d'eux plusieurs mauvaises Pieces.

L'ACTEUR.

Vous en avez pourtant reçu de bien pitoyables ; cela devoit vous racommoder avec eux.

TRIVELIN.

Paſſons, s'il vous plaît ; il vous ſouvient du jour fatal où ces enfans d'Apollon ſe liguerent enſemble, ſortirent de Paris, prirent la réſolution de ne nous plus donner de nouveautés.

L'ACTEUR.

Oui.

TRIVELIN.

Que depuis ce tems nos Théatres languiſſent, & que ſans Abſalon vous étiez auſſi embarraſſés que nous ; car enfin on ne donne pas tous les jours Andromaque.

L'ACTEUR.

Hé bien.

TRIVELIN.

Il a donc été décidé parmi nous que j'irois chercher le lieu où ces Meſſieurs font leur réſidence, que je tâcherois de ménager un racommodement, & que je leur ferois beaucoup de civilités, parce que notre Troupe a beſoin d'eux.

L'ACTEUR.

Après.

TRIVELIN.

J'ai sû que le pere des neuf Muses avoit recueilli leurs chers nourrissons, & leur donnoit une retraite en ces lieux : ils y tiennent une espece de Foire où il est permis à tout le monde de s'y pourvoir pour de l'argent de tout ce qu'on leur demande; vous y trouvez Tragédies, Comédies, Operas, Idylles, Elegies, Sonnets, Madrigaux & Impromptus sur toutes sortes de sujets.

L'ACTEUR.

Cela est commode.

TRIVELIN.

Apollon, dis-je, leur a fait bâtir un Hôtel magnifique, dans lequel il les nourrit & les entretient, tout ce qu'ils vendent est pour leurs menus plaisirs.

L'ACTEUR.

Voilà les Poetes sur un bon pié : mais comment Apollon peut-il suffire à une si grande dépense ?

TRIVELIN.

Elle est moins considérable que vous ne pensez, il ne les nourrit que de Caffé ; les Auteurs sont ordinairement très-sobres, ils n'ont jamais d'appétit que quand ils dînent en Ville.

L'ACTEUR.

J'ai trouvé cet endroit-ci comme vous :

mais j'ignorois toutes ces particularités, il nous faut donc de l'argent pour avoir ce que nous souhaitons.

TRIVELIN.

Oui sans doute, ces Messieurs ne veulent plus rien risquer : mais à propos il vous en faut plus qu'à moi, puisque c'est une Tragédie que vous demandez ; avez-vous apporté une grosse somme ?

L'ACTEUR.

Non : mais ne pouvez-vous pas me prêter....

TRIVELIN.

Oh non, j'ai besoin de deux Pieces & d'un Prologue & je n'ai pris sur moi que l'argent de la Caisse.

L'ACTEUR.

Cela étant, vous en aurez de reste.

TRIVELIN.

C'est ce qui vous trompe, je serai bien heureux si j'ai de quoi payer une bonne Scene.

L'ACTEUR.

Vous avez, dites-vous, tout l'argent de la Caisse.

TRIVELIN.

Oui, mais cela ne se monte qu'à quinze francs.

L'ACTEUR.

A quinze francs, cela m'étonne.

TRIVELIN.

Et vous ?

L'ACTEUR.

Oh pour nous, nous avons plus de quinze mille livres.

TRIVELIN.

De fonds....

L'ACTEUR.

Non, de dettes.

TRIVELIN.

Malepeſte, vous êtes plus riches que nous, puiſque vous avez tant de crédit.

L'ACTEUR.

Que voulez-vous, j'avoue que c'eſt un peu notre faute : mais il faut bien profiter de la belle ſaiſon; on a d'Illuſtres connoiſſances qui vous entraînent à la campagne, les parties de plaiſir ſe ſuccedent, on n'a pas le tems d'étudier, on ne voit perſonne à la Comédie, cela vous dégoûte; on vous reproche votre négligence aux aſſemblées, cela vous pique; pour montrer que vous avez raiſon, vous ne joüez point; le Public vous ſouhaite, cela fait voir à vos camarades combien vous leur êtes utile, ils en enragent, & voilà ce qui cauſe le dérangement,

TRIVELIN.

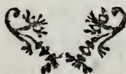
C'eſt à peu près de même chez nous, nous ſommes occupés de toute autre choſe que de notre profeſſion, Silvia lit des Romans, Romagneſi travaille en tapiſſerie, Scaramouche joue au Piquet, Pantalon prend les eaux de Paſſi, Arlequin cultive ſon petit Jardin, ſa fille chante, & ſa femme fait des enfans.

L'ACTEUR.

C'eſt-à-dire, que de nos deux Troupes on auroit bien de la peine à en faire une raiſonnable.

TRIVELIN.

Voici à peu près l'heure où les Auteurs s'aſſemblent; ſuivez-moi, je vais vous conduire à leur Hôtel.



SCENE II.

On leve le rideau, un nombre de Poëtes paroît aſſis, comme les Dieux le ſont à l'Opéra. Le Théatre repréſente un Caffé avec pluſieurs tables de marbre; deux femmes ſe promenent en verſant du Caffé à droite & à gauche, & les Poëtes chantent le Chœur qui ſuit.

CHOEUR DE POETES.

VErſez de ce Caffé charmant,
Il eſt notre unique aliment.

Quatre Poëtes danſent tenant chacun une taſſe de Caffé & font des geſtes d'admiration pour montrer combien ils aiment ce breuvage.

UN POETE *chantant.*

C'eſt vous aimable breuvage
Qui ranimez tous les eſprits,
Sitôt que nous vous avons pris,
Des Dieux nous parlons le langage,
Nous rimons tous à qui mieux mieux,
Et ſaiſis d'une docte extaſe
Nous nous élevons juſqu'aux Cieux,
L'onde que fit jaillir Pégaſe,
N'a rien de plus délicieux.

LE CHOEUR *répete.*

Verſez de ce Caffé charmant,
Il eſt notre unique aliment.

PREMIER POETE.

Et moi je vous ſoutiens que le Caffé eſt pernicieux pour la ſanté; Garçon apportez-moi de la Limonade...

TOUS.

Le Caffé eſt pernicieux pour la ſanté?

PREMIER POETE.

Oui, Meſſieurs, je vous le démontrerai par des raiſons phyſiques.

DEUXIEME POETE.

Et moi, Monſieur, je vous prouverai le contraire Géométriquement.

PREMIER POETE.

Raiſonnons ſur un principe, il cauſe des inſomnies.

DEUXIEME POETE.

Moi je dis qu'il fait dormir.

PREMIER POETE.

Meſſieurs, retenez bien ce que Monſieur vient de dire, le Caffé fait dormir, vous voyez qu'il agit d'une maniere différente, & ſelon les tempéramens; tirons une conſéquence; or, qu'il provoque au ſommeil, ou qu'il le trouble, qu'il aſſoupiſſe les ſens, ou qu'il les réveille, ſes effets n'en ſont pas

moins préjudiciables, puiſqu'il fait circuler le ſang avec trop de rapidité, ou bien il le coagule; je le compare donc à la Tarentule, ou à l'Opium.

DEUXIEME POETE.

Conſéquence très-fauſſement tirée, je l'appelle moi le Véhicule univerſel; trouve-t'il la maſſe du ſang obſtruée, ſes pointes aigues ſont autant de lignes qui en diviſent les humeurs collatérales; la maſſe du ſang eſt-elle trop fluide, il en remplit les vuides par une matiere viſqueuſe qui l'épaiſſit.

TROISIEME POETE.

Et Meſſieurs, croyez-moi, ceſſez vos diſputes.

LE POETE *chantant avec le Chœur*, ils ne ſavent ce qu'ils diſent.

Verſez de ce Caffé charmant,
Il eſt notre unique āliment.



SCENE III.

TRIVELIN, L'ACTEUR FRANÇOIS, LES SUSDITS.

PREMIER POETE.

BOn, voici des chalans qui nous viennent, crions notre marchandiſe, Poème à mi-ſucre.

DEUXIEME POETE.

Satyre à l'eau de vie.

TROISIEME POETE.

Opéra à la glace.

PREMIER POETE.

Tragédie ſeche.

DEUXIEME POETE.

Comédie gelée.

QUATRIEME POETE.

Epigramme au feu d'enfer.

CINQUIEME POETE.

Contes au gros ſel.

TOUS.

Meſſieurs ne vous faut-il rien du nôtre?

TRIVELIN.

Il y a ici de quoi choiſir.

L'ACTEUR.

Monſieur, j'ai beſoin d'une Tragédie : mais je voudrois qu'elle ne fût pas ſi ſeche.

PREMIER POETE.

Ce ſont pourtant celles qui ſe gardent le plus, demandez aux Libraires.

TRIVELIN.

Monſieur, je voudrois des Comédies ? mais qu'elles ne fuſſent point gelées, tâchez de m'en trouver de toutes chaudes.

DEUXIEME POETE.

J'ai votre affaire, en voici deux qui ne font que de ſortir de là, (*ſe touchant au front.*)

TRIVELIN.

Je crains bien qu'elles n'en ſoient pas plus chaudes.

PREMIER POETE A L'ACTEUR.

J'ai ce qu'il vous faut, voilà une Tragédie en proſe.

L'ACTEUR.

Je vous ſuis bien obligé, gardez-la pour la petite troupe.

PREMIER POETE.

En voici une autre.

L'ACTEUR.

Le titre ?

PREMIER POETE.

Burrhus.

L'ACTEUR

L'ACTEUR.

Mais, Monſieur, croyez-vous.....

PREMIER POETE.

Je vous la garantis excellente, je l'ai laiſſée confire dans ſon jus depuis l'année paſſée.

L'ACTEUR.

Ayez la bonté de me la confier pour un moment; j'en ferai la lecture.

PREMIER POETE.

Vous la confier; donnez-moi donc des gages.

L'ACTEUR.

Je ne ſortirai point de la ſale; faites-moi garder à vûe.

PREMIER POETE.

Pour plus de ſûreté, je vais moi-même vous en faire remarquer les beaux endroits.

L'ACTEUR.

Ah! volontiers.

SCENE IV.

TRIVELIN, LES AUTRES POETES.

TRIVELIN.

QUoi! vous n'avez que deux petites Comédies, il nous faudroit un Prologue pour rendre le Spectacle complet.

DEUXIEME POETE.

Que cela ne vous embarraſſe point : je vous en ferai un dans un quart d'heure.

TRIVELIN.

Oui-da cela ſe fait comme une priſe de Chocolat.

DEUXIEME POETE.

Sur quoi le voudriez-vous ?

TRIVELIN.

N'auriez-vous point une Parodie toute prête du Carnaval & de la Folie ?

DEUXIEME POETE.

Vous êtes venu trop tard, j'en ai envoyé une ces jours paſſés aux Marionettes, ſi j'avois ſu cela, je vous aurois donné la préférence.

TRIVELIN.

Vous nous faites bien de l'honneur, il faut convenir que l'Opéra eſt d'une grande reſſource pour les autres Spectacles : quel eſt le titre de vos deux Comédies ?

DEUXIEME POETE.

Je ne vous le dirai pas, que nous n'ayons fait marché.

TRIVELIN.

Ayez donc la bonté de me les lire.

DEUXIEME POETE.

Je ne vous les lirai point que vous ne les ayez achetées.

TRIVELIN.

Mais cela eſt ridicule ; achete-t'on les choſes ſans ſavoir ce qu'elles valent.

DEUXIEME POETE.

Oui, quand on s'y connoît auſſi peu que vous autres Meſſieurs, il faut s'en rapporter à ceux qui les ont faites.

TRIVELIN.

A combien les taxez-vous? je vous dirai en confidence que je n'ai que quinze francs.

DEUXIEME POETE.

Ma foi, Monſieur, je n'ai pas de quoi vous rendre votre reſte.

TRIVELIN.

Mon reſte, voilà deux pieces qui ne ſont pas cheres, hé bien, Monſieur, nous nous acommoderons ; j'ai ici un de mes amis qui a beſoin d'une Tragédie, vous donnerez le ſurplus à votre camarade.

DEUXIEME POETE.

Venez, je vais vous faire la lecture de ma Sylphide & de mon Iſle du divorce, je compte dorénavant que j'aurai votre pratique.

TRIVELIN.

Oui, oui je viendrai vous voir ſouvent, à cauſe du bon marché.

SCENE V.

ANGELIQUE LES POETES.

ANGELIQUE.

MEssieurs, ayez, s'il vous plaît, la bonté de m'enseigner le bon faiseur de Chansonnettes.

UN POETE.

C'est moi, Mademoiselle.

UN AUTRE POETE.

Ne vous y trompez pas, c'est ici.

TROISIEME POETE.

Tenez, Mademoiselle, en voici à choisir, sur quel sujet les voulez-vous?

ANGELIQUE.

J'en voudrois qui convinssent à mon amant.

TROISIEME POETE.

Il est infidele sans doute.

ANGELIQUE.

Infidele; point du tout, c'est moi qui ai envie de l'être, & je serois bien aise avant que de m'en défaire de me justifier par quelque couplet qui lui fit sentir que j'ai eu raison de le quitter.

TROISIEME POETE.

Cela eſt facile, de quel caractere eſt-il?

ANGELIQUE.

Il n'en a point, c'eſt un jeune indolent qui n'aime que pour aimer, qui croit avoir rempli tous les devoirs de l'amant le plus paſſionné, quand il m'a dit languiſſamment je vous adore, il me dit toûjours la même choſe, ne me mene jamais aux Spectacles, aux promenades; il eſt toûjours triſte, toûjours ſérieux; ſi je veux qu'il danſe, il eſt fatigué; ſi je veux qu'il chante, il eſt enrhûmé; enfin je ne ſai qu'en faire.

TROISIEME POETE.

Voilà un amant de peu de reſſource: mais peut-être auſſi craint-il d'être ſuſpect à votre pere, ou à votre mere, & c'eſt apparemment pour cela qu'il agit avec tant de circonſpection.

ANGELIQUE.

Je n'ai ni pere ni mere, je ſuis ma maîtreſſe.

TROISIEME POETE.

Hé bien que ne vous épouſe-t'il?

ANGELIQUE.

Quand je lui en fais la propoſition, il me répond qu'il n'eſt pas en âge.

TROISIEME POETE.

C'eſt donc un enfant.

ANGELIQUE.

Bon, il a près de trente ans.

TROISIEME POETE.

Voilà un garçon bien tardif, oh ma foi il mérite le couplet; tenez voyez ſi cette chanſon vous convient.

ANGELIQUE.

Donnez.... elle eſt ſur l'air

Daphnis m'aimoit ſi tendrement;
Qu'il me plaiſoit infiniment.

Ah je le ſai, je le ſai, il eſt joli.

Elle lit & chante.

Quand mon amant me fait la cour
Il languit, il pleure, il ſoupire,
Et paſſe avec moi tout le jour
A me raconter ſon martyre,
Ah! s'il le paſſoit autrement
Il me plairoit infiniment.

Ce couplet-là a bien raiſon, voilà juſtement ce qu'il me faut.

L'autre jour dans un bois charmant

Ecoutant chanter la Fauvette,
Il me demanda tendrement
M'aimes-tu ma chere Lisette,
Je lui dis oui, je t'aime bien,
Il ne me demanda plus rien.

Il semble que cela soit fait exprès pour lui.

Puisque j'ai fait naître tes feux,
Rien ne flate plus mon envie,
Je suis reprit-il trop heureux,
O jour le plus beau de ma vie ?
Et répétoit à chaque instant,
C'en est assez, je suis content.

C'est lui, c'est mon sot amant.

De cet amant plein de froideur
Il faut que je me dédommage,
J'en veux un qui de mon ardeur
Sache faire un meilleur usage,
Qu'il soit heureux à chaque instant;
Et qu'il ne soit jamais content.

On ne peut pas mieux, Monsieur, je vous promets que je les ferai courir, tenez voilà un écu, est-ce assez.

TROISIEME POETE.

Ah Mademoiſelle, c'eſt plus qu'il ne faut.

ANGELIQUE.

Adieu Monſieur.

Qu'il ſoit heureux à chaque inſtant,
Et qu'il ne ſoit jamais content.

SCENE VI.

PREMIER POETE, L'ACTEUR FRANÇOIS, TRIVELIN, DEUXIEME POETE.

PREMIER POETE *à l'Acteur.*

HE bien, Monſieur n'êtes-vous pas charmé de ce que je vous ai lû de ma Tragédie ?

L'ACTEUR.

J'en ſuis très content, j'en vais faire un récit avantageux à mes camarades, & vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE VII.

TRIVELIN, DEUXIE'ME POETE.

TRIVELIN.

MOnſieur, vos deux pieces me paroiſſent aſſez jolies, nous les jouerons : mais je vous le repete encore, nous avons beſoin d'un Prologue.

DEUXIE'ME POETE.

Comme vous mettez tout en uſage, voyez prendre leçon à nos Apprentifs Poetes, peut-être vous ſervirez-vous de cette idée pour un Prologue.

TRIVELIN.

Voyons.

DIVERTISSEMENT.

La Symphonie joue.

LE PROFESSEUR *chante.*

Son Profeſſor di Poeſia,
Della divina freneſia
Mon art inſpire les tranſports

I miei canti
Sono incanti,
I dotti, gl'ignoranti
Tout eſt charmé de mes accords.

Inſegno à far ſonnetti,
Concetti
Epigrammes, Rondeaux.
Comedié
Tragedié,
Operas & Madrigaux.
Son Profeſſor di Poeſia, &c.
Venite miei cari
Scolari
A prender lezione
Dal dottor Lanternone.

Entrée vive d'Apprentifs Poëtes, qui viennent prendre leurs leçons.

LE PROFESSEUR.

Pour être Poete à preſent,
Quel eſt le talent néceſſaire?

L'APPRENTIF.

Il faut être plaiſant,
Quelquefois médiſant

Et toujours plagiaire.

LE PROFESSEUR.

Non e questo,
Dite presto
Cio che bisogna far
Per ben versificar.

Chœur de Poetes Apprentifs.

Rimas, rimas, rimas.

LE PROFESSEUR.

Bravi, bravi, bene, bene.

De quoi faites-vous plus d'estime
De la raison ou de la rime ?

L'APPRENTIF.

La rime sans comparaison
Doit l'emporter sur la raison.

LE PROFESSEUR.

Pourquoi cette distinction ?

L'APPRENTIF.

C'eſt qu'on entend toûjours la rime,
Et qu'on n'entend point la raiſon.

LE PROFESSEUR.

Bravo, bravo, bene, bene.

Pour faire une piece lyrique,
Autrement dit un Opera nouveau,
Que faut-il pour le rendre beau ?

L'APPRENTIF.

De mauvais vers, & de bonne Muſique.

LE PROFESSEUR

Bravo, bravo, bene, bene.

Dans une Tragédie, ouvrage d'importance,
Que faut-il pour toucher les cœurs ?

L'APPRENTIF.

Un ſonge, une reconnoiſſance;
Un recit, & de bons Acteurs.

LE PROFESSEUR.

Bravo, bravo, bene, bene.

On entend une Symphonie gaye.

LE PROFESSEUR.

Qu'annonce cette ſymphonie ?
Quelle divinité vient embellir ces lieux ?
La ſageſſe pour nous abandonne les cieux ;
C'eſt Minerve.

SCENE DERNIERE.

La Folie accompagnée de ſes Suivantes.

LA FOLIE.

C'Eſt la Folie,
Ingrats me méconnoiſſez-vous ?
N'eſt-ce pas moi qui vous inſpire,
Qui dans vos tranſports les plus fous
Ai ſoin de monter votre lyre,
Allons, allons ſubiſſez tous

Le joug de mon aimable empire ,
Et que chacun à mes genoux
S'applaudiſſe de ſon délire.
Viva, viva la pazzia,
La madre dell'allegria ,
Souveraine de tous les cœurs ;
Et la Minerve des Auteurs.

LE CHOEUR.

Viva, viva, la pazzia,
La madre dell'allegria,
Souveraine de tous les cœurs ,
Et la Minerve des Auteurs.

LA FOLIE.

Tout eſt ſoumis à ma puiſſance ,
La robe, la Finance ,
Les Coquettes, les Courtiſans ;
Les Abbés , & les Partiſans.

LE CHOEUR.

Viva , viva la pazzia ,

LE PROFESSEUR.

Par vous le plus fidele amant
En un moment
Devient traître,
Vous formez le petit Maître,
Folle divinité c'est vous
Qui faites plaider les époux.

LA FOLIE.

Quittons ces retraites,
Allons à Paris,
C'est le séjour des jeux, des ris,
De la Folie & des Poëtes.

LE PROFESSEUR.

Que chacun avec nous s'empresse
A célébrer notre Déesse.
Suivons par-tout ses pas,
Que la Folie a d'appas.

LE CHOEUR.

Viva, viva la pazzia,

La Madre dell'allegria,
Souveraine de tous les cœurs,
Et la Minerve des Auteurs.

Les Poëtes ſuivent la Folie en danſant.

FIN DU PROLOGUE.

L'ISLE
DU
DIVORCE;
COMEDIE.

ACTEURS.

LE CHEF DE L'ISLE.

VALERE.

ARLEQUIN *valet de Valere.*

SILVIA, *premiere femme de Valere.*

COLOMBINE *premiere femme d'Arlequin.*

ORPHISE *seconde femme de Valere.*

LISETTE *seconde femme d'Arlequin.*

UN INSULAIRE.

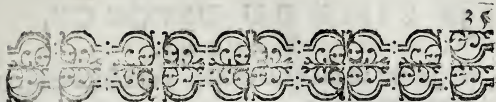
Monsieur DROGUET *Marchand Drapier.*

Madame DROGUET *sa femme.*

FEMMES ET MARIS DE L'ISLE.

LE CHANTEUR.

La Scene est dans l'Isle du Divorce.



L'ISLE DU DIVORCE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, ARLEQUIN.

Valere & Arlequin se promenent quelque temps en soûpirant, & en faisant des gestes de regrets.

VALERE.

AH! mon cher Arlequin, où sommes-nous ?

ARLEQUIN.

Nous sommes dans l'Isle du Divorce.

VALERE.

Je ne le ſai que trop, t'ennuies-tu autant que moi ?

ARLEQUIN.

Je crois que c'eſt à peu près la même choſe.

VALERE.

Tu es donc bien malheureux.

ARLEQUIN.

Helas je n'ai que ce que je mérite.

VALERE.

Je ne puis attribuer mon malheur qu'à moi-même, je l'ai ſouhaité.

ARLEQUIN.

Je l'ai voulu.

VALERE.

Quoi mon cher Arlequin nos ſujets de chagrin ſeroient-ils les mêmes ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſai rien, apprenez-moi la cauſe des vôtres.

VALERE *en ſoûpirant.*

Ah ! charmante Silvia !

ARLEQUIN *en ſoûpirant.*

Ah ! délicieuſe Colombine !

VALERE.

Juſtement.

ARLEQUIN.

Nous y voilà.

VALERE.

Ai-je pû vous faire un ſi ſenſible outrage ?

ARLEQUIN.

Ai-je pû te joüer un ſi vilain tour !

VALERE.

Silvia, que je paye bien cher l'injure que je vous ai faite en me ſéparant de vous.

ARLEQUIN.

Maudite curioſité je ne t'ai pas plutôt ſatisfaite que le repentir a pris ta place.

VALERE.

N'eſt-il pas honteux que j'aye pû lâchement profiter des lois de ce pays.

ARLEQUIN.

Ne ſuis-je pas un grand coquin d'avoir épouſé une ſeconde femme, ſans avoir du moins enterré la premiere.

VALERE.

J'arrive dans cette Iſle par un naufrage, on me dit que je puis me démarier, & j'ai la foibleſſe d'y former un engagement, malgré toute la fidélité d'une épouſe dont je n'ai jamais eu occaſion de me plaindre.

ARLEQUIN

A peine ſuis-je débarqué, que l'on me propoſe le ragoût d'une ſeconde femme,

la propoſition me flate, cela eſt naturel, je l'épouſe, je m'en dégoute, cela eſt encore très-naturel : mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt que je redeviens amoureux de la premiere qui ne vaut pas mieux que la ſeconde.

VALERE

Sexe charmant, nous vous accuſons de caprice : & vous n'en devez l'exemple qu'a nous-mêmes. Tous vos défauts ne ſont qu'une ſuite néceſſaire des nôtres : mais que dis-je, Silvia plus conſtante, a-t'elle voulu briſer ſa chaîne, non malgré mon infidélité elle me garde une foi que j'ai violée, & ſa générofité va juſqu'à ſe refuſer le plaiſir de la vengeance.

ARLEQUIN.

Et la mienne qui pouvoit ſe conſoler de ma légereté, ſans que j'euſſe le mot à dire, a renoncé au droit de repréſailles, tandis que tant d'autres n'attendent pas qu'on leur donne des prétextes.

VALERE.

Cependant il leur étoit permis de prendre d'autres époux.

ARLEQUIN.

C'eſt peut-être pour cela qu'elles n'en ont rien fait.

VALERE.

Quel ſupplice ! je cherche tous les jours les occaſions de la voir, & quand mon bonheur la préſente à ma vûe, il eſt ſoudain troublé par les juſtes remords que ma perfidie excite dans mon ame.

ARLEQUIN.

Quelle torture ! quand je rencontre ma chere Colombine, j'oublie que je n'ai plus le privilege de badiner avec elle, je veux m'émanciper, mais l'inhumaine eſt auſſi réſervée avec moi, que ſi elle avoit envie de m'attraper une ſeconde fois.

VALERE.

Quelle différence d'Orphiſe à Silvia, l'une étourdie, pétulante, inégale, ignore l'art de ſe captiver un cœur, ſon enjouement perpétuel, ſa folle vivacité ne lui permettent point de ſe livrer aux attentions qu'elle doit à un époux ; Silvia au contraire toujours occupée de tout ce qui pouvoit flater mes vœux, ſembloit n'avoir d'autre ſoin que celui de les prévenir; ſa tendreſſe ſe ralentiſſoit - elle pour quelque inſtant, ſa converſation brillante m'en dédommageoit ; enfin je ne me ſuis jamais apperçu de ſon inégalité que par la douce alternative de ſon amour & de ſon eſprit.

ARLEQUIN.

Quelle différence de Lisette à Colombine, l'une acariâtre, quérelleuse, médisante, envieuse, croit n'avoir un mari que pour être en droit de le faire enrager; Colombine, au contraire, par ses manieres douces & engageantes, me faisoit presqu'oublier qu'elle étoit ma femme; cessoit-elle de me dorloter, j'étois sûr que ce n'étoit que pour m'apprêter un repas friand: enfin je ne me suis jamais apperçû de son inégalité que par le doux mélange de ses caresses & de ses ragoûts.

VALERE.

C'en est fait, mon cher Arlequin, nous les avons perdues pour toujours.

ARLEQUIN.

N'y auroit-il pas moyen, Monsieur, de raccommoder cela.

VALERE.

Et de quelle maniere?

ARLEQUIN.

En les épousant encore pour une quinzaine de jours; là, pour tâcher de nous en guérir tout-à-fait.

VALERE.

Et ne sais-tu pas les lois du pays? Nous ne pouvons espérer de nous réunir

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Quelle diable de coutume ! elle me paroiſſoit jolie d'abord : & préſentement elle m'afflige. Voyons, examinons, eſt-ce la faute de la loi, ou de l'homme ? Ma foi non, c'eſt la nôtre : les hommes ont beau voyager, en quelques endroits qu'ils aillent, ils ne trouveront jamais de lois qui puiſſent s'accommoder avec leur inconſtance naturelle.

VALERE.

Ah ! voici nos femmes.

ARLEQUIN.

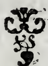
Nos femmes, bon tant mieux .... mais que vois-je, je me ſuis trompé ; ce ſont ma foi nos véritables.

VALERE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Oui celles qui ſont préſentement en charge.



SCENE II.

ORPHISE, LISETTE, VALERE, ARLEQUIN.

VALERE *à Arlequin.*

REgarde je te prie .... quel air dissipé ?

ARLEQUIN *à Valere.*

Voyez de grace .... quel air maussade ?

ORPHISE.

Ah ! voilà mon ennuyeux époux.

LISETTE.

Ah ! j'apperçois mon sot de mari.

VALERE.

Il faut pourtant que je l'aborde .... que lui dirai-je ?

ARLEQUIN.

Pour moi, j'ai tout dit.

ORPHISE.

Bon jour Arlequin.

LISETTE.

Monsieur Valere je suis votre servante.

ARLEQUIN *à Orphise.*

Quelle heure est-il ? Madame la vilaine journée ?

VALERE.

Je te ſuis bien obligé Liſette.

ORPHISE.

A propos Liſette, la ſuivante de Dorimene n'eſt-elle pas venue hier de ſa part m'inviter à dîner aujourdhui chez elle ?

LISETTE.

Oui vraiment, Madame, vous avez promis & la compagnie compte ſur vous.

ORPHISE.

Je me propoſe de m'y déſennuyer, ou plutôt de m'y bien divertir, car Dorante en doit être.

VALERE *tirant une Lettre de ſa poche.*

Imbecile, à quoi ſonges-tu ? Tu ne m'as pas fait reſſouvenir de cette grande partie de chaſſe où je dois me trouver aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Animal que je ſuis, j'ai oublié que l'on m'attend au cabaret.

ORPHISE.

Mais il faut abſolument que je change de robe.

VALERE.

Va donc préparer mon équipage de chaſſe.

LISETTE.

Je crois que Trivelin y ſera.

ARLEQUIN.

Les coquins auront tout bû.

ORPHISE *à Lisette.*

Va donc vîte aprêter ma toilette.

VALERE *à Arlequin.*

Fais seller mon cheval Turc.

LISETTE.

Il faut aussi que je m'ajuste, car il y sera sans doute.

ARLEQUIN.

Après tout, s'ils n'y sont plus, je boirai tout seul, & à la santé de Colombine encore.

VALERE.

La Chasse doit passer devant la maison de Silvia, si je pouvois la voir à sa fenêtre.

ORPHISE *à Lisette.*

Comment tu n'es pas encore partie ? quelle nonchalance ! je ferai mieux d'y aller moi-même, suis-moi.



SCENE III.

VALERE *qui ne s'apperçoit pas qu'Orphise est partie.*

QUel triomphe pour vous Silvia ! l'idée de vos charmes rend votre époux plus tendre & plus sensible que lorsqu'il n'étoit que votre amant : mais dois-je en être étonné, puisque j'en connois tout le prix.

ARLEQUIN *à part.*

Elles n'y sont plus, voyez si ma méchante femme m'a dit un seul mot. Ah si c'eût été Colombine, j'aurois été régalé sûrement d'un bonjour mon cher petit mari.

VALERE *qui croit qu'Orphise lui parle.*

Ah ! Madame épargnez-vous de pareilles douceurs ; j'y suis si peu accoutumé.

ARLEQUIN.

Elle m'auroit dit amoureusement : comment te portes-tu mon poulet, mon mignon ?

VALERE.

Encore, ah ! Madame, finissez . . . quoi c'est toi, que dis-tu donc ?

ARLEQUIN.

Moi, Monſieur, je me fais des complimens de la part de Colombine....

VALERE.

Orphiſe eſt ſortie ?

ARLEQUIN.

Oui Monſieur, & Liſette auſſi.

VALERE.

Ah que ſa préſence me gênoit.

ARLEQUIN.

Paix, la voici qui revient, & par deſſus le marché ma femme.

SCENE IV.

ORPHISE, LISETTE, *les ſuſdits.*

ORPHISE.

JE ſuis partie, Monſieur Valere, ſans faire attention à votre politeſſe, & je viens pour vous en rendre graces.

LISETTE.

vous êtes fort galant Monſieur Arlequin, & vous recevez votre épouſe à merveille.

VALERE *à Orphiſe.*

Il me ſemble, Madame, que je pourrois vous faire les mêmes remercimens.

ARLEQUIN *à Liſette.*

Il ne tiendroit qu'à moi de vous témoigner auſſi ma reconnoiſſance.

ORPHISE.

Voir arriver ſon épouſe, ſans daigner l'honorer d'un ſeul regard.

VALERE.

Vous ne vous en ſeriez pas apperçûe, Madame.

LISETTE.

Ne pas ſeulement donner le bonjour à ſa femme.

ARLEQUIN.

Je ſai que les manieres de qualité vous plaiſent.

ORPHISE.

Je vois trop ce que cela m'annonce, Monſieur, vos mépris ſont trop viſibles.

VALERE.

Eh! Madame, de grace, ceſſez vos reproches, à quoi ſert-il d'en faire à ceux qui nous intéreſſent ſi peu; les femmes qui n'ont que de l'indifférence pour leurs maris, ne devroient-elles pas renoncer à ce droit?

ARLEQUIN.

Eh ! oui Madame, on n'eſt point la dupe de ces affectations-là ; on connoît aſſez les femmes : on en a tant épouſées !

ORPHISE.

Mes reproches ſont bien fondés, Monſieur, & vous me fourniſſez tous les jours de nouveaux ſujets de plainte ; je ne m'apperçois que trop de vos dégoûts.

VALERE.

Effectivement, Madame, je crois que vous êtes fort ſenſible ; ne vous ſervez point d'un prétexte que vous êtes charmée de me trouver pour me chercher querelle ; nous devons déja nous connoître, & ſavoir à quoi nous en tenir.

LISETTE.

La belle acquiſition que j'ai faite, le vilain petit homme !

ARLEQUIN

Où diable avois-je les yeux! pouvois-je plus mal choiſir.

ORPHISE.

Avoüez-le franchement, Monſieur, vous ne m'aimez plus.

VALERE.

Convenez-en, Madame, vous n'avez plus de goût pour moi.

LISETTE.

Un brutal, un ivrogne.

ARLEQUIN.

Une pigrieche, une harpie.

ORPHISE.

A la fin, Monſieur, vos ſentimens me ſont connus.

VALERE

Grace au Ciel, Madame, je n'ignore plus les vôtres.

LISETTE.

Un pareſſeux, un gourmand.

ARLEQUIN

Une coquette, un diable coeffé.

ORPHISE.

Je me retire pour vous épargner la vûe d'un objet odieux.

VALERE.

Dites plutôt pour vous délivrer de ma préſence.

ORPHISE.

Il n'en faut pas demeurer là, Monſieur, & ſi nous pouvons trouver les moyens de nous déſunir pour jamais, n'en laiſſons pas échapper l'occaſion.

VALERE.

Plût au Ciel qu'elle ſe préſentât! mais nous ne ſerons pas aſſez heureux.

ORPHISE.

Pourquoi, Monſieur, s'il arrive quelque vaiſſeau étranger....

VALERE.

Hé bien, Madame, s'il en arrive....

ORPHISE.

Ah! je vois bien que vous ignorez une partie des Coutumes du pays ; je ne vous en dis pas davantage... donnez-moi ſeulement votre parole.

VALERE.

Ah! de tout mon cœur.

ARLEQUIN.

Qu'entens-je, ma chere Liſette, aurions-nous encore quelque reſſource,&pourrions-nous eſperer une ſéparation... Ah! que je t'aimerois.

LISETTE.

Cela n'eſt peut être que trop éloigné : mais eſperons toûjours, & haïſſons-nous bien en attendant cet heureux moment.

ARLEQUIN

Oui, ma poulette, déteſtons-nous.

ORPHISE *à Valere.*

J'attends l'effet de vos promeſſes,adieu, Monſieur.

VALERE.

J'aſpire au bonheur de m'en acquiter, adieu, Madame.

LISETTE *à Arlequin.*

Adieu, faquin.

ARLEQUIN *à Lisette.*

Tirez, mégere.

SCENE V.

VALERE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

QUe le Ciel soit loüé nous en voilà débarassés.

VALERE.

Enfin je respire, que j'ai souffert, mon cher Arlequin!

ARLEQUIN.

J'en juge par moi-même, mon cher Maître.

VALERE.

Ne conviendras-tu pas avec moi qu'Orphise est insupportable?

ARLEQUIN.

Oh sans difficulté, cependant je vous avoue mon foible; je l'aimerois encore mieux que Lisette.

VALERE.

Que voi-je, Arlequin, mes yeux me trompent-ils, n'eſt-ce pas Silvia que j'apperçois ?

ARLEQUIN.

C'eſt elle-même, Colombine la ſuit.

VALERE.

Qu'elle eſt belle !

ARLEQUIN.

Qu'elle a l'air fripon !

VALERE.

Ecartons-nous pour les entendre.

SCENE VI.

SILVIA, COLOMBINE, VALERE ET ARLEQUIN *à l'écart.*

SILVIA.

VIens, ma chere Colombine, faire un tour de promenade & donnons, s'il eſt poſſible, quelque relâche à mes chagrins.

COLOMBINE.

Ma foi, Madame, nous menons une vie bien triſte, je ne ſai ſi nous pourrons la

continuer encore long-tems ; & pour deux veuves de notre âge, nous paſſons des momens bien ennuyeux.

SILVIA.

J'ai perdu mon époux, il n'eſt plus de plaiſir pour moi.

VALERE *à Arlequin.*

Entens-tu, Arlequin, il n'eſt plus de plaiſir pour elle.

COLOMBINE.

Le mien m'a quittée de même ; à votre exemple j'ai voulu faire la femme forte, lui garder une fidélité éternelle : mais entre nous, Madame, une fidélité éternelle; le terme eſt bien long.

ARLEQUIN *à Valere.*

Entendez-vous, Monſieur ? le terme eſt bien long.

SILVIA.

Que ne penſoit-il comme moi, ce cruel époux ? la mort ſeule auroit briſé notre chaine.

VALERE.

Quels ſentimens ! ah ! j'étois indigne de poſſéder une épouſe ſi vertueuſe.

COLOMBINE.

Je ne dis pas la même choſe, Madame, j'aurois bien mieux fait moi, de penſer comme Arlequin ; quelle folie de ſe piquer de conſtance dans un pays où le divorce eſt

permis ! mais point du tout, nous avons voulu nous diſtinguer par une action héroïque, & faire voir que des femmes peuvent être fideles : que cela eſt grand ! nous ſommes peut-être les ſeules de notre ſexe capables d'un pareil effort.

ARLEQUIN.

On dit qu'il n'y a qu'un phénix dans le monde, en voilà pourtant deux.

VALERE.

Abordons-les .... pardonnez mon indiſcrétion, charmante Silvia, je devrois vous épargner le chagrin de me voir ; je ſai trop que ma préſence ne peut qu'irriter votre juſte colere contre un ingrat qui ne méritoit pas le bonheur dont il a joui.

SILVIA.

Il n'étoit pas ſans doute d'un grand prix, puiſque vous y avez ſi facilement renoncé.

VALERE.

Quelle douceur ! quel caractere charmant ! quoi, Madame, au lieu de m'accabler de reproches .... mais que dis-je, je ne le mérite pas, ſuis-je indigne de votre courroux ? non Silvia, je me rends juſtice, vous ne devez employer que le mépris, contre un perfide qui ſe mépriſe lui-même.

SILVIA.

Que ce repentir me ſeroit doux, Valere

ſi j'étois en état d'en profiter ! mais à quoi bon le faire éclater à mes yeux ? quelle eſt votre idée? vous m'avez quittée inhumainement, voulez-vous pouſſer la cruauté juſqu'à vous faire regretter ? ah ! laiſſez-moi pleurer votre perte, elle me touche aſſez pour me fournir une ſource intariſſable de larmes ; n'allez pas juſqu'à me montrer un époux au déſeſpoir de m'avoir abandonnée, ma ſeule reſſource n'eſt que dans votre continuel oubli, & puiſque nous ſommes ſéparés pour jamais, je crains moins votre inconſtance que votre repentir.

ARLEQUIN.

Colombine regarde-moi donc, peut-être ma préſence te rappellera-t'elle quelques idées agréables.

COLOMBINE.

Non, non, tu leur a donné le tems de s'effacer.

ARLEQUIN.

Cela ne s'efface point.

VALERE.

Quelle étrange ſituation eſt la mienne! je vous vois, & je n'oſe dire que je vous adore ; ces yeux charmans où je liſois mon bonheur, ſont à préſent deux Juges inexorables dont je ne dois point attendre de grace ; & quoique je ſois pénétré du plus vio-

lent amour, je ſens que l'aveu que j'en ferois me rendroit encore plus coupable.

SILVIA.

Quoi, vous m'aimez, Valere, je croyois que les reproches que vous venez de vous faire, n'étoient fondés que ſur votre probité; mais je m'étois abuſée, & je ne les dois qu'à votre humeur volage : il faut avoüer qu'il y a de grandes reſſources pour nous dans le cœur des hommes.

ARLEQUIN.

Pour moi, Colombine, je ne te dirai pas d'où viennent mes regrets; je ne crois pas que ce ſoit par probité, car je ne m'en pique point : tout ce que je ſai, c'eſt que depuis notre ſéparation je te trouve embellie des trois quarts.

COLOMBINE.

Tu trouves cela, tant mieux, j'en ſuis charmée; & puiſque tu connois à préſent tout ce que je vaux, tu en ſeras plus puni, & tu en ſentiras mieux l'injure que tu as faite à mes appas.

VALERE.

Injuſte Silvia, eſt-ce être volage que de revenir à une ſi parfaite épouſe? l'eſtime que je vous dois, vos charmes, mon infidélité même, enfin la poſſeſſion d'une autre, tout vous aſſure que je dois vous adorer.

SILVIA.

Toutes ces raiſons, Valere, auroient dû vous épargner une perfidie : cruels que vous êtes, notre poſſeſſion que vous déſirez avec tant d'ardeur, ne doit ſervir qu'à redoubler vos feux ; le ſeul moyen de vous rendre heureux & conſtants, eſt de vous attacher à nous par des nœuds éternels ; hélas peut-être même croyez-vous ce que vous nous dites ; hazardons-nous l'épreuve dangereuſe de vos promeſſes, c'eſt nous-mêmes qui nous lions de la chaine qui devroit vous attacher ; l'ennui, l'indifférence ſuccedent bientôt aux empreſſemens, aux aſſiduités, aux deſirs ; un nouvel objet vous arrache aiſément à celui qui vous étoit ſi cher : voilà les hommes ; & nous par une facilité trop funeſte à notre ſexe, ſéduites par vos tranſports, nous n'avons pas la force d'y réſiſter, nous vous écoutons, nous vous croyons : voilà les femmes.

COLOMBINE.

Entendez-vous, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

La peſte, ta Maitreſſe connoît bien les deux ſexes.

VALERE.

Silvia, il me ſiéroit mal de me juſtifier auprès de vous, il faut pour combler votre

gloire & ma punition que je ne doive qu'à vos ſeules bontés, le pardon que je vous demande ; plaignez un malheureux qui ne reconnoît que trop la perte qu'il a faite ; & puiſque vos ſentimens & vos vertus vous mettent ſi fort au deſſus de moi, ſongez que je dois tout attendre de votre généroſité.

SILVIA.

Si je vous pardonnois, Valere, vous me feriez bientôt appercevoir qu'elle ne ſeroit que foibleſſe

ARLEQUIN *à Colombine.*

Ah ! morbleu ſi j'avois autant d'eſprit que mon maître, je te ferois le plus joli galimathias du monde.

COLOMBINE.

Dis plutôt, que ſi j'avois autant d'amour que lui, je ſerois peut-être plus foible que ma maitreſſe.

SILVIA.

Vous voulez que je vous pardonne, Valere ; & quand j'y ſerois diſpoſée, ſongez-vous bien que vous n'êtes plus à moi, & que la bienſéance condamne même juſqu'à l'entretien que nous avons enſemble ?

COLOMBINE *à part.*

Elle s'aviſe un peu ſur le tard d'y faire attention.

ARLEQUIN.

Colombine, charmante répudiée, raccommodons-nous.

COLOMBINE.

Comment! que nous nous racommodions, & sais-tu bien à quoi tendroit ce racommodement-là?

ARLEQUIN.

A nous rebrouiller peut-être, mais n'importe.

VALERE.

Oui, Silvia, promettez-moi de ne vous point opposer à ma félicité; si par un événement favorable, l'Hymen peut encore resserrer des nœuds que la mort seule pourra rompre.

SILVIA.

Je vous reconnois, Valere, vous me teniez le même langage avant notre union: jugez de l'effet qu'il doit produire après votre changement.

VALERE.

Que dites-vous, Madame, & devez-vous craindre qu'après vous avoir perdue une fois, on puisse encore s'exposer à un pareil malheur?

SILVIA.

Et quels sont ces heureux évenemens, qui peuvent flater votre espoir?

COLOMBINE.

Voyons un peu tes raiſons.

VALERE.

L'arivée d'un vaiſſeau....

ARLEQUIN.

La mort de ma femme....

SILVIA.

Hé bien ?

COLOMBINE.

Après ?

VALERE.

Orphiſe, puis-je prononcer ſon nom ſans rougir, m'a fait entrevoir que je pourrois me dégager de ſes liens... ah ! que je ſerois heureux !

SILVIA.

Je la ſuis plus que vous, Valere. Hélas ! que ne m'avez-vous imitée ? pourquoi faut-il que je doive à la bizarrerie des lois & au retour de votre tendreſſe, l'eſpérance d'une union, dont votre amour ſeul devoit garantir la durée ! quelle ſatisfaction pour moi de m'être conſervé le droit de vous aimer ſans remords ! non je ne puis plus diſſimuler, je veux bien vous découvrir ici mes véritables ſentimens : ſi le ſort propice à mes vœux nous offre l'occaſion de nous réunir, vous retrouverez en moi une épouſe qui n'aura d'autres reproches à ſe faire, que

d'avoir trop aimé un infidele; adieu, Valere, je vous en ai trop dit, mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous connoiſſez mon cœur.

VALERE.

Ah! vous me charmez, belle Silvia.

SILVIA.

Ne me ſuivez pas, Valere, je rentre chez moi.

VALERE.

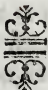
Je ne puis vous obéir.

SILVIA.

Je vous le défends; ſongez que nous ſommes ſéparés; ne portez point d'atteinte à l'eſtime qu'on a pour moi dans cette Iſle, & ſur-tout je ne veux point m'expoſer à perdre celle d'un homme qui a été mon époux.

VALERE.

Allons nous informer quelle peut être cette reſſource dont on m'a flaté, ſuis-moi, Arlequin.



SCENE VII.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

OUi, oui, ſuis-moi, j'ai bien autre choſe à faire.

à Colombine qui s'en va.

Arrêtez, barbare Colombine, ayez pitié d'un amour renaiſſant, qui peut-être n'a pas encore long-temps à vivre.

COLOMBINE.

Laiſſez-moi accompagner ma maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Non, reſtez, cher objet de mes déſirs.

COLOMBINE.

Quel eſt ton deſſein?

ARLEQUIN.

De te r'épouſer, là... de faire un bis de mariage.

COLOMBINE.

Allons, allons, cela ne ſe peut pas, tu m'as quittée, notre divorce a été fait dans toutes les formes.

ARLEQUIN.

Quoi ! rigoureuſe Colombine, tu ne ſuivras pas l'exemple de ta Maîtreſſe ?

COLOMBINE.

Elle eſt trop bonne ; de quoi t'aviſois-tu auſſi de me changer ?

ARLEQUIN.

C'eſt mon Maître qui m'a débauché.

COLOMBINE.

Tu te repens aujourd'hui de m'avoir fait cet outrage ?

ARLEQUIN.

J'en ſuis au déſeſpoir, & ſi je puis te ratraper, je te garderai plus long-tems..... que je pourrai, & je ne me déferai de toi qu'à la derniere extrémité.

COLOMBINE.

Il ne tenoit qu'à moi de t'imiter.

ARLEQUIN.

Comment as-tu pû tenir bon ? car aſſurément la femme eſt plus foible que l'homme.

COLOMBINE.

Tu vois pourtant le contraire.

ARLEQUIN.

Il faut donc que ce ſoit une gageure : mais finiſſons, belle Colombine, donne-moi la même eſpérance dont Silvia vient de flater mon Maître.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas certainement faute d'occaſion.

ARLEQUIN.

Je t'en prie.

COLOMBINE.

Il ne dépendoit que de moi d'accepter la main d'un jeune homme beau, bienfait.

ARLEQUIN

Par charité.

COLOMBINE.

Et qui valoit cent fois mieux que ce petit magot-là.

ARLEQUIN.

Magot; l'épithete me paroît un peu haſardée.

COLOMBINE.

C'eſt trop le faire languir, il faut enfin me rendre à ſes empreſſemens.

ARLEQUIN *ſautant de joie.*

Ah! ma chere Colombine, quel bonheur! je m'étois bien douté que cela en reviendroit-là.

COLOMBINE.

Tu prens le change, ce n'eſt pas de toi que je parle; c'eſt de ce joli homme.

ARLEQUIN

Que le Diable l'emporte? quoi tu ſerois inexorable juſqu'à ce point?

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Te voilà où je t'attendois ; tu m'aimes, tu me regrettes, je ne me ſuis point vengée dans le temps que tu étois prévenu pour-une autre ; ma vengeance eût été perdue : mais c'eſt à préſent le véritable temps de te punir, puiſque tu ne trouveras pour te conſoler de ma perte qu'une épouſe que tu hais, & qui te la rendra encore plus ſenſible.

ARLEQUIN.

Quel rafinement de méchanceté ! quoi Colombine, tu es abſolument déterminée ?

COLOMBINE.

C'en eſt fait, n'en parlons plus.

ARLEQUIN.

Qui auroit crû qu'une femme qui m'a appartenu me donnât tant de peine ?

COLOMBINE.

Ah, ah, mes petits Meſſieurs, vous croyez donc qu'il vous ſera permis impunément de donner tout à vos caprices, de nous accabler d'infidélités les plus outrageantes, & qu'après cela vous nous retrouverez telles que vous nous avez laiſſées : non, non, il eſt juſte que vous ayez auſſi votre part de nos inquiétudes & de nos tourmens, pour vous faire ſentir combien il eſt difficile de les ſupporter.

ARLEQUIN.

Ah! que nous ſommes ſots, quand nous avons tort avec ces coquines-là; après tout, nous ne le ſommes guères moins, quand nous avons raiſon: Colombine, ſi la vengeance t'eſt ſi douce, fais attention qu'il y a près d'un quart d'heure que je me déſeſpere.

COLOMBINE.

Ah,ah, Monſieur Arlequin, vous comptez les minutes, que ſeroit-ce donc, ſi je comptois les jours & les nuits?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que ce ſeroit un calcul où tu ne trouverois pas ton compte: mais va, je te promets, ſi tu me pardonnes, que mes petits ſoins, mes complaiſances, & mes empreſſemens me raquiteront avec toi.

COLOMBINE.

Ton repentir eſt-il ſincere?

ARLEQUIN.

Veux-tu que je jure? tu n'as qu'à dire; cela ne me coûte rien.

COLOMBINE.

Allons, je veux bien te pardonner: mais à quoi tout cela nous menera-t'il?

ARLEQUIN.

Peux-tu me le demander? à tout, mignone, & dès aujourd'hui je rentre en ménage avec toi.

COLOMBINE.

Vous allez un peu trop vîte, Monsieur, nous ne nous reverrons que lorsque les lois nous le permettront.

ARLEQUIN.

Comment tu fais ces façons-là avec moi, avec ton mari ?

COLOMBINE.

C'est justement à cause de cela, votre estime m'est chere, & je veux me la conserver.

ARLEQUIN.

Quoi, tu fais la folle, comme ta Maîtresse ?

COLOMBINE.

Oui, puisque j'ai commencé à l'imiter, & que vous vous en êtes si bien trouvé, je prétens continuer ; c'est bien assez que l'on vous laisse espérer : mais encore sur quel fondement crois-tu que nous pourrons nous remarier ?

ARLEQUIN.

Je ne te le dirai pas bien, on ne m'a pas encore expliqué ce mystere : mais enfin attendons tout du goût que nous avons l'un pour l'autre, cela me paroît si extraordinaire, que cela nous annonce quelque prodige.... Mais que vient faire ici mon Maître avec le Chef de l'Isle ?

SCENE VIII.

LE CHEF DE L'ISLE, VALERE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LE CHEF DE L'ISLE *à Valere.*

MAis vous n'y ſongez pas, vous demandez à vous ſéparer de votre ſeconde femme; cela n'eſt pas poſſible.

VALERE.

Cependant Orphiſe vient de m'aſſurer que nous pourrions trouver le moyen de nous déſunir.

ARLEQUIN.

Oui, oui, Monſieur, nous ſavons tout cela & vous ne nous en donnerez point à garder.

LE CHEF.

Je vois ce qu'elle a voulu vous faire entendre: mais le bonheur où vous aſpirez, eſt encore bien éloigné: il faudroit, pour donner lieu à un ſecond divorce, que des étrangers arrivaſſent dans cette Iſle, & qu'ils conſentiſſent à former d'autres engagemens; pour-lors, non-ſeulement vous, mais tous les époux du pays pourroient à

leur exemple ſe démarier ; ce ſont là nos lois.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Tu vois bien qu'il n'y a nulle apparence que nous puiſſions nous rejoindre ſi-tôt.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, ſuivant ce que vous nous dites là, votre Iſle doit être extrêmement peuplée, & il arrive ici pour le moins dix ou douze vaiſſeaux par jour.

LE CHEF.

Vous vous trompez, cette Iſle n'eſt pas encore connue, le haſard ſeul y fait aborder, & quand vous y êtes débarqués, il y avoit cinquante ans qu'il n'y en avoit parû.

ARLEQUIN.

Cinquante ans cela eſt fort conſolant, Colombine, as-tu le temps d'attendre?

COLOMBINE.

Mais ſi cela eſt ſi long, je n'en répons pas.

ARLEQUIN.

Je me moque de vos coutumes, je ne ſuis pas du pays, & par conſéquent je ne dois point être ſujet à vos lois.

LE CHEF.

On vous forcera bien de les ſuivre, vous les avez d'abord trouvées ſi douces.

ARLEQUIN.

C'eſt que je ne ſavois pas la clauſe des cinquante ans, je ne connois que celle de ſix mois.

VALERE.

Mais, Monſieur, ne pourrions-nous pas quitter cette Iſle ?

LE CHEF.

Vous en êtes les maîtres.

ARLEQUIN.

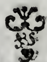
Vivat, partons, emmenons avec nous Silvia & Colombine.

LE CHEF.

Non pas, s'il vous plaît, il ne vous eſt permis de partir qu'avec celles que vous avez épouſées ici, encore faut-il qu'elles y conſentent.

ARLEQUIN

Autre Chicane, voilà ma foi de fort jolies lois ?



SCENE IX.

ORPHISE, LISETTE, LE CHEF, VALERE, ARLEQUIN.

ORPHISE.

VAlere, je viens vous annoncer une heureuse nouvelle, un Vaisseau est entré dans le Port.

ARLEQUIN.

Un Vaisseau ! qu'il soit le bien venu ! voyez un peu cet animal avec ses cinquante ans.

VALERE.

Qu'entens-je ? Colombine, va-t'en vîte en avertir ta Maîtresse.

COLOMBINE.

J'y cours.

ARLEQUIN.

Reviens bien vîte au moins.

LE CHEF *à Orphise.*

Cet empressement me fait connoître que vous avez autant d'impatience que Valere de profiter de cette favorable occasion.

ARLEQUIN.

Eſt-il bien vrai, ma chere Liſette, un Vaiſſeau vient d'arriver, tes yeux ne t'ont-ils point trompé ; eſt-il étranger ?

LISETTE.

Sans doute, il y a plus d'une heure que je le ne perds pas de vûe ; j'ai couru ſur le champ au port pour m'en éclaircir, & j'y ai vu débarquer les étrangers.

ARLEQUIN *au Chef.*

Hé bien, Monſieur, qu'en dites-vous, nous nous démarierons pourtant, malgré vous, & vos impertinentes lois.

LE CHEF.

Cela n'eſt pas encore bien ſûr : il faut auparavant ſavoir s'il y a des femmes dans le Vaiſſeau.

ARLEQUIN.

Ah ! voilà le diable, je n'avois point penſé à cet article là, c'eſt pourtant le plus néceſſaire.

LE CHEF.

Qui ſont ces étrangers ?

ORPHISE.

Ce ſont des gens de différentes nations, à ce que Liſette m'a dit.

ARLEQUIN.

Y a-t'il des femmes ?

LISETTE.

Il n'y en a que deux dans tout le Vaiſſeau.

ORPHISE.

Valere, tout ſuccede à nos vœux.

VALERE.

Nos deſirs ſont comblés, & nous allons enfin céder à notre penchant.

ARLEQUIN.

Ma chere Liſette, que tu es aimable à préſent! tu as à la fin trouvé le ſecret de me plaire.

LE CHEF.

Ne vous rejoüiſſez pas tant, peut-être votre bonheur n'eſt-il pas ſi prochain que vous vous l'imaginez, ſavez-vous ſi ces femmes voudront quitter leurs maris.

ARLEQUIN.

Bon, bon, vous vous moquez; parbleu nous jouerions de malheur, ſi de deux femmes il n'y en avoit pas du moins une d'infidele..... de quel pays ſont-elles?

LISETTE.

Pariſiennes.

ARLEQUIN.

Pariſiennes.... vous vo ez bien, mon ami, que notre affaire eſt faite.

LE CHEF.

Vous parlez bien poſitivement.

ARLEQUIN.

Oh, je ſai ce que je dis, vous êtes un ignorant, vous n'avez pas voyagé.

LE CHEF.

On va bientôt me les préſenter, c'eſt devant moi qu'elles doivent paroître avec leurs époux ; vous apprendrez votre ſort.

ARLEQUIN.

Notre ſort eſt tout décidé.... quelle bête !

VALERE.

Je ſuis agité d'une nouvelle inquiétude, Arlequin, & l'exemple de la fidélité de Silvia me fait craindre d'en trouver encore une qui penſe comme elle.

ARLEQUIN.

Voilà juſtement ce qui s'appelle une terreur panique, nous avons deux femmes fideles, cela ne ſe trouve pas ſi facilement, c'eſt tout ce que la nature peut produire.

SCENE X.

Un Insulaire conduisant Monsieur Droguet, & Madame Droguet. Les susdits.

L'INSULAIRE *au Chef.*

SEigneur voici un mari & une femme nouvellement débarqués dans cette Isle, le mari est un bon Marchand Drapier de Paris.

LE CHEF.

Et l'autre femme ?

L'INSULAIRE.

C'est une veuve qui a déjà été mariée quatre fois, & qui dit qu'elle n'en veut pas davantage.

ARLEQUIN.

Voilà une femme bien sobre.

MONSIEUR DROGUET.

Que venons-nous d'apprendre ma chere femme, où le sort nous a-t'il conduits ?

MADAME DROGUET.

On aura beau faire, mon cher mari, rien ne pourra me séparer de vous.

MONSIEUR DROGUET.

Les tourmens les plus cruels ne me forceroient pas à abandonner la moitié de moi-même.

MADAME DROGUET.

Les ſupplices les plus affreux ne me feroient pas renoncer à mon cher époux.

MONSIEUR DROGUET.

Ma chere Javote !

MADAME DROGUET.

Mon aimable Toinon !

MONSIEUR DROGUET.

Je n'en puis plus.

MADAME DROGUET.

Je me meurs.

ARLEQUIN.

Ces gens-là ne ſe démarieront pas.

LE CHEF.

Conſolez-vous mes chers enfans, ſi vous vous aimez véritablement, les lois du pays ne vous obligent point à briſer votre chaîne, vous êtes dans l'Iſle du Divorce à la vérité : mais il dépend de vous de ne vous point conformer à nos coûtumes ; elles ne ſont établies que pour ceux qui s'y ſoumettent volontairement.

MADAME DROGUET.

Oui ?

MONSIEUR DROGUET.

Ah! bon!

LE CHEF.

Vous croyiez peut-être que la néceſſité de vous déſunir étoit une choſe indiſpenſable.

MONSIEUR DROGUET.

Je le craignois.

MADAME DROGUET.

J'avois peur qu'on ne nous y forçât.

LE CHEF.

Raſſurez-vous.

VALERE.

Je ſuis au déſeſpoir.

ARLEQUIN.

J'enrage.

LISETTE.

Nous voilà bien avancés.

MADAME DROGUET

Mais, Monſieur, votre pays eſt donc mal nommé; car enfin l'Iſle du Divorce ne préſente à l'imagination que .... des liens rompus, des mariages caſſés ....

MONSIEUR DROGUET.

Vraiment oui, ſans qu'il vous ſoit permis de vous piquer de conſtance.

MADAME DROGUET.

Et que l'on vous y ſépare malgré vous.

LE CHEF.

La tyrannie ſeroit trop grande, & nos lois ſont d'autant plus douces & plus juſtes, qu'elles ne contraignent point les inclinations, & que vous n'en faites uſage qu'autant qu'elles vous flatent.

MONSIEUR DROGUET.

Je ne crois pas que jamais nous profitions de la commodité qu'elles nous offrent, n'eſt-ce pas Madame Droguet ?

MADAME DROGUET.

Je ſuis de votre ſentiment, Monſieur Droguet.

ARLEQUIN *à Valere.*

Monſieur Droguet, Madame Droguet ; ce n'eſt donc plus Javote & Toinon, attendez, il n'y a rien de déſeſpéré.

ORPHISE *à Monſieur Droguet.*

Songez-vous bien à ce que vous refuſez Monſieur ? pourriez vous laiſſer échaper l'occaſion qui ſe préſente ? vous pouvez changer de femme, ſans que l'on vous accuſe d'inconſtance, ni de mauvaiſe foi, ſans qu'il vous en coûte même une Requête de ſéparation.

MONSIEUR DROGUET.

Il eſt vrai que cela eſt flateur : mais quand on aime autant que je le fais ....

VALERE.

Penſez-y ſérieuſement, Madame, ne vous piquez point d'une fidélité que l'on croira même affectée, & que l'on ne peut raiſonnablement attribuer qu'à la force des préjugés, car enfin vous n'êtes conſtante que par vertu ; n'eſt-il pas vrai?

MADAME DROGUET.

Oui, par vertu, Monſieur, je m'en pique.

VALERE.

Et votre changement ne portant aucune atteinte à cette vertu, étant autoriſé par des lois, vous voyez bien que toutes vos craintes n'ont plus aucun fondement.

MADAME DROGUET.

Mais, Monſieur, d'un autre côté ne dois-je pas aimer mon mari?

VALERE.

Non vraiment, puiſque ce n'eſt plus le devoir qui l'ordonne.

ORPHISE.

Tenez je ſuis ſûre que votre femme ſe met à la raiſon.

MONSIEUR DROGUET.

Ce ſeroit la premiere fois de ſa vie qu'elle l'auroit entendue.

MADAME DROGUET.

Mais, Monſieur, pourquoi me preſſer ſi

fort de rompre mes nœuds ; ſeriez-vous à marier?

ARLEQUIN.

Ahi, Ahi.

VALERE.

Je ſuis engagé à préſent : mais ſi vous en donniez l'exemple, je caſſerois ſur le champ mon mariage.

ORPHISE.

Allons donc déterminez vous, ſi c'eſt la honte qui vous retient, je vous promets que vous n'aurez pas plutôt quitté votre femme, que je congédie mon mari.

MONSIEUR DROGUET.

Quoi, Madame, vous pourrez diſpoſer de vous?

ORPHISE.

Oui, en faveur de qui je voudrai.

MONSIEUR DROGUET.

Cette aimable perſonne ſeroit bien mon fait.

LE CHEF.

Dépêchez-vous le tems que vous avez à prendre une réſolution expire ; & toute l'Iſle attend ſon ſort.

MONSIEUR DROGUET.

Comment toute l'Iſle ?

VALERE.

Oui vraiment, chacun aſpire au bon-

heur de se démarier, & si vous ne les autorisez par votre divorce, les maris & les femmes seront obligés de rester ensemble.

ARLEQUIN.

Ah! qu'ils pesteront contre vous!

ORPHISE.

Oui vraiment, moi la premiere.

LISETTE.

Je vous seconderai à merveille.

ARLEQUIN.

Moi, je pourrai bien vous assommer.

MADAME DROGUET.

Le bonheur de tout le monde dépend donc de nous.

VALERE.

Oui, Madame.

MONSIEUR DROGUET.

Je n'ai plus rien à dire.

MADAME DROGUET.

Il faut se sacrifier pour le bien public.

MONSIEUR DROGUET.

Ce sera avec un regret sensible.

MADAME DROGUET.

Je succomberai sans doute à ma douleur.

MONSIEUR DROGUET.

Mais si ma femme y consent.

MADAME DROGUET.

Ah! Monsieur, je suis faite pous vous obéir.

MONSIEUR DROGUET.

Trifte féparation !

MADAME DROGUET.

Cruel divorce !

MONSIEUR DROGUET.

Il faut donc s'y réfoudre.

MADAME DROGUET.

Faifons cet effort.

MONSIEUR DROGUET.

Adieu Javote.

MADAME DROGUET.

Adieu Toinon.

LE CHEF.

Vous voilà maintenant féparés dans toutes les formes,il vous eft permis de vous remarier à qui bon vous femblera.

MADAME DROGUET *montrant Valere.*

Il n'y a que Monfieur qui puiffe me dédommager de la perte que j'ai faite.

MONSIEUR DROGUET *montrant Orphife.*

Madame feule, peut adoucir mon infortune.

VALERE *voyant arriver Silvia.*

Ah ! je vois ma chere Silvia, venez, Madame, je fuis à vous pour toute ma vie.



SCENE DERNIERE.

SILVIA, COLOMBINE, LES SUSDITS.

ARLEQUIN *embraſſant Colombine.*

MA chere Colombine, c'eſt pour le coup que je vais rentrer dans tous mes droits.

SILVIA.

Je vous reçois encore pour mon époux, Valere : mais quittons vîte ce pays, je craindrois trop l'arrivée de quelqu'autre Vaiſſeau étranger.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Je te reprens, mais ſi tu m'abandonnes une ſeconde fois, tu n'en ſeras pas quitte à ſi bon marché.

MADAME DROGUET *à Valere.*

Qu'eſt-ce à dire, Monſieur, ce n'eſt donc pas moi que vous épouſez ?

VALERE.

Non vraiment.

MADAME DROGUET.

Petit perfide.

VALERE.

Madame, je ne vous ai rien promis.

MADAME DROGUET.

Et ce n'eſt que ſur cette eſpérance que je me ſuis défaite de mon mari.

MONSIEUR DROGUET.

Comment ce n'étoit donc pas le bien public qui vous déterminoit, oh ! pour moi vous trouverez bon s'il vous plaît que je me donne à Madame.

ORPHISE.

A moi, Monſieur, vous n'y penſez pas, j'ai fait un plus beau choix, & je vais de ce pas offrir à Dorante une main qu'il attend avec impatience, adieu Valere.

VALERE.

Adieu, Madame, je vous ſouhaite une ſatisfaction égale à la mienne.

LISETTE.

Adieu, Arlequin, je vais épouſer Trivelin, & changer de nom.

ARLEQUIN.

Puiſſes-tu changer d'humeur, pour le repos de ce miſérable.

MADAME DROGUET *au Chef.*

Qu'allons - nous donc devenir, Monſieur.

LE CHEF.

Il ne tient qu'à vous de vous reprendre, mais cela vous ſera compté pour un divorce.

MADAME DROGUET.

Cela étant, je n'en ferai rien.

MONSIEUR DROGUET.

Ni moi non plus, j'aime mieux attendre.

MADAME DROGUET.

Puiſque nous ſommes dans l'Iſle du divorce, il faut ſuivre les lois du pays.

MONSIEUR DROGUET.

Sans difficulté, nous n'y ſommes pas venus pour les abolir.

LE CHEF.

Vous faites bien, attendez quelque heureuſe occaſion : mais voici les maris & les femmes de l'Iſle qui viennent ſe réjoüir du bonheur que votre déſunion leur a procuré.



DIVERTISSEMENT.

Marche danſante des Maris & des Femmes de l'Iſle.

UN MARI ET UNE FEMME.

Séparons-nous,
Faiſons divorce,
Profitons tous
D'un uſage ſi doux.

LA FEMME.

Quand l'hymen dure trop, l'amour n'a plus de force.

A deux.

Séparons nous,
Faiſons divorce,
Profitons tous
D'un uſage ſi doux.

LE MARI.

La loi le permet aux époux
Et notre penchant nous y force.

A deux.

Séparons-nous, &c.

LE CHANTEUR.

A la pente qui nous entraîne
Livrons nos cœurs, rempliſſons nos deſirs,
Quand nous formons une nouvelle chaîne
Nous goûtons de nouveaux plaiſirs.

A deux.

Séparons-nous, &c.

Entrée de maris & de femmes qui ſe ſéparent en danſant, & ſe joignent à d'autres.

LE CHANTEUR.

Ici le divorce eſt permis,
Que cette méthode eſt facile !
Si les François étoient inſtruits
De l'uſage établi dans cet heureux aſile,
Combien en verroit-on ſortir de leur pays
Pour venir habiter cette Iſle !

Danſe caractériſée de maris & de femmes, qui caractériſent le divorce.

AIR.

UNE FEMME.

Lorſque l'hymen nous ennuie
Nous pouvons nous dégager
Et contenter notre envie
Par le plaiſir de changer :
Ah ! le charmant avantage !
Eſt-il un plaiſir plus doux
Que de perdre ſon époux
Sans attendre le veuvage.

VAUDEVILLE.

Femme ſuivant notre méthode,
Sans Factum, Mémoire & Placets,
Si-tôt qu'un époux l'incommode
Sait s'en défaire à peu de frais,
Et ce n'eſt point ici la mode,
De lui faire un mauvais procès.

En eſt-il qui ne s'accommode
Des lois de notre bon pays ?

Il n'eſt rien de ſi commode ,
Les femmes changent de maris ;
Ah ! quel plaiſir ſi cette mode
Pouvoit s'établir dans Paris.

Une naturelle inconſtance
M'avoit fait briſer mon lien ,
Mais on trahit mon eſpérance ;
Helas je le mérite bien ;
Reprenons notre époux de France ,
Car il vaut encor mieux que rien.

Heureuſe & tranquile en ménage ,
A mon époux j'avois promis
De garder la foi qui m'engage ;
Mais le changement eſt permis ,
Et je n'ai point eu le courage
D'enfraindre la loi du pays.

Je ſuis plus léger qu'une plume
Quand une Piece réuſſit ,
Toute mon ardeur ſe rallume
Lorſque le Parterre applaudit ,
N'oubliez pas une coutume
Qui nous fait honneur & profit.

FIN.

LA SYLPHIDE,

COMEDIE.

ACTEURS.

LA SYLPHIDE.

LA GNOMIDE.

ERASTE.

ARLEQUIN, *Valet d'Erafte.*

DEUX CREANCIERS.

UN SERGENT.

UN PROCUREUR.

UN SYLPHE *chantant.*

UNE SYLPHIDE *chantante.*

SYLPHES ET SYLPHIDES *danfans.*

La Scene eft dans l'appartement d'Erafte.



LA SYLPHIDE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente la chambre d'Eraste.

LA SYLPHIDE, LA GNOMIDE.

La Sylphide & la Gnomide en entrant dans la Chambre d'Eraste, posent deux corbeilles sur une table, dont l'une est remplie de fleurs, & l'autre de truffes.

LA GNOMIDE.

QUe vois-je ? une Sylphide dans cette chambre ; que venez-vous faire ici, Madame ?

LA SYLPHIDE.

Votre curiosité pourroit vous coûter

cher ; eſt-ce à vous à me faire des queſtions ?

LA GNOMIDE.

Oui, Madame, il eſt de certaines conjonctures où l'on ne reconnoît plus de ſubordination ; les égards que je vous dois ont des limites ; je vous trouve dans la chambre d'Eraſte, vous êtes ſans doute amoureuſe, & je ſuis peut-être votre rivale.

LA SYLPHIDE.

Une pareille concurrente me feroit bientôt appercevoir de la baſſeſſe de mon choix.

LA GNOMIDE.

Quel orgueil ! ſongez que je ſuis comme vous une eſſence toute ſpirituelle, que les Gnomes ne le cedent pas de beaucoup aux Sylphes, & que, ſi vous êtes un eſprit aérien, j'en ſuis un terreſtre.

LA SYLPHIDE

Que vous tenez bien d'un élément qui vous approche ſi fort des hommes.

LA GNOMIDE.

Il me paroît que vous ne vous en éloignez pas trop.

LA SYLPHIDE.

Il eſt vrai qu'un mortel m'attire ici.

LA GNOMIDE.

Ne l'ai-je pas dit ? il eſt apparemment aimable, bien fait.

LA SYLPHIDE.

Il eſt plus que tout cela, il me plaît.

LA GNOMIDE.

Et vous aime-t'il ?

LA SYLPHIDE.

Je n'en ſai rien.

LA GNOMIDE.

Oh pour le coup c'en eſt trop, je ne puis plus réſiſter à mon impatience, expliquez-vous, Madame, eſt-ce dans cette maiſon que vous aimez ?

LA SYLPHIDE.

Oui.

LA GNOMIDE.

Mais je n'y vois qu'un objet aimable, & c'eſt....

LA SYLPHIDE.

Eraſte, n'eſt-ce pas ?

LA GNOMIDE.

Mais ſon Valet Arlequin....

LA SYLPHIDE *en riant.*

Ah ah ah ah.

LA GNOMIDE.

De quoi riez-vous ?

LA SYLPHIDE.

Je ſavois bien qu'il n'étoit pas poſſible que nous fuſſions rivales.

LA GNOMIDE.

Que voulez-vous dire ?

LA SYLPHIDE.

Rassurez-vous, Gnomide, je ne vous enleverai point votre illustre Amant.

LA GNOMIDE.

Vous le méprisez, je le vois bien, parce qu'il n'est que Valet ; la condition détermine-t'elle des esprits comme nous ? laissons aux hommes ces foibles préjugés, nous ne sommes point sujets comme eux aux caprices de la fortune, l'intérêt ne nous force point comme eux à encenser des objets méprisables, ne courons donc qu'où le vrai mérite nous appelle.

LA SYLPHIDE.

On ne peut pas mieux, si le vrai mérite dont vous parlez, pouvoit se trouver dans un Amant comme le vôtre, je ne blâmerois pas votre choix : mais comme il est ordinairement le partage d'une illustre origine, qui ne se perfectionne que par l'éducation, & que la noblesse du sang l'a conservé jusqu'ici d'âge en âge, vous me permettrez, Gnomide, de ne point approuver votre tendresse.

LA GNOMIDE.

Vous parlez en Sylphide, allez, allez, Arlequin est une exception de son espece, & ce n'est pas le premier Valet qui....

LA SYLPHIDE.

Qui auroit fait fortune.... je le ſai.

LA GNOMIDE.

Ce n'eſt point cela que je veux dire, qui auroit mérité de la faire : mais laiſſons cela, tout ce que vous m'avez dit ne m'offenſe point, puiſque vous n'êtes pas ma rivale, j'aime mieux que vous mépriſiez mon Amant, que ſi vous me le diſputiez; c'eſt donc ſon Maître Eraſte que vous aimez ? & par quelle avanture, ce fortuné mortel compte-t'il un eſprit aërien au nombre de ſes conquêtes ?

LA SYLPHIDE.

Par une vanité dont je mérite bien d'être punie.

LA GNOMIDE.

Comment donc ?

LA SYLPHIDE.

J'étois avec deux Sylphides de mes amies, nous nous entretenions des femmes, & de la différence de leur eſpece à la nôtre ; ſi ces mortelles, diſions nous, ſavoient combien nous ſommes au-deſſus d'elles, que leur orgueil ſeroit humilié ! il faut qu'un de ces jours nous faſſions une partie de nous rendre viſibles, & de nous promener dans quelque jardin public ; hé nous voilà ſur les Thuilleries, répondit une de mes

compagnes ; ce jardin, comme vous voyez, eſt orné d'aimables Dames, mêlons-nous avec elles dans cette promenade. Quoi, ſans rouge & ſans mouches, répliqua l'autre. Il ſeroit beau, repartis-je, que nous ajoutaſſions quelque choſe à notre éclat naturel, montrons-nous telles que nous ſommes : nous parûmes, les Dames pâlirent, les Cavaliers admirerent, & nous nous mîmes à rire comme trois folles.

LA GNOMIDE.

Peut-on jouer un pareil tour à de pauvres mortels ! tout franc il tient plus de la belle femme coquette, que de la Sylphide.

LA SYLPHIDE.

Nous fûmes bientôt entourées d'un cercle d'Admirateurs ; que de différens perſonnages nous réjouïrent en ce moment ! les uns nous lancerent des regards paſſionnés; d'autres, remplis de la bonne opinion d'eux-mêmes, ſe promenoient devant nous avec un air indifférent, ſe parloient à l'oreille, & rioient nonchalamment, comme s'ils avoient dit les plus belles choſes du monde ; celui-ci, pour trancher de l'homme à bonne fortune, baiſſoit myſtérieuſement les yeux, comme pour dérober au Public notre ſecrette intelligence ; celui-là, pour paroître plus aimable, chantoit, danſoit,

gesticuloit, prenoit du tabac, tiroit sa montre, lisoit une lettre, & faisoit enfin toutes les folies d'un petit Maître prévenu en sa faveur.

LA GNOMIDE.

Ce spectacle étoit des plus amusans.

LA SYLPHIDE.

Parmi cette foule de curieux & d'extravagans, Eraste me parut charmant; je ne fixai mes regards que sur lui, & je résolus dès le même instant de faire son bonheur: je le vois tous les jours, sans en être vûe, je sai qu'une de nous trois lui a inspiré une passion violente; mais je n'ose encore me découvrir à lui, dans la crainte où je suis de n'être point l'objet de sa nouvelle flamme.

LA GNOMIDE.

Vos craintes sont injustes, & vous faites injure à vos charmes, lorsque vous doutez de leur pouvoir; pour moi, je ne me suis point montrée à mon Amant, l'éclat de mes appas ne l'a point encore ébloui, je l'ai vû pour la premiere fois dans une cave profonde, où il a soin de se rendre très-assiduement; c'est là qu'il a triomphé de ma liberté: Ah! Madame, si vous aviez vû comme moi avec quelle fermeté, quelle constance, il vuidoit les bouteilles de vin

qu'il avoit remplies, vous n'auriez pû lui refuſer votre cœur, il s'enivroit avec tant de grace, qu'il auroit charmé la plus inſenſible : mais j'entends quelqu'un.

LA SYLPHIDE.

C'eſt Eraſte & Arlequin qui viennent ici... écoutons leurs diſcours.

SCENE II.

ERASTE, ARLEQUIN, LA SYLPHIDE, LA GNOMIDE *ſans être vûes.*

ERASTE *en entrant apperçoit une corbeille ſur la table.*

QU'a-t'on mis ſur ma table ?.. c'eſt une corbeille... elle eſt à mon adreſſe, qui me l'envoye ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſai rien, Monſieur.

ERASTE.

Mais de qui l'as-tu reçue ?

ARLEQUIN.

Perſonne ne m'a rien donné pour vous.

ERASTE *découvrant la corbeille.*

Elle eſt remplie de fleurs.

ARLEQUIN.

Il vaudroit mieux qu'elle fût pleine d'argent, cela ferviroit à merveille à racommoder vos affaires, qui, entre nous, font furieufement dérangées.

ERASTE.

Tu es bien difcret ; pourquoi m'en faire un myftere ? tu es fans doute d'intelligence avec la perfonne qui me fait ce préfent ?

ARLEQUIN.

Pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît ? ... mais attendez, en voici encore une autre... lifez l'adreffe.

ERASTE *lit*.

A Monfieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Voyons un peu ce que renferme cette corbeille... Qu'eft-ce que c'eft que cela ?

ERASTE.

Ce font des truffes.

ARLEQUIN.

Des truffes, ... cela échauffe trop, je n'en veux point.

ERASTE.

Tu ne veux dont pas me dire qui t'a donné ces fleurs ?

ARLEQUIN.

Vous ne voulez donc pas m'apprendre à qui j'ai l'obligation de ces truffes ?

ERASTE.

Quelle demande me fais-tu là ?

ARLEQUIN.

Ah ! je vois ce que c'eſt : ces fleurs viennent ſans doute de Clarice, votre épouſe future, & comme elle n'ignore pas que j'ai tout pouvoir ſur votre eſprit, elle veut m'engager par ce préſent à vous determiner à la nôce.

ERASTE.

Ne me parle plus de Clarice.

ARLEQUIN.

Que je ne vous en parle plus! Avez-vous oublié que ſon mariage peut ſeul vous mettre à couvert des pourſuites de vos Créanciers, & des miens ? Vous ſavez bien que vous n'êtes riche qu'en eſpérances, votre Oncle eſt à la vérité entre les mains d'une demi-douzaine de Médecins : mais comme ces Meſſieurs-là ne ſont jamais de la même opinion, ils ne ſont point d'accord ſur les remedes, le malade n'en prend point, & par conſéquent il peut encore aller loin.

ERASTE.

Toutes tes raiſons ſont inutiles ; une paſſion violente s'eſt emparée de mon cœur, & rien ne peut l'en arracher.

ARLEQUIN

Oh ! parbleu, Monſieur, vous avez don-

né votre parole, je l'ai promis auſſi, & vous l'épouſerez vous, ou moi.

LA SYLPHIDE *ſans être vûe.*

Tais-toi, inſolent.

ARLEQUIN.

Inſolent... en vérité, Monſieur, vous vous oubliez.

ERASTE.

Il eſt vrai, mon cher Arlequin, mais le mal eſt ſans remede; je t'avoüerai même que j'aime ſans eſpérance.

ARLEQUIN.

Et qui aimez-vous?

ERASTE.

La plus adorable perſonne du monde, que j'ai vûe ces jours paſſés aux Thuilleries.

ARLEQUIN.

La connoiſſez-vous?

ERASTE.

Non.

ARLEQUIN.

C'eſt ſans doute quelque coquette?

LA SYLPHIDE *ſans être vûe.*

Maraut, je te ferai expirer ſous le bâton.

ARLEQUIN *à Eraſte.*

Finiſſez donc, s'il vous plaît, cela paſſe la raillerie.

ERASTE *en embrassant Arlequin.*

Ah ! mon cher Arlequin, cesse de combattre un amour dont je ne puis plus triompher.

ARLEQUIN.

Oh ! dame Monsieur, accordez-vous donc avec vous-même ; vous me traitez de maraut, de coquin, vous me menacez de coups de bâton, & puis vous m'embrassez : il n'y a pas le sens commun à tout cela.

ERASTE.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Tout franc, cet amour-là vous est venu fort mal-à-propos, il vous fera perdre votre fortune ; que diable ! vous autres jeunes gens, vous êtes bien prompts à vous enflammer, je ne suis pas de même moi, & je verrois avec indifférence, la plus jolie femme du monde à mes genoux.

LA GNOMIDE *lui donne des croquignolles.*

ARLEQUIN.

Ai, ai.

ERASTE.

Qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN.

Avez-vous perdu l'esprit ?

ERASTE.

Je t'avoüe que je ne suis plus à moi-même.

ARLEQUIN.

Je m'en apperçois assez.

LA GNOMIDE *caressant Arlequin.*

Que tu es aimable !

ARLEQUIN *à Eraste.*

Que vous êtes badin !

ERASTE.

Je cours inutilement toutes les promenades, je ne la trouve plus.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

ERASTE.

Pourquoi vous êtes-vous fait voir, inhumaine, ou pourquoi vous cachez-vous maintenant ?

ARLEQUIN.

Cette Dame est donc bien belle ?

ERASTE.

Plus que je ne puis l'exprimer ; elle se promenoit avec deux de ses amies, dont les charmes auroient attiré tous les regards, si la beauté de celle que j'adore, ne les eût entierement effacés.

LA SYLPHIDE *invisible.*

Eraste, ce n'est peut-être pas moi que vous aimez ?

ERASTE *à Arlequin.*

Toi, non vraiment... es-tu devenu fou ?

ARLEQUIN.

L'amour vous fait extravaguer, mon cher Maître, vous ne ſavez plus ce que vous dites.

LA GNOMIDE *ſans être vûe à Arlequin.*

Tu m'aimeras malgré toi, je t'en réponds.

ARLEQUIN *en riant.*

Courage .... continuez .... mais nous ſommes perdus .... j'apperçois deux de vos Créanciers .... la vilaine viſion.

SCENE III.

DEUX CREANCIERS, ERASTE, ARLEQUIN.

PREMIER CREANCIER.

QUel bonheur, Monſieur, de vous trouver chez vous !

ARLEQUIN.

Quel malheur de vous y voir !

PREMIER CREANCIER.

Je viens ſavoir quand vous voulez finir avec moi.

ERASTE.

Mais je ne ſai.

DEUXIEME CREANCIER.

Quand ſerez-vous d'humeur de me ſatisfaire, Monſieur Eraſte ?

ERASTE.

Oh ! vous m'ennuyez, je n'aime point les queſtions.

ARLEQUIN.

Mais, Meſſieurs, vous êtes bien curieux pour des Créanciers.

PREMIER CREANCIER.

La réponſe eſt un peu cavaliere ; eſt-ce ainſi que vous devez en uſer avec des perſonnes qui vous ont obligé ?

DEUXIEME CREANCIER.

Je ſuis las d'attendre, & je vous déclare pour la derniere fois que je vais prendre de juſtes meſures pour vous faire payer.

ARLEQUIN.

Oh ! parbleu je t'en défie.

PREMIER CREANCIER.

Vous m'amuſez depuis long-temps par de vaines promeſſes : mais je ne ſerai plus votre dupe, & dans peu vous aurez de mes nouvelles.

ERASTE.

Doucement, s'il vous plaît, il me ſemble que vous parlez d'un ton bien haut.

ARLEQUIN.

Effectivement vous êtes un peu insolens, Mes petits Messieurs, venir demander de l'argent à mon Maître, est-ce là savoir vivre; que ces gens-là ont été mal élevés!

ERASTE.

Ne diroit-on pas que je vous dois une somme bien considérable?

PREMIER CREANCIER.

Comment donc, Monsieur, n'est-ce rien que mille écus?

ARLEQUIN.

Cela ne fait que trois mille livres.

DEUXIEME CREANCIER.

C'est donc une bagatelle à votre compte que cent Louis qui me sont encore dûs.

ARLEQUIN.

Vous voilà bien malades, mon Maitre me doit bien mes gages à moi.

PREMIER CREANCIER.

Votre Mémoire est arrêté, le voici, vobillet est au bas, vous entendrez bientôt parler de moi.

DEUXIEME CREANCIER.

Je vais de ce pas me pourvoir en Justice.

ERASTE.

Que m'importe?

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela nous fait.

PREMIER CREANCIER.

Ce mariage avantageux qui devoit acquitter vos dettes, ne ſe finit point.

DEUXIEME CREANCIER.

On dit même dans le monde que vous voulez manquer de parole à Monſieur Oronte.

ERASTE.

De quoi vous embarraſſez-vous?

ARLEQUIN.

Sont-cela vos affaires? Nous nous marierons ſi nous en avons envie; êtes-vous nos tuteurs?

PREMIER CREANCIER.

Adieu, Monſieur, vous nous recevez ſi bien, que nous ne nous expoſerons plus à un pareil acceuil.

ERASTE.

A la bonne heure.

ARLEQUIN.

Soit.

DEUXIEME CREANCIER.

Oui, Monſieur, nous nous expliquerons par écrit.

ARLEQUIN.

Cela eſt inutile, nous ne ſavons pas lire la chicane.

ERASTE.

Faites ce que vous voudrez.

La Sylphide & la Gnomide donnent à chaque Créancier une bourſe de louis d'or.

ARLEQUIN *leur voyant à chacun une bourſe, dans le temps qu'ils comptent, dit :*

Comment, eſt-ce que vous voulez nous prêter encore de l'argent?

PREMIER CREANCIER *après avoir compté.*

Vous vous êtes méconté, ces quatre louis ſont de trop ; je ſuis honnête homme, je vous les rends.

ERASTE.

Que faites-vous, Monſieur ?

PREMIER CREANCIER.

Voilà votre mémoire & le billet tout enſemble.

DEUXIEME CREANCIER *après avoir compté.*

Cela eſt juſte, les cent louis y ſont ; excuſez, Monſieur ma vivacité.

DEUXIEME CREANCIER *faiſant des révérences.*

Oubliez de grace ce qui s'eſt paſſé, toute ma boutique eſt à votre ſervice.

ARLEQUIN *à Eraſte.*

Où avez-vous donc pris de l'argent ?

ERASTE.

Moi, je ne leur ai rien donné.

ARLEQUIN.

Ils ſont donc devenus fous, ou le diable a payé vos dettes.

ERASTE.

Tu me vois dans un étonnement dont je ne puis revenir.

ARLEQUIN.

Ma foi je n'y comprends rien....mais à qui en veulent ces gens-ci ?

SCENE IV.

UN PROCUREUR, UN SERGENT, ERASTE, ARLEQUIN.

LE PROCUREUR.

JE ne ſai, Monſieur, ſi j'ai l'honneur d'être connu de vous ?

ERASTE.

Je n'ai point cet avantage, je ne ſai qui vous êtes.

ARLEQUIN.

Il n'eſt pourtant pas difficile de le devi-

ner.... ah ! que vous ſentez le Procureur !

LE PROCUREUR.

Je le ſuis en effet.

ARLEQUIN.

Male peſte quel fumet !

ERASTE.

Hé bien, Monſieur, que ſouhaitez-vous de moi ?

LE PROCUREUR.

Monſieur Oronte m'a chargé de vous voir, & de vous demander les raiſons qui peuvent retarder votre mariage avec Mademoiſelle Clarice ſa fille ; je ſuis depuis long-tems ſon Procureur, & ſi vous ne finiſſez inceſſamment cette affaire, j'aurai l'honneur de vous pourſuivre en Juſtice.

ARLEQUIN.

On ne peut rien de plus obligeant.... & vous Monſieur, à qui en voulez-vous ?

LE SERGENT.

A vous-même, Monſieur Arlequin, je ſuis porteur d'un petit exploit qui s'adreſſe à vous.

ARLEQUIN.

Un Procureur & un Sergent, il ne manque plus qu'un Greffier.

LE SERGENT.

Je viens de la part du ſieur Gregoire Ripopée

popée, Marchand de vin établi aux Porcherons.

ARLEQUIN

Ah ah je le connois...qu'y a-t'il pour son service ?

LE SERGENT.

Il vous prie très-humblement d'avoir la bonté de comparoître d'hui à huitaine au Châtelet de Paris.

ARLEQUIN.

Il me fait bien de l'honneur : mais je n'aurai pas le temps, je suis si occupé....

LE PROCUREUR.

Dans quelle résolution êtes-vous, Monsieur Eraste, il faut, s'il vous plaît, vous expliquer.

ERASTE.

Et mais Monsieur le Procureur q ume conseillez-vous ?

LE PROCUREUR.

D'épouser au plutôt, c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre.

ERASTE.

Et moi je ne suis point de votre avis, j'ai fait depuis peu des réflexions, & je ne me sens point disposé à former si-tôt un engagement.

LE PROCUREUR.

Cela étant, Monsieur, nous irons no-

tre train, nous plaiderons. Vous ſavez que votre oncle a des obligations eſſentielles au pere de Clarice.

ERASTE.

Oui.

LE PROCUREUR.

Qu'il ne vous laiſſe ſon bien qu'à condition que vous épouſerez ladite Clarice.

ERASTE.

Soit.

LE PROCUREUR.

Et que ſe défiant de votre parole, on vous a fait ſigner un dédit de vingt mille écus,

ERASTE.

Je ſai tout cela.

LE SERGENT *à Arlequin.*

Vous n'ignorez pas que la ſomme dont vous êtes débiteur eſt de deux cens livres trois ſous quatre deniers.

ARLEQUIN.

Je ne ſai point cela : quand je bois je ne m'amuſe point à compter.

LE SERGENT.

La dette eſt réelle, & vous ne pouvez la nier

ARLEQUIN.

Que me conſeillez-vous, Monſieur le Sergent ?

LE SERGENT.

De payer ſur le champ, Monſieur, pour éviter les frais qui excederont dans peu le principal.

ARLEQUIN *contrefaiſant Eraſte.*

Je ne ſuis point de cet avis-là moi, j'ai fait des réflexions ſur le vin que j'ai bû, il étoit déteſtable.

LE SERGENT.

Cela étant ayez pour agréable de recevoir cette petite aſſignation.

ARLEQUIN.

Je vous ſuis obligé, Monſieur le Sergent.

LE SERGENT.

Prenez-la, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Je n'en ferai rien vous dis-je.

Dans le temps que le Sergent préſente l'aſſignation à Arlequin, la Gnomide donne un ſoufflet au Sergent, & déchire l'aſſignation en mille morceaux.

LE SERGENT.

Quelle inſolence....un ſoufflet ſur la face reſpectable d'un Sergent....déchirer une aſſignation !

ARLEQUIN *au Procureur.*

Ah ! cela n'eſt pas bien, vous avez tort.

LE SERGENT.

Manquer de reſpect à un membre de la Juſtice !

ARLEQUIN.

A quoi diable ſongiez-vous donc ?

LE SERGENT.

Monſieur le Procureur je vous prens à témoin.

ARLEQUIN.

Bon, les Procureurs ne ſont pas crus en Juſtice.

LE PROCUREUR *à Arlequin.*

L'action eſt inique, & je ne voudrois pas être à votre place.

ARLEQUIN.

Ni moi à la vôtre .... *à Eraſte*, c'eſt donc vous qui avez donné le ſoufflet, & déchiré mon aſſignation, vous m'allez faire de belles affaires.

ERASTE.

De quoi m'accuſes-tu ? c'eſt toi-même qui as fait cette ſottiſe.

ARLEQUIN.

Moi, c'eſt donc par diſtraction.

LE PROCUREUR *à Eraſte.*

Vous n'avez donc point autre choſe à me dire, Monſieur Eraſte ?

ERASTE.

Non, de grace, laiſſez-moi tranquile ?

ARLEQUIN.

Vous voulez qu'un Procureur vous laiſſe tranquile : vous lui faites-là une jolie propoſition.

LE PROCUREUR *au Sergent.*

Sortons, Monſieur Durillon....

LE SERGENT.

Je vais travailler pour toi, mon ami.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte !

Dans ce temps-là, la Gnomide fait abîmer le Sergent, qui crie.

LE PROCUREUR.

Que vois-je....qu'eſt-il devenu ?

ARLEQUIN

Vivat, le Sergent ne me fera point d'affaires, à moins qu'il ne revienne.

LE PROCUREUR.

Où ſuis-je ? Dans quelle maiſon.... Ah ! fuyons au plus vîte.

Dans ce temps-là, la Sylphide fait voler le Procureur.

ERASTE.

Quel ſpectacle effrayant ! Arlequin, que veut dire ceci ?

ARLEQUIN.

Quoi cela vous ſurprend, un Sergent qui va à tous les diables, & un Procureur qui vole ; il n'y a là rien que de très-naturel.

SCENE V.

ERASTE, ARLEQUIN.

ERASTE.

JE ne ſai que penſer de tout ce que je viens de voir.

ARLEQUIN.

Véritablement il y a quelque choſe d'extraordinaire ; vous payez vos dettes, ſans vous en appercevoir ; je donne un ſouflet, je déchire une aſſignation ſans ſavoir que

c'eſt moi, le Sergent & le Procureur diſparoiſſent en un moment ; Monſieur, le diable ſe mêle de nos affaires.

ERASTE.

Je veux abſolument approfondir ce myſtere.

ARLEQUIN.

N'en faites rien, mon cher Maître, vous ſeriez la victime de votre curioſité.

Arlequin veut s'en aller.

ERASTE.

Où vas-tu?

ARLEQUIN.

Je vais boire un coup pour me fortifier le cœur, car je ſens qu'il veut prendre congé de moi.

ERASTE.

Non reſte ici.

ARLEQUIN.

Quelque ſot!

En s'en allant, la Gnomide prend Arlequin par le bras & le fait danſer.

ARLEQUIN.

Miſéricorde, je ſuis mort.

ERASTE.

Qu'as-tu donc?

ARLEQUIN *tout épouvanté.*

Monſieur, on me fait danſer.

ERASTE.

Et qui?

ARLEQUIN.

C'eſt apparemment le diable de l'Opera.

Arlequin fait des lazis de peur, la Gnomide continue à le faire danſer, & enſuite le fait tomber; Arlequin ſe releve, & s'enfuit en tremblant.

SCENE VI.

ERASTE, LA SYLPHIDE *inviſible.*

ERASTE.

IL n'y a point d'eſprit fort qui ne ſe rende à tout ce que je viens de voir, & je commence à croire tous les contes dont je me moquois; il faut que je déloge de cette maiſon, car mon pauvre Arlequin y mourroit de peur.

LA SYLPHIDE *en ſoûpirant.*

Ah!

ERASTE

ERASTE.

On ſoûpire, cela devient ſérieux, quel parti prendre ! ma foi, pouſſons à bout l'aventure ; eſprit ſuis-je aſſez heureux pour vous être utile ? ne m'épargnez pas, je ſuis tout à vous.

LA SYLPHIDE.

Hélas vous pouvez me tirer de peine.

ERASTE.

Ne doutez point que je ne m'y employe de tout mon pouvoir, ordonnez.

LA SYLPHIDE.

Peut-être me refuſerez-vous le ſecours que je vous demande.

ERASTE.

Vous devez ſavoir ſi je ſuis à portée de vous le donner.

LA SYLPHIDE.

Eh ! oui, mais ....

ERASTE.

Comptez ſur mon obéiſſance.

LA SYLPHIDE.

Ne me promettez rien, vous ne ſerez peut-être pas le maître de me tenir parole.

ERASTE.

C'eſt autre choſe : mais enfin, je vous promets d'entreprendre tout ce qu'un mortel peut tenter.

LA SYLPHIDE.

Songez-y bien, je ſuis difficile.

ERASTE.

Vous n'exigerez de moi ſans doute que des choſes faiſables.

LA SYLPHIDE.

Nous ne nous entendons pas.

ERASTE.

Ce n'eſt pas ma faute, expliquez-vous clairement.

LA SYLPHIDE.

Vous vous offrez à me ſervir, & je ſai que vous n'avez pas le cœur libre.

ERASTE.

Le cœur libre ! comment aurois-je l'honneur de parler à un eſprit femelle ?

LA SYLPHIDE.

Vraiment oui.

ERASTE.

Cela étant je me retracte ; car ſuivant les apparences, ils doivent avoir de terribles caprices.

LA SYLPHIDE.

Moins que vous ne croyez : mais ils ont beaucoup de délicateſſe, ſavent tout ce que les hommes penſent, & c'eſt le moyen de n'être jamais content d'eux.

ERASTE.

Si je parlois à une femme, je lui dirois tout le contraire, & que nous ne ſommes mécontens d'elles que parceque nous ne ſavons jamais ce qu'elles penſent.

LA SYLPHIDE.

Je conviens qu'elles ne valent pas mieux que vous.

ERASTE.

Oh ! doucement nous l'emportons ſur elles.

LA SYLPHIDE.

Pour ne rien valoir.

ERASTE.

Non, non, s'il vous plaît ; il me ſemble que vous êtes un eſprit un peu malin.

LA SYLPHIDE.

Point du tout, mais clairvoyant.

ERASTE.

Venons au fait, je vous prie, de quoi s'agit-il ?

LA SYLPHIDE.

Je vous aime.

ERASTE.

Vous m'aimez, eſt-ce que les eſprits peuvent aimer, ils n'ont point de corps ?

LA SYLPHIDE.

Cette queſtion me fait bien voir que vous en avez un, oui, Monſieur, ils aiment, & avec d'autant plus de délicateſſe, que leur amour eſt détaché des ſens, que leur flâme eſt pure, & ſubſiſte d'elle-même, ſans que les deſirs, ou les dégoûts l'augmentent, ou la diminuent.

ERASTE.

Je vous avoue que cette façon d'aimer ne me plairoit point ; je tiens un peu de l'homme, & mes passions ne me flatent que par l'espoir de les satisfaire ; il est vrai que l'amour en est une qu'on ne sauroit traiter avec trop de délicatesse : mais enfin il a son but, & nous autres humains, nous ne nous en proposerions aucun, avec une Maîtresse qui ne seroit qu'esprit.

LA SYLPHIDE.

Mais, nous prenons un corps, quand nos amans le veulent absolument.

ERASTE.

C'est pousser bien loin la complaisance, & vous êtes sans doute maîtresse de prendre la figure la plus charmante ?

LA SYLPHIDE.

Non, mon être m'a donné la mienne, & quand il me seroit permis d'en changer, je ne le ferois pas, je croirois y perdre.

ERASTE.

Oui, c'est un esprit femelle : mais je m'étonne que sachant ce qui se passe dans mon cœur, vous me fassiez l'aveu de votre tendresse ; car enfin vous n'ignorez pas qu'il est rempli de la plus violente passion qu'un amant ait jamais pû ressentir.

LA SYLPHIDE.

Oui, je le sai, & c'est ce qui fait mon

espoir, & ma crainte ; c'est peut-être moi que vous aimez ?

ERASTE.

Oh ! non, je vous assure ; j'adore une divinité : mais elle n'est point phantastique.

LA SYLPHIDE.

Plus que vous ne vous l'imaginez ; n'est-ce pas aux Thuilleries, qu'elle a fait votre conquête ?

ERASTE.

Qu'entens-je !

LA SYLPHIDE.

Cela vous étonne, ne sai-je pas tout ?

ERASTE.

Ah ! de grace, apprenez-moi ce qu'elle est devenue ; esprit généreux, ne me faites plus languir dans une attente que je ne puis plus supporter, sans perdre la vie.

LA SYLPHIDE.

Que ce transport seroit charmant, si je l'excitois : mais je crains trop, que ce ne soit pour une autre qu'il éclate ; oui, Eraste, c'est peut-être moi qui vous cache votre Maîtresse.

ERASTE.

Ah ! cruelle, & sur quoi fondez-vous cette funeste jalousie ? pourquoi me priver d'un bien si précieux ? que vous ai-je promis, quel droit avez-vous sur mon cœur ?

LA SYLPHIDE.

Je ſuis une de ces trois Dames, que vous avez vûes aux Thuilleries ; vous aimez l'une d'elles : mais ſi ce n'eſt pas moi...

ERASTE.

Ce que vous me dites, ne peut être ; quoi ces Dames ſi charmantes...

LA SYLPHIDE.

Sont des Sylphides.

ERASTE.

Des Sylphides, peut-il y en avoir ?

LA SYLPHIDE.

Eraſte, ne faites point comme le reſte des hommes qui doutent des choſes, parce qu'ils ne les comprennent pas ; l'imagination humaine n'a qu'une foible portée, ſachez que les moins crédules ſont les plus ignorans.

ERASTE.

Oui, Madame, je vous crois, vous êtes Sylphide, & ſans doute celle que j'adore ; montrez-vous, je vous en conjure.

LA SYLPHIDE.

Que je me montre, & ſi c'eſt pour une de mes compagnes que vous ſoupirez, à quelle honte m'expoſerois-je ! je ne veux pas ſeulement vous entendre dépeindre l'objet de votre amour.

ERASTE.

Eh ! Madame, puiſque rien ne vous eſt

caché, ne devez-vous pas ſavoir, ſi je vous aime ?

LA SYLPHIDE.

Non, l'amour eſt au deſſus de nous, & nous n'avons le pouvoir de le connoître que dans les yeux de nos amans, lorſqu'ils s'attachent ſur les nôtres.

ERASTE.

Eh ! bien, il n'y a rien de ſi facile, regardons-nous; car enfin, le moyen de ſavoir autrement, ſi c'eſt vous que j'aime?

LA SYLPHIDE.

La crainte de ne l'être point me fait chérir mon incertitude, l'eſpoir au moins la ſoulage, & d'ailleurs ma paſſion eſt ſi forte, qu'elle n'a pas beſoin pour être éternelle de l'aſſurance, & du ſecours de la vôtre.

ERASTE

Eh ! Madame, vous n'aimez point; ce rafinement eſt trop déſintéreſſé, le véritable amour abhorre l'incertitude, & nous ne devons rien épargner pour ſavoir ſi nous plaiſons à l'objet aimé.

LA SYLPHIDE.

Oui, Monſieur, parce qu'il vous eſt très-poſſible de le quitter, en cas qu'il vous refuſe du retour, voilà comme on penſe, quand on aime pour ſoi-même; ah ! Eraſte, que vos ſentimens ſont diffé-

rens des miens, il faudra les changer au moins, si c'est moi qui ai le bonheur de vous plaire.

ERASTE

Moi, Madame, je n'en changerai point, c'est aux vôtres à se rapprocher des miens, pour mon bonheur & pour le vôtre, rien ne manque à ma tendresse, & nous jouirons de la félicité la plus parfaite, si vous pensez comme moi.

LA SYLPHIDE.

Quoi vous croyez me surpasser en délicatesse ? il y a un peu d'orgueil là dedans.

ERASTE.

Mon aimable Sylphide, il n'y en a point, c'est à la violence de mon amour que je devrai l'honneur de vous donner des leçons ; montrez-vous donc, le cœur me dit que c'est vous que j'adore.

LA SYLPHIDE.

Hé bien je me rens, & vais m'exposer à être la victime de votre obstination, allez aux Thuilleries, vous m'y verrez avec une de mes compagnes, ne m'y parlez point, & revenez ici m'instruire de votre sort & du mien.

ERASTE.

Et pourquoi différer ?

LA SYLPHIDE.

Obéissez, Eraste, ne savez-vous pas

que les amans doivent être soumis dans les commencemens de leur passion, du moins ne me dérobez pas des égards qui me sont dûs si légitimement.

ERASTE *s'en allant.*

Je ne réplique pas, Madame.

LA SYLPHIDE.

Il ne va trouver que les deux Sylphides mes amies, & sans me commettre, je serai instruite de ses sentimens, ah ! puisse-t'il ne voir en elles que deux objets indifférens ! je tremble, qu'il ne vienne m'avoüer le triomphe de ma rivale & qu'il ne soit transporté d'une joie qui sera pour moi la source de la plus vive douleur.

SCENE VII.

ARLEQUIN, LA GNOMIDE *invisible.*

ARLEQUIN.

MOn Maître m'inquiete, je suis encore assez bon pour revenir ici.... mais je ne le vois point, où est il donc.... Ah ! il sera sans doute allé tenir compaguie au Sergent,

LA GNOMIDE *appellant Arlequin d'une voix douce.*

Arlequin.

ARLEQUIN *tremblant.*

Qu'entens-je, il m'appelle... ah ! je suis perdu.

LA GNOMIDE.

Rassure-toi, mon petit homme, ne crains rien pour tes jours.

ARLEQUIN.

On me parle, & je ne vois personne.

LA GNOMIDE.

Je suis pourtant auprès de toi.

ARLEQUIN.

Ah! Monseigneur, vous allez être cause de ma mort.

LA GNOMIDE.

Au son touchant de ma voix, peux-tu me prendre pour un homme, je suis d'une espece bien différente.

ARLEQUIN.

Etes-vous femme?

LA GNOMIDE.

Non.

ARLEQUIN.

Fille?

LA GNOMIDE.

Point du tout.

ARLEQUIN.

Ni homme, ni femme, ni fille, vous êtes donc un lutin, un esprit follet.

LA GNOMIDE.

Encore moins; je suis une habitante de la terre, une Gnomide, qui éprise de tes charmes, ai quitté ma patrie, pour te rendre le plus heureux des mortels.

ARLEQUIN.

Maudite beauté, à quoi m'exposes-tu?

LA GNOMIDE.

C'est moi, qui t'ai délivré de l'importun Sergent qui t'obsédoit.

ARLEQUIN.

Vous avez trouvé là un fort joli expédient pour m'en débarrasser, & qu'avez-vous fait du Procureur ?

LA GNOMIDE

Une Sylphide, amoureuse d'Eraste, l'a envoyé dans son élément.

ARLEQUIN.

Une Sylphide, une Gnomide, nous avons fait là de belles conquêtes.

LA GNOMIDE.

Tu es plus heureux que tu ne penses ; j'ai de grands trésors en ma disposition, dont je veux te faire part.

ARLEQUIN.

Des trésors, la belle déclaration d'amour, & que faut-il que je fasse pour avoir ces trésors.

LA GNOMIDE.

Me donner ton cœur, m'aimer.

ARLEQUIN.

Vous aimer, vous êtes donc vieille, puisque vous voulez acheter ma tendresse.

LA GNOMIDE.

Les Gnomides ne sont point exposées

aux désagrémens de la vieillesse, nous conservons une fraîcheur naturelle, que les années ne peuvent altérer, & quand tu me verras, tu ne douteras plus de cette vérité.

ARLEQUIN.

Puisque vous êtes une habitante de la terre, je m'imagine que vous avez le teint... là.... à peu près de la couleur d'un champignon.

LA GNOMIDE.

Tu te trompes, j'ai un visage de lys & de roses.

ARLEQUIN.

De l s, & de roses.... je ne sens pourtant rien de bon.

LA GNOMIDE.

Tu es dans une impatience extrême de me voir, n'est-il pas vrai ?

ARLEQUIN.

Point du tout j'aimerois mieux voir vos trésors....en attendant l'honneur de votre présence lâchez-moi quelque petit million seulement pour me mettre en goût.

LA GNOMIDE.

Avant que je te prodigue mes richesses, je veux être sûre de ton amour.

ARLEQUIN.

Mais aussi en valez-vous la peine ? ne ferai-je point un mauvais marché ?

LA GNOMIDE.

Tu me fais-là une jolie question.

ARLEQUIN.

Mais ſuppoſé que je me ſentiſſe du penchant pour vous, qu'eſt-ce que cela produiroit ?

LA GNOMIDE.

Je me rendrois viſible, je te comblerois de biens.

ARLEQUIN.

Ce dernier article mérite réflexion.

LA GNOMIDE.

Détermine-toi, tu ignore le précieux avantage d'être aimé d'une Gnomide : toûjours fideles, toûjours complaiſantes ; nous ne quittons pas un inſtant l'objet que nous aimons.

ARLEQUIN.

Oh parbleu, Madame, il faut un peu de relâche, cela devient à charge à la fin.

LA GNOMIDE.

Vous autres mortels vous ne ſavez pas aimer

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi : mais cela ne va jamais juſqu'à l'excès.....mais quel ſera le but de cet amour ?

LA GNOMIDE.

De m'unir avec toi.

ARLEQUIN.

Et quand je ſerai votre époux m'aimerez-vous toûjours de cette force-là ?

LA GNOMIDE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quel chien d'amour ! .... & me conduirez-vous dans votre soûterrain ?

LA GNOMIDE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Le beau plaisir, de s'enterrer tout vif avec sa femme ! mais à propos, fait-on bonne chere dans votre pays ? y a-t'il des Rotisseurs, des Cabaretiers ?

LA GNOMIDE.

Non, nous laissons ces viandes grossieres aux enfans des hommes...

ARLEQUIN.

Et de quoi vivez-vous donc, s'il vous plaît ?

LA GNOMIDE.

Du reste de la plus pure substance de la rosée pour la végétation des plantes & des minéraux.

ARLEQUIN.

Voilà une nourriture bien légere.

LA GNOMIDE.

C'est justemennt pour cela que les maladies ne trouvent point d'accès chez-nous, & pour nous en garantir, nous avons grand soin de vous renvoyer toutes les vapeurs de la terre.

ARLEQUIN.

Vous nous faites là de fort beaux présens.

LA GNOMIDE.

Aime-moi, mon mignon, ma félicité dépend entierement de toi.

ARLEQUIN.

Il faut que je vous voye avant de vous rien promettre.

LA GNOMIDE.

Je m'offrirai bientôt à tes yeux avec tous mes appas, & je me flate que ma figure t'inspirera les sentimens les plus vifs. Adieu pour un moment.... je vais prendre un corps.

ARLEQUIN.

Prenez-le bien joli, au moins; & surtout n'oubliez pas les trésors, car sans cela je n'ai que faire de vous.

LA GNOMIDE.

Tu seras content.... je te le promets.

SCENE VIII.

ERASTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *voyant Eraste.*

AH! Monsieur, vous venez bien à propos, je ne suis pas encore remis de ma frayeur.

ERASTE.

D'où peut naître cette agitation?

ARLEQUIN.

Il y a près d'un quart d'heure que je ſuis ici en converſation.

ERASTE.

Avec qui ?

ARLEQUIN.

Avec perſonne, Monſieur.

ERASTE.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je m'entends bien, je me ſuis entretenu avec une voix qui eſt allée prendre un corps.

ERASTE.

La Sylphide ſe ſera ſans doute divertie à ſes dépens.

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, je ne vais point ſur vos briſées, c'eſt une Gnomide qui eſt amoureuſe de moi à la folie.

ERASTE.

Une Gnomide!

ARLEQUIN.

Oui vraiment : Croyez-vous qu'il n'y ait que vous qui puiſſiez exciter de belles paſſions ; mes attraits pénetrent juſque dans le centre de la terre.

ERASTE.

Et que t'a-t'elle dit,

ARLEQUIN.

Les plus jolies choſes du monde ; elle m'a

m'a promis tant de richesses, tant de trésors ; allez, ne vous mettez point en peine, j'aurai soin de vous.

ERASTE.

Quelle aventure extraordinaire ?

ARLEQUIN.

Cela me confond, je n'aurois jamais cru être si beau.... Mais d'où venez-vous présentement ?

ERASTE.

Des Thuilleries, où j'ai inutilement cherché la beauté qui m'a charmé ; je suis au désespoir, Arlequin, & je vois bien que je ne suis point aimé de celle que j'adore ; elle se cache à mes yeux, je n'ai vû que ses deux compagnes.

SCENE IX.

LA SYLPHIDE *visible*, ERASTE, ARLEQUIN.

LA SYLPHIDE.

JE n'en puis plus douter, je suis aimée, paroissons.... Puis-je me flater, Eraste, que celle que vous voyez.....

ERASTE.

Ah ! Madame, c'est vous ; que je suis heureux ! oui vous êtes cet objet charmant dont le premier regard s'est pour jamais

aſſervi ma liberté ; & pourquoi vous cacher ſi long-temps ? eſt-ce avec tant de charmes que l'on doit douter de ſon triomphe ?

LA SYLPHIDE.

Eraſte, on ne croit jamais en avoir aſſez pour captiver ce que l'on aime.

ARLEQUIN.

Comment diable, les Sylphides ſont fort jolies : mais je ſuis ſûr que ma Gnomide eſt bien plus belle.

ERASTE.

Madame, eſt-il permis aux mortels d'aſpirer à un bonheur ſi précieux ?

LA SYLPHIDE.

Oui, Eraſte, quand ils ont un cœur comme le vôtre : vous avez, ſans me connoître, renoncé à un hymen qui pouvoit vous rendre heureux, ce ſacrifice m'eſt trop cher, pour que vous n'en obteniez pas le prix qu'il mérite ; la générosité & la délicateſſe des ſentimens égalent les hommes aux ſubſtances les plus épurées.

ERASTE *lui baiſant la main*

Que ne vous dois-je pas !

ARLEQUIN.

Vous voilà donc d'accord ; j'en ſuis charmé. . . paroiſſez, Gnomide de mon ame, paroiſſez avec votre teint de lys & de roſes, & faites voir à mon Maître la diffé-

rence qu'il y a de ma conquête à la ſienne.

SCENE X.

LA GNOMIDE *viſible*, LA SYLPHIDE, ERASTE, ARLEQUIN.

LA GNOMIDE.

J'Obéis à tes ordres, me voilà cher objet de mes feux.

ARLEQUIN.

Ohimé, que vois-je, c'eſt une taupe.

LA GNOMIDE.

Comment dois-je interpréter ton étonnement, eſt-ce admiration?

ARLEQUIN.

Non vraiment. c'eſt épouvante; allez, ma mie, ce n'eſt point avec une pareille figure que l'on doit aſpirer à ma poſſeſſion.

LA GNOMIDE.

Perfide, ſcélérat, quoi tu voudras te dédire.

ARLEQUIN.

Que ne vous êtes-vous montrée tantôt, je ne vous aurois point donné d'eſpérance.

LA GNOMIDE *pleurant.*

Ingrat, tu me mets au déſeſpoir.

ARLEQUIN.

La charmante larmoyeuſe.

LA GNOMIDE *pleurant plus fort.*

Ah ah, je n'en puis plus.

ARLEQUIN.

Voilà des pleurs fort touchans ; mais il n'y a rien à faire.

LA GNOMIDE *pleurant encore plus fort.*

Ah ah ah ah.

ARLEQUIN.

Payez-vous de raiſon.... vous êtes ſi laide.

LA GNOMIDE.

Que je ſuis malheureuſe, d'être obligée d'étrangler un ſi joli petit homme !

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous m'étrangler ?

LA GNOMIDE.

Oui, mon fils, il faut m'y réſoudre malgré moi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donc cela ?

LA GNOMIDE.

C'eſt notre coutume, quand nous avons tant fait que d'aimer, & que nous trouvons un ingrat, nous l'étranglons d'abord, mon ami.

ARLEQUIN.

Voilà une fort jolie coutume.

LA SYLPHIDE.

Crois-moi, Arlequin, fais la choſe de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cela vous eſt bien aiſé à dire : mais où ſont

ces trésors qu'elle m'a promis ? elle ne m'a donné jusqu'à présent que des truffes.

LA GNOMIDE.

Tu vas être satisfait dans l'instant.

Il sort de dessous terre deux vases soutenus par des figures de Gnome, Arlequin puise dans l'un & dans l'autre, fait en même tems des lazis de joye, & de dégoût pour la Gnomide.

LA GNOMIDE.

Hé bien Arlequin te rens-tu ?

ARLEQUIN.

Allons, touchez là, je ne serai pas la premiere beauté que les richesses auront séduite.

LA GNOMIDE.

Je suis au comble de mes vœux.

LA SYLPHIDE.

Je ne vous offre point de richesses, Eraste, vous n'y seriez pas sensible : mais les douceurs que je vous prépare vaudront bien les présens de la Gnomide.

ERASTE.

Ah ! Madame, il n'est point pour moi de félicité plus parfaite que celle d'être aimé de vous.

LA SYLPHIDE.

Suivez-moi, Eraste, je vais dans un instant vous transporter dans le Palais dont vous devez être le Maître.

LA GNOMIDE.

Et moi, Arlequin, je vais te conduire dans le mien.

Arlequin & la Gnomide s'abîment.

ARLEQUIN *avant que de descendre par la trape, dit :*

Adieu, mon cher Maître, je vous souhaite un bon voyage.

Le Théatre change & représente le Palais de la Sylphide.

SYLPHES ET SYLPHIDES.

DIVERTISSEMENT.

Une Symphonie gracieuse précede l'air suivant.

UN SYLPHE.

L'amour dans ces belles retraites,
Se plaît à combler nos desirs ;
Jamais les craintes inquietes,
N'y viennent troubler nos plaisirs :
Nous joüissons, dans cet asyle,
D'un sort doux & tranquile,
Exempts des noirs soucis, libres de soins fâcheux ;
Nous paroissons tels que nous sommes,
Et nous serions bien moins heureux,
Si nous vivions parmi les hommes.

Danse de Sylphes & Sylphides.

UN SYLPHE ET UNE SYLPHIDE.

Dans cette demeure charmante,
Régnez plaisirs, volez amour.

LE SYLPHE.

Que tout nous enchante,
Dans ce beau séjour,

Que chacun en ce jour
Aime à ſon tour.

A deux.

Dans cette demeure charmante,
Régnez plaiſirs, volez amour.

LA SYLPHIDE.

Que Venus & toute ſa Cour,
Rendent cette fête brillante.

A deux.

Dans cette demeure charmante,
Régnez plaiſirs, volez amour.

On danſe.

VAUDEVILLE.

Dans une heureuſe intelligence,
Nous goûtons le ſort le plus doux,
L'envie & la médiſance,
Ne réſident point chez nous;
Mortels, quelle différence?
Vivez-vous ainſi parmi vous?

Exempts de toute défiance,
Rien n'inquiete nos époux;
Certains de notre conſtance,
Ils ne ſont jamais jaloux;
Mortels, quelle différence?
Vivez-vous ainſi parmi vous?

Bien loin d'encenſer l'opulence,
Ici nous nous eſtimons tous,
L'égalité nous diſpenſe,
D'un ſoin indigne de nous,
Flateurs, quelle différence?
Vivez-vous ainſi parmi vous?

Les faveurs que l'amour diſpenſe,
Ne ſe révelent point chez nous,
Plus nous gardons le ſilence,
Et plus nos plaiſirs ſont doux :
François, quelle différence ?
Vivez-vous ainſi parmi vous?

Un pauvre Auteur dont l'eſpérance,
Eſt de vous attirer chez nous,
Eſt plus triſte qu'on ne penſe,
Quand ſa Piece a du deſſous,
Pour lui quelle différence ?
Lorſque vous applaudiſſez tous.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *la Sylphide*, *la Foire des Poëtes & l'Iſle du Divorce*, *Comedies*, & j'ai cru que l'impreſſion en feroit plaiſir au Public. Fait a Paris ce quinzieme Septembre 1739.

HOUDARD DE LA MOTTE.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE PHENIX,

COMEDIE.

AVEC

UN DIVERTISSEMENT.

Par M. DE CASTERA.

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le cinquiéme Novembre 1731.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

ON TROUVE DANS LA MESME BOUTIQUE,

Le Théatre Italien de Gherardi avec les airs gravés, *in*-8°. 6. vol. Fig. 1741.

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Comédies repréſentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, depuis l'année 1716. avec les airs gravés, 10. vol. *in*-12. 1753.

Les Parodies du nouveau Théatre Italien, avec les airs des Chanſons & Vaudevilles gravés, 4. vol. *in*-12. Fig. 1738.

Les Oeuvres de M. Riviere Du Frény, avec les airs des Chanſons gravés, 4. vol. *in*-12. Fig. 1747.

On trouve auſſi tous les autres Théatres.



ACTEURS,

CINTHIO.

ISABELLE, femme de Cinthio.

ROZETTE, ſuivante d'Iſabelle.

ARLEQUIN, valet de Cinthio & mari de Rozette.

TRIVELIN, autre valet de Cinthio.

MARIO, ami de Cinthio.

BLAISE, Jardinier de Cinthio.

UN vieux Payſan.

UN jeune Berger.

UNE jeune Bergere.

La Scène eſt en Provence auprès du Château d'Iſabelle.



LE PHENIX,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CINTHIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

'A, Monsieur Cinthio, parlons en conscience.

CINTHIO.

Que me veux-tu ? voyons, explique-toi ?

ARLEQUIN.

La demande est bonne, ma foi !
Vous ne sçavez donc pas encor ce que je pense ?

CINTHIO.

Non vraiment.

ARLEQUIN.

Ecoutez, quand on a pour valet
Un homme tel, que ma mere m'a fait,
Beau comme les amours, & d'esprit agréable ;

N'eſt-ce pas agir follement
Que de l'expoſer au tourment
D'une fatigue inſupportable ?

CINTHIO.

Il falloit bien .....

ARLEQUIN.

Depuis vingt jours entiers,
Que nous courons comme des lévriers,
Nous n'avons fait qu'un ſaut d'Italie en Provence.
Ho ? parbleu trop eſt trop, trêve de diligence !

CINTHIO.

Cependant . . . . . .

ARLEQUIN.

Paſſe encor ſi vos chevaux maudits
Se fuſſent contentés de ſecouer ma ratte.

CINTHIO.

Nous pouvons à préſent.

ARLEQUIN.

Mais être aſſez hardis
Pour faire inſulte à ma peau délicate,
L'écorcher ſans reſpect, j'en enrage !

CINTHIO.

Arlequin,
Tu vas être en repos, diſſipe ton chagrin,
Voici le Château d'Iſabelle;
Peux-tu blâmer le feu charmant,

Quí me ramene avec empreſſement
'Auprès d'une Epouſe ſi belle?

ARLEQUIN.

Ha, ha! la plaiſante raiſon!
Pour voir une aimable Maîtreſſe
Prendre la poſte eſt digne de pardon;
Et j'en aurois peut-être la foibleſſe;
Mais, croyez-moi, ne vous y trompez pas;
Lorſqu'on retourne chez ſa femme,
C'en eſt aſſez d'aller au pas.

CINTHIO.

Je ſens pour Iſabelle une ſi vive flamme
Que je ne puis trop-tôt voir ſes divins appas.

ARLEQUIN.

Et moi je ſens qu'en revoyant Rozette
Je ne ſerai pas fort joyeux.

CINTHIO.

Pourquoi cela? quel trouble t'inquiéte?
Rozette étoit jadis l'objet de tous tes vœux,
Le tems & le mariage
Ont-ils rendu ton cœur volage?

ARLEQUIN.

Non, Rozette me plaît, & je l'aime toujours.

CINTHIO.

Où tendent donc tes ſots diſcours!

ARLEQUIN.

Fy, comme vous parlez avec irrévérence!

Je ſoutiens que la méfiance,
Dans la cervelle d'un mari
Doit exciter après huit ans d'abſence
Un furieux charivari.

CINTHIO.

Je ne l'ignore pas : cette idée odieuſe
Depuis long-tems m'obſede & me pourſuit ;
Rien ne peut égaler l'inquiétude affreuſe,
Où mes noirs ſoupçons m'ont réduit ;
Iſabelle m'aimoit, elle étoit vertueuſe ;
Cependant ſa jeuneſſe & mon éloignement......
Ah ! que dans le cœur d'un Amant
L'incertitude excite un orage terrible !
Mais graces au ciel en revenant ici
J'apporte dans mon ſein un projet infaillible
Pour être bientôt éclairci.
N'avançons pas plus loin, & dans mon trouble extrême
Interrogeons quelque bouche ſans fard,
Sçachons adroitement comment l'objet que j'aime,
A vêcu depuis mon départ.

ARLEQUIN.

Découvrons ſi notre Coquine
N'a pas un peu fait la lutine ;
Mais .... Monſieur Arlequin, quel fruit vous reviendra
D'une pareille fadaiſe ?
Peut-être qu'on vous dira.

Votre femme eſt très-ſage, hé bien j'en ſuis fort
aiſe :
En revanche il vous en cuira,
Si par malheur. . . . . .

CINTHIO.

Voici notre Jardinier Blaiſe,
Voyons un peu ce qu'il nous apprendra.

SCENE II.

CINTHIO, ARLEQUIN, BLAISE.

CINTHIO.

Bon jour Blaiſe.

BLAISE.

Bon jour .... mais attendez. .. tredame;
Avons-je la barluë, ou bian le vartigo?
Par ma figuette vela l'ame
De défunt Monſieur Cinthio.

ARLEQUIN.

Tu crois.....

BLAISE.

Vela-t-il pas encore
Stelle-là du pauvre Arlequin?
Alle paroît mardi pu noire qu'un vieux Maure;
Et rude comme marroquin?
Où fuyrons-je?

ARLEQUIN.

Sçais-tu, Maître Juré faquin? ....

BLAISE.

Jarnonce qu'ils avont la face mortuaire!
Queux fantôme hideux!

ARLEQUIN *en le battant.*

Blaise mon cher compere,
Voilà pour vous payer de vos jolis discours.

BLAISE.

C'est fait de ma parsonne : au secours, au secours!

CINTHIO.

Nous n'avons point perdu la vie,
Mon cher Blaise, rassure-toi;
Tu peux bien t'en fier à moi;
De te faire du mal nous n'avons nulle envie,
Tiens, prends ceci pour boire à ma santé.

BLAISE.

Ah vartuchou comme sti-là m'emboise!
Messieurs les revenans un tantin de bonté,
Ne me charchez pu noise!

CINTHIO.

Prends, te dis-je.

BLAISE.

Morgué d'où diable sortez-vous?
Seriez-vous par hazard devenus loups-garoux?

CINTHIO.

Je voudrois bien sçavoir......

BLAISE.

Mais par quelle avanture....

CINTHIO.

Je n'en ai pas le tems.

BLAISE.

Ah par ma fy, j'en jure!
Sans cela d'aujourdy je ne vous dirons mot:
Je prétendons voir clair dans cette affaire;
Avec votre douce maniere
Vous pourriez être mort, & j'en ſerions le ſot.

CINTHIO.

Puiſque j'y ſuis contraint, il faut le ſatisfaire.
Tu ſçais qu'à peine un fortuné lien
Au deſtin d'Iſabelle avoit uni le mien,
Lorſqu'un de mes parens m'écrivit de me rendre
Dans les Indes auprès de lui;
Il vouloit me ſervir d'appui,
Et me donner ſon bien ſans me laiſſer attendre
Que loin de moi la mort vint le ſurprendre.

ARLEQUIN.

L'honnête parent que c'étoit!

CINTHIO.

Je partis; l'amour m'excitoit
A m'enrichir pour Iſabelle,
J'aſpirois à lui faire un état digne d'elle.
Bientôt mon vaiſſeau ſubmergé
Par une tempête effroyable....

ARLEQUIN.

Ah quelle tempête de diable!
Arlequin étoit frit s'il n'avoit pas nâgé!
Encor bus-je tant d'eau que je n'en puis plus boire.

BLAISE.

Jarnicoton la joviale hiſtoire!
Queux plaiſir!

ARLEQUIN.

A préſent je n'aime que le vin.

CINTHIO.

Je me ſauvai ſur le rivage
D'une Iſle déſerte & ſauvage
Avec mon fidéle Arlequin;
Le reſte de mon équipage
Servit de proye aux rigueurs de l'orage.

BLAISE.

Hö que nenni da tatigué!
Tous vos gens n'eurent mye une ſi laide chance.

CINTHIO.

Comment ſçais-tu cela?

BLAISE.

Je le ſçavons morgué
Parce que j'en ons connoiſſance.

CINTHIO.

Je croyois cependant que la mer en fureur....

BLAISE.

Un de vos Batteliers s'en ſauvit par bonheur.

CINTHIO.

Un Matelot.

BLAISE.

Oui, oui, c'étoit tout ainſi comme ;
Tant y a qu'enfin cet honnête homme
S'en vint un jour droit à Lyon,
Et là le bon apôtre annoncit à Madame
Que l'iau, ſauf vot-reſpect, avoit gobé votre ame,
Et qu'ous aviez ſarvi de pâture au poiſſon.

ARLEQUIN.

Ma foi peu s'en fallut ; car un gros vilain thon
Prétendoit m'avaler en guiſe d'huitre verte.

CINTHIO.

Après plus de ſept ans un vaiſſeau Portugais
Nous a tirés de notre Iſle deſerte.

ARLEQUIN.

Peſte ſoit du vaiſſeau ! mes jours couloient en paix,
J'étois comme un Roi dans cette Iſle,
Nul bruit, nul embarras ne hâtoit mon réveil ;
La terre abondante & fertile
M'offroit ſes fruits après un long ſommeil ;
Les richeſſes & l'opulence,
Ne mettoient entre nous aucune différence,
Et j'avois le plaiſir d'être votre pareil.

CINTHIO.

Je pourſuivis ma route avec impatience,
Et je reviens chargé des biens de mon parent.
Heureux ſi mon Epouſe a ſçu dans ſa conſtance
Garder pour ma tendreſſe un bien encor plus grand !

BLAISE.

Vartuchou Madame Iſabelle !
Alle eſt auſſi ſage que belle ;
Drès auſſi-tôt qu'alle apprit votre ſort,
Grace, a ſe retirit dans cette ſolitude,
Où ſon plaiſir & ſon unique étude
Eſt de bian pleurer votre mort.

ARLEQUIN.

Et Rozette, mon camarade,
Qu'en dis-tu ? je me perſuade
Qu'elle paſſe ſes jours dans un chagrin affreux.

BLAISE.

Compere, t'as le front tant ſoit peu rabotteux

ARLEQUIN.

Plaît-il :

BLAISE.

Ho ce n'eſt rian, ta femme battifole,
A danſe, a ſe gobarge, a rit comme une folle

ARLEQUIN.

La traîtreſſe ! oublier un homme tel que moi !

CINTHIO.

Sur mon retour garde un profond ſilence,
Mon cher Blaiſe, & retire-toi,

J'aurai ſoin de ta récompenſe.

BLAISE.

Bian, bian, Monſieur, de peur d'être indiſcret
Je m'en allons au cabaret,
Sarviteur.

SCENE III.

CINTHIO, ARLEQUIN.

CINTHIO.

ARlequin, ce que je viens d'apprendre
Flatte mes vœux & mon amour;
Peut-être cependant me laiſſai-je ſurprendre
Par l'illuſion d'un faux jour:
Iſabelle vit loin du monde
Dans une obſcurité profonde;
Nul objet ne vient la tenter,
Une ſi frivole victoire,
Répand-elle ſur moi quelque rayon de gloire,
Et ſon éclat trompeur peut-il me contenter?

ARLEQUIN.

Cette gloire à ce que je penſe,
N'a que de fort minces appas;
Doit-on louer ma tempérance,
Lorſque faute de vin je ne m'enyvre pas?

CINTHIO.

Tu ne dis que trop vrai: non, je ne ſçaurois vivre

Dans des ſoupçons ſi rigoureux ;
Il faut que pour jamais mon eſprit s'en délivre.

ARLEQUIN.

Bien penſé !

CINTHIO.

Tu connois cet ami généreux ;
Qui m'a ſuivi de Veniſe en ces lieux.

ARLEQUIN.

Le Seigneur Mario ?

CINTHIO

Lui-même ;
Je veux qu'il feigne de ſentir
Pour Iſabelle une tendreſſe extrême :
Il eſt jeune & bienſait, mais pour mieux réuſſir
Dans ce bizarre ſtratagême
Il paſſera pour Prince, & l'éclat des grandeurs
L'enrichira d'un nouveau luſtre ;
L'opulence & le rang illuſtre
Trouvent la clef des plus ſuprebes cœurs.

ARLEQUIN.

Pouf ! ce projet eſt déteſtable !

CINTHIO.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'eſt, Monſieur, qu'il ne vaut pas le diable ;
Mari, qui par adreſſe éprouve ſa moitié,
Homme laid & de baſſe mine,

Qui

Qui dans un miroir s'examine,
Me font tous deux grand pitié,
Car ils ne peuvent ſans miracle
Se diſpenſer de voir un fort vilain ſpectacle.

CINTHIO.

Duſſai-je rencontrer la mort
Dans l'éclairciſſement, que mon ame ſouhaite,
Il faut....

ARLEQUIN.

Hé bien, j'en ſuis d'accord,
De mon côté j'éprouverai Rozette,
Je la crois tant ſoit peu coquette
Mais....

CINTHIO.

Allons trouver Mario :
J'apperçois l'aimable Iſabelle,
Ah, mon cher Arlequin, eſt-il rien de ſi beau !

ARLEQUIN.

Ma friponne vient avec elle,
Ah, Monſieur, que Rozette eſt un morceau friand !

SCENE IV.

ISABELLE, ROZETTE.

ISABELLE.

NOn, ton eſpérance eſt frivole ;
Tu veux en vain, Rozette, adoucir mes ennuis !

Dans l'état funeſte où je ſuis,
Je ne vois rien, qui me conſole;
Ces boccages délicieux,
Cette plaine verte & riante
N'ont point de charmes pour mes yeux.

ROZETTE.

Madame, ſe peut-il que le cours rigoureux
De la douleur qui vous tourmente ? . . .

ISABELLE.

Mon cher Cinthio ne vit plus,
Il ne vit plus, & je reſpire,
C'en eſt aſſez, cela doit te ſuffire,
Ne pouſſe pas plus loin tes efforts ſuperflus,
Voudrois-tu que je l'oubliaſſe ?
Non, cher époux, non, non, ne crains pas que j'efface
Tes traits imprimés dans mon cœur!

ROZETTE.

Cette affliction héroïque,
Ces ſentimens pleins de grandeur
Sont un peu montés à l'antique,
Du ſiécle d'apréſent ce n'eſt plus la pratique.
Et ſelon moi l'on n'a pas tort;
Pour femme jeune & jolie,
Le moindre magot en vie
Vaut mieux qu'un adonis mort.

ISABELLE.

Ta façon de penſer ne dément point ton ſort:

ROZETTE.

Ma façon de penſer n'eſt point déraiſonnable.

ISABELLE.

Lorſque l'amour s'empare d'un cœur bas,
Ce n'eſt qu'un feu groſſier, terreſtre, variable,
Qui n'a pour ſoutient que l'appas
D'un plaiſir vain & mépriſable ;
Mais dans un cœur né généreux
C'eſt un rayon pur & céleſte,
Qui brave des deſtins le caprice funeſte,
Et qui vit de ſes propres feux.

ROZETTE.

Dans les chagrins qui ſuivent le veuvage,
L'on vous a, pour votre avantage,
Offert pluſieurs partis au-deſſus du commun ;
Duſſiez-vous mille fois m'appeller ame baſſe,
Je vous jure qu'à votre place
J'en aurois accepté quelqu'un.

ISABELLE.

Auſſi l'aurois-je fait, ſi j'euſſe été Rozette.

ROZETTE.

Quoi! dès ſes plus beaux jours pleurer, s'enſevelir
Au fonds d'une triſte retraite !
Par ma foi . . .

ISABELLE.

Que veux-tu ? c'eſt-là mon ſeul plaiſir.
Un cœur qui ſent la perte qu'il a faite,
Trouve qu'il eſt doux d'en gémir.

ROZETTE.

Mon ſentiment n'eſt pas le vôtre.

ISABELLE.

Je le crois.

ROZETTE.

Les regrets ne nous ſervent de rien,
J'aime à me conſoler de la perte d'un bien
Par l'acquiſition d'un autre.

ISABELLE.

Il eſt des biens ſi chers, ſi précieux,
Que leur perte eſt irréparable ;
Femme qui perd un mari vertueux,
Tendre, complaiſant, ſociable,
Peut-elle ſe flatter d'en trouver un ſemblable ?
C'eſt un don que le Ciel n'accorde pas deux fois,
Tel étoit Cinthio.

ROZETTE.

Madame, je le crois . . . .



SCENE V.

ARLEQUIN *en habit galonné, portant une espece de lance, au bout de laquelle est attaché un petit portrait;* ISABELLE, ROZETTE.

ARLEQUIN, *chantant sur l'air des Pelerins.*

MOnsieur mon maître en a dans l'aîle
Pour le muzeau,
Dont on voit l'image fidele
Dans ce tableau:
Bonnes gens, si vous nous montrez
Son beau visage;
Pour récompense vous aurez
Mille écus de fromage.



Quel train de vie, ouf! quel maudit tracas!
Quoi? galoper toujours par vaux & par montagnes,
Parcourir villes & campagnes
Pour chercher femme, & ne la trouver pas!
Ce n'est pas-là pourtant une marchandise fort rare;
Parbleu notre sort est bizarre;
Mais ce lieu me paroît tranquille & plein d'appas;
Reposons-nous un peu, car ma foi je suis las.

ISABELLE.

Que vois-je ! ah je me meurs !

ROZETTE.

Qu'avez-vous donc ; Madame,
Et quel trouble imprévû s'empare de votre ame ?

ISABELLE.

Regarde ce portrait.

ROZETTE.

Ciel ! c'eſt le vôtre.

ISABELLE.

Hélas !
C'eſt celui, dont le jour de notre mariage
Je fis préſent à Cinthio ;
Cher Cinthio, la mort t'a ſeule ôté ce gage
D'un amour ! qui vivra juſques dans mon tombeau !
Cette inſenſible & froide image
A reçu ton dernier ſoupir,
Tes yeux mourans ſe ſont fixés ſur elle,
La reverrai-je ſans mourir ?
Rozette, ſoutiens-moi, je tremble ; je chancelle.

ROZETTE.

Ah, Madame ! ô Ciel quel malheur !
Ma chere maîtreſſe !

ARLEQUIN.

Au voleur !

Ha, ha ! bon jour donzelles boccageres !
Mais... si je ne me trompe... Oui, c'est elle, vivat !
Me voilà bien dans mes affaires ;
Belle Dame au tein délicat,
En vous cherchant, soit dit sans nul reproche,
Ma personne a souffert mainte & mainte taloche,
Et j'ai trotté comme un pié-plat.

ISABELLE.

Monsieur, dites-nous je vous prie....

ARLEQUIN.

Je m'appelle Magnatutto,
J'ai l'honneur de servir le Prince Mario,
Qui, sur votre portrait vous aime à la folie :
Votre fortune est faite, allez, n'en doutez pas ;
Je vais le chercher de ce pas,
Et vous verrez que son amour extrême.....
Mais le voici, qui vient lui-même.

Il court au-devant de Mario, comme pour lui annoncer qu'il a trouvé Isabelle.



SCENE VI.

MARIO, ISABELLE, ROZETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

MARIO, *bas à Trivelin.*

QU'elle eſt aimable ! ah morbleu, Trivelin,
Que Cinthio doit bénir le deſtin ;
Qui dans un nœud charmant avec elle l'engage !
Haut.
Madame, quel bonheur ! je vous vois, & ce jour
Des maux que j'ai ſoufferts, enfin me dédommage ;
Connoiſſez juſqu'où va l'excès de mon amour
Par l'effet, qu'en mon cœur a produit votre image ;
Pour elle, pour les traits, qu'elle offroit à mes yeux,
Inconnu, vagabond, plus eſclave que Prince
J'erre depuis long-tems de Province en Province,
Et je m'eſtime encore trop heureux
De vous raconter en ces lieux.

ISABELLE.

Puis-je ſçavoir quelle avanture,
Seigneur, entre vos mains a mis cette peinture !

MARIO.

Dans une Iſle déſerte, où j'étois confiné

Par

Par les decrets du ſort à me nuire obſtiné,
Un jour après un grand orage
Je vis un jeune infortuné,
Qui venoit de périr par un cruel nauffrage;
Et que l'Océan mutiné
Avoit jetté ſur le rivage :
Je pris votre portrait qu'il portoit à ſon bras.

ISABELLE.

C'étoit mon époux, hélas !

MARIO.

Sa beauté charma mon ame;
Depuis ce tems ma raiſon
S'eſt oppoſée en vain au progrès d'une flamme;
Dont elle condamnoit le dangereux poiſon.

(*Bas à Trivelin.*)

Par ma foi Trivelin le tour eſt admirable!
La feinte prend ici l'air de la vérité,
Je deviens amoureux ; m'aurois-tu cru capable
De pareille ſimplicité ?

ISABELLE.

Mon cher époux étendu ſur le ſable!
O ſpectacle funeſte, ô malheur déplorable!

MARIO.

Quoi toujours des regrets , des ſoupirs ſuperflus;
Pour un mari, qui ne les entend plus.
Donnez-moi des rivaux que je puiſſe combattre.

ARLEQUIN.

Oui , nous ferons le diable à quatre :
De vivant à vivant nous ſommes réſolus.

MARIO.

Pour premier fruit de mon ardeur ſincére
J'ai quelques préſens à vous faire
Madame . . . . .

ISABELLE.

A moi Seigneur !

MARIO.

Daignez les accepter.

ISABELLE.

Croyez-vous ? . . .

MARIO.

Trivelin, faites-les apporter.

TRIVELIN.

J'y cours.

ISABELLE.

Quel deſſein eſt le vôtre ?
L'Epoux qui m'a ravi la mort,
Vit encor dans mon cœur malgré les loix du ſort,
Je l'aimerai toujours, & je n'en veux point d'autre,
Daignez reſpecter mon malheur,
Et ſans vous occuper d'un eſpoir ſéducteur
Etouffez des déſirs, dont jamais . . . . .

MARIO.

Ah Madame ! . . . .

ROZETTE.

Ah ma chere maîtreſſe ! . . . .

ARLEQUIN.

Ah Reine de mon ame !
Que veut dire ce ton plaintif,
D'où diable prenez-vous cet air rebarbatif ?
Sçavez-vous bien que son Altesse
Est en état de vous faire Princesse ?

ISABELLE.

Après tous mes sermens un changement si noir
Pourroit-il à l'abri du souverain pouvoir
Devenir juste & légitime ?
Le crime couronné n'en est pas moins un crime
Je borne ma grandeur à remplir mon devoir.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, TRIVELIN, & quelques hommes qui apportent un grand Cabinet.

TRIVELIN.

PLace, place, voici le Trésor qui s'avance.

ISABELLE.

Hé, Seigneur, à quoi bon lasser ma patience ?
Permettez-moi d'entrer dans mon Château.

ARLEQUIN.

Ho que non, s'il vous plaît: foi de Magnatutto
Vous resterez.

ROZETTE.

Ah quel éclat, Madame!

ISABELLE.

Pareils objets ne touchent point mon ame.

ARLEQUIN.

A l'aſpect de tant de bijoux
Je ſoutiens qu'on doit prendre un air riant & doux.

(Il chante ſur l'air, la curioſité.)

Nous portons en tous lieux l'allegreſſe charmante,
La Gayeté;
Lorſque nous rencontrons quelque fille ignorante,
La Rareté!
Nous lui montrons d'abord pour la rendre ſçavante,
La Curioſité.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, un vieux Payſan; une jeune Bergere, un jeune Berger.

LE VIEUX PAYSAN.

MAdame, je venons tretous tant que nous ſommes
De grands & de petits, & de femmes & d'hommes,

Pour voir ſous votre bon plaiſir
La curioſité, qu'on montre ici, je penſe ;
Pardonnez notre importunance.

ISABELLE.

Vous pouvez contenter votre innocent déſir ;
Mes enfans.

LA JEUNE BERGERE.

Ah Colin que de magnificence !

LE VIEUX BERGER.

Velà par ma figuette un marveilleux tréſor !

ROZETTE *tenant une pomme d'or enrichie de pierreries.*

Rien n'eſt ſi beau que cette pomme d'or.

Mario & Iſabelle ſe retirent vers le fonds du Théatre.

TRIVELIN.

Je le crois bien : elle eſt l'ouvrage
D'un Enchanteur habile & ſage.
Il l'a faite pour les Epoux,
Qui vivront ſans querelles :
Il l'a faite auſſi pour les belles,
Qui verront ſans dépit jaloux
Des objets plus aimables qu'elles.

ARLEQUIN.

Cet article eſt un tour de Contrebandier fin,
Qui veut frauder les droits du bureau féminin.

TRIVELIN.

Item, pour les amis dans le malheur fidéles,
Item, pour les ſçavans exempts de vanité,
Pour les Robins, que la finance
N'engage pas à vexer l'innocence,
Plus, pour les Médecins qui rendent la ſanté,
Plus, pour l'Amant, dont la félicité
Ne fatigue pas la conſtance.

ARLEQUIN.

Ajoutons pour finir par un compte parfait
Un item pour le petit maître,
Qui ne ſe vante pas de ce qu'il n'a point fait.

TRIVELIN.

Jamais on n'en a vû, l'on n'en verra point naître.

LA JEUNE BERGERE *tenant une petite phiole.*

Comment ſe nomme la liqueur
Dont cette phiole eſt remplie ?

TRIVELIN.

C'eſt le plus pur extrait de la minauderie;
Il eſt en vogue, on en aime l'odeur;
Chacun en veut, chacun le priſe,
Et ſon parfum a ſupplanté
Les graces, l'enjoûment de la ſociété;
Ceux qui de telle marchandiſe.
Faiſoient trafic autrefois,
Sont contraints à préſent de ſouffler dans leurs doigts,

Acceptez ce flacon.

LA JEUNE BERGERE.

Dans nos bois la nature
Ne tire toute ſa parure
Que de ſon ingénuité :
Votre parfum chez nous ne feroit pas goûté ;
Colin, qui tous les jours me proteſte qu'il m'aime,
Me feroit une peine extrême
S'il me parloit d'un ton qui parut affecté,
Je crois qu'à mon égard il penſeroit de même,
Si je frappois ſes yeux par un air emprunté.

LE JEUNE BERGER.

Oui ſans doute.

ROZETTE *tenant une bourſe.*

Ah que cette bourſe
Eſt d'un travail riche & mignon !

ARLEQUIN.

La peſte ! c'eſt une reſſource
Digne d'attention ;
Elle a la vertu conſolante
De procurer des maris
Aux femmes d'humeur fringante ;
Qui portent un cœur jeune avec des cheveux gris.

LE JEUNE BERGER *tenant un bouquet ſurmonté d'un papillon.*

Monſieur, daignez, je vous ſupplie ;

M'apprendre ce que ſignifie
Ce Papillon ſur ce bouquet.

TRIVELIN.

C'eſt un ſymbole magique,
Qui par ſa vertu ſpécifique
Du plus tendre Berger fait un eſprit coquet.

LE JEUNE BERGER.

Que dites vous ?

TRIVELIN.

Ces fleurs inſpirent l'inconſtance,
En les portant on court ſans qu'on y penſe
De la blonde à la brune, & d'objet en objet :
On ſuit l'inſtinct de la nature ;
Qui change inceſſamment de face & de figure ;
De-là naiſſent mille plaiſirs,
Et jamais le dégoût n'amortit les déſirs ;
Vous voilà dans l'âge de plaire,
Prenez ce bouquet plein d'appas.

LA JEUNE BERGERE.

Ah Colin ne l'acceptez pas !

LE JEUNE BERGER.

Non, mon adorable Bergere,
Je n'en veux point, j'aime trop vos attraits ;
La nature varie, & ne change jamais,
A ſon exemple on peut dans une ardeur ſincere
Varier ſes plaiſirs ſans de nouveaux objets.

ROZETTE *tenant une médaille.*

A quoi parmi ces bijoux rares
Sert cette médaille, où je voi
Tant de caractéres bizarres ?

TRIVELIN.

C'eſt un beau Taliſman, ma foi!
Sa propriété ſouveraine
Recrepit l'auſtére pudeur,
Et ſur l'affront, qui ſuit une tendre fredaine
Répand une couche d'honneur.

ARLEQUIN.

Pour vos beſoins, belle ſoubrette,
Vous devriez vous en munir;
C'eſt, je vous en aſſure, une très-bonne emplette.

ROZETTE.

Monſieur, voudroit-il bien finir ?

ARLEQUIN.

Ah, je reconnois ma ſotiſe!
J'agis comme un franc étourneau;
Pareille marchandiſe
Ne doit ſe débiter que deſſous le manteau.

LE VIEUX PAYSAN *tenant des lunettes.*

Par la ſanguoy vécy de gentilles lunettes!

TRIVELIN.

Pour les maris elles ſont faites ;
Par leur ſecours un homme peut ſçavoir,
Lorſque ſa moitié le careſſe,
Si c'eſt pour l'endormir, ou ſi c'eſt par tendreſſe

LE VIEUX PAYSAN.

J'aurois bian voulu les avoir
Du tems de ma défunte femme.

TRIVELIN.

Comment ?

LE VIEUX PAYSAN.

C'étoit une bonne ame ;
Acoutez ; car cecy doit ſe dire tout bas ; l
A m'a laiſſé pour héritage
Des enfans qui ne teniont pas
De la biauté de mon viſage.

ROZETTE.

Entre tant d'objets éclatans
N'auriez-vous rien pour conſerver aux femmes
Un teint, qui juſques à cent ans
Puiſſe exciter de vives flammes ?

ARLEQUIN.

Non ; mais je leur conſerve avec facilité
Le déſir de paroître aimables,
Et la riſible vanité
De s'en croire toujours capables.

ROZETTE.

Fort bien : gardez vos beaux ſecrets,

Je n'en tenterai point l'uſage ;
Autant vaudroit mourir à la fleur de ſon âge ;
Que porter ſi long-tems le deüil de ſes attraits.

ISABELLE.

Vos préſens, vos grandeurs n'ont rien qui me ſéduiſe ;
Seigneur, vous perſiſtez en vain,
Ce n'eſt pas que je vous mépriſe ;
Mais je dois . . . . .

MARIO.

Peut-on voir mépris plus inhumain ?
Et vous pouvez encor ! . . . .

ISABELLE.

Si vous daignez m'en croire ;
Délivrez-vous d'un feu pernicieux,
Qui ne peut que ternir l'éclat de votre gloire ;
Eloignez-vous de ces lieux,
Ne nous voyons jamais.

MARIO.

Jamais



SCENE IX.

MARIO, ARLEQUIN, TRIVELIN, UN VIEUX PAYSAN.

MARIO.

ELle me quitte !
Suivous-la ; mais où vais-je, & quel tranſport m'agite ?
Fuyons plûtôt ſes attraits dangereux,
Mon cœur prend auprès d'elle un ton trop ſérieux.

LE VIEUX PAYSAN.

C'a déçampons itou, piſque chacun décampe.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait ; partez nabot de fine trempe ;
Et vous auſſi beau Berger langoureux.

SCENE X.

ROZETTE, ARLEQUIN.

ROZETTE *à part.*

AH que ma maîtreſſe eſt folle !

ARLEQUIN *à part.*

Ah que mon maître eſt heureux !

ROZETTE *à part.*

Cet oyſeau me paroît drolle ;

Tâchons de l'attirer dans un piége amoureux :

ARLEQUIN *à part.*

Cette coquine m'envisage,
Voyons si la rusée est constante ou volage.
(*Haut*) Rocambole de mon amour,
Minois tendre & friand jazons à notre tour :
Que dites-vous de ma figure,
Et comment trouvez-vous cette noble encolure ?

ROZETTE.

Monsieur, Magnatutto paroît homme de Cour.

ARLEQUIN.

Vous avez du goût malepeste !
Ma démarche, mon air, mon geste,
Qu'en pensez-vous ?

ROZETTE.

Excusez-moi,
Je n'ose qu'en tremblant....

ARLEQUIN.

Allons fine matoise,
Expliquez-vous de bonne foi,
Je n'aime pas la grimace bourgeoise.

ROZETTE.

Mon trouble & mon émotion
Ne vous montrent que trop la douce impression ;
Que votre aspect fait sur mon ame.

ARLEQUIN *à part.*

Comme elle mord à l'ameçon !
Me voilà bien loti ! diable soit de la femme !
Voyez un peu par curiosité

Avec quelles graces je danſe;
Pour de la voix j'en ai ſans vanité,
Et je chante par excellence.
Il chante & danſe tout à la fois.

ROZETTE.

Quel charme, quelle agilité!

ARLEQUIN.

Ho! ce qui doit encore plus vous ſurprendre,
C'eſt que de tout cela je n'en ai rien appris.

ROZETTE.

Rien appris!

ARLEQUIN.

Non vraiment.

ROZETTE.

Mais je ne puis comprendre
Par quel art . . . . .

ARLEQUIN.

Je ſuis riche, & les moindres eſprits
Sont avec de l'argent Docteurs ſans rien apprendre:
L'argent va droit au but & remporte le prix.
Avec moi vous ſerez contente.

ROZETTE.

Ho je me flatte de ce point!

ARLEQUIN.

Si bien donc beauté ſucculente
Que vous ne me haiſſez point.

ROZETTE.

Moi vous haïr ! je ferois bien ſauvage.

ARLEQUIN.

Donnez-moi deux baiſers pour gage
De l'amour que vous me portez.

ROZETTE.

Attendons notre mariage,
Il ſera tems pour lors.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous me rebutez.

ROZETTE.

Vous êtes trop prompt.

ARLEQUIN.

Ma mignone,
Au moins pour adoucir ce refus inhumain
Laiſſez-moi baiſer votre main.

ROZETTE.

Soit, de bon cœur je vous la donne.

ARLEQUIN *à part.*

Ah malvagia, perfida !

ROZETTE.

Doucement donc, vous me mordez !

ARLEQUIN.

Oui da
C'eſt une bagatelle, un tranſport de tendreſſe.

ROZETTE.

Il faut que je me rende auprès de ma maîtreſſe ;

Je parlerai pour Mario,
Adieu mon cher Magnatutto,
Je ſens un vrai plaiſir d'avoir fait ta conquête.

ARLEQUIN *à part.*

Adieu, va-t'en maudite bête,
Je ſuis au déſeſpoir d'avoir vû ton muzeau.

SCENE XI.

CINTHIO, MARIO.

MARIO.

EN vérité, mon cher, j'admire ta folie,
Le Ciel t'a fait préſent d'une femme accomplie,
Tu te donnes les airs d'éprouver ſa vertu,
Et pour comble d'extravagance
Tu me mets de moitié de ton impertinence !
Hé fy ! diable à quoi rêves-tu !
Morbleu, dois-je t'apprendre à vivre avec prudence ?

CINTHIO.

Mais écoute cher Mario . . . . .

MARIO.

Mais écoute, cher Cinthio . . . .
Rien ne céde en foibleſſe aux chimeres jalouſes ;
Que Meſſieurs les maris fourrent dans leur cerveau

Contre

Contre l'honneur de leurs épouſes.

CINTHIO.

Mais . . . .

MARIO.

Quand juſqu'à demain tu nous diras, mais, mais;
On ne t'excuſera jamais.

CINTHIO.

La force de l'amour . . . . .

MARIO.

Viſion toute pure!
Un homme délicat en matiere d'amour
Sur de ſimples ſoupçons jettez à l'avanture;
A l'objet de ſes feux ne fait point pareil tour:
Qu'en peut-il arriver? la jalouſie eſt louche,
Elle ne voit qu'à l'aide d'un faux jour,
Et le venin de ſa bouche
Chaſſe notre repos ſans eſpoir de retour.

CINTHIO.

Qu'eſt-ce à dire?

MARIO.

L'ami taiſez-vous & pour cauſe.

CINTHIO.

Tes diſcours me glacent d'effroi!

MARIO *à part.*

Tant mieux j'en ſuis ravi. (*Haut*) Sçavez-vout bien à quoi
Votre caprice vous expoſe,
Lorſque vous choiſiſſez un rival tel que moi?

CINTHIO.

Je t'entends ! je cherchois une femme constante ;
Ce bonheur eût comblé mes vœux & mon attente,
Mais le Ciel aux humains en interdit l'espoir !

MARIO.

Tu deviens raisonnable, à ce que je puis voir.

CINTHIO.

Je l'aimois d'une ardeur si pure & si fidéle,
La perfide hélas ! si sa mort
M'eût laissé maître de mon sort,
Je n'aurois point brûlé d'une flamme nouvelle !

MARIO.

Des vrais Amans c'est être le modéle.

CINTHIO.

Ah je veux me venger, dussai-je périr !...

MARIO.

Oui, la vengeance sera belle !
Va, j'ai pitié de toi ; d'autres pour te punir
Dans ton erreur te laisseroient languir ;
Mais je n'ai pas l'ame cruelle.

CINTHIO.

Tu vois mon embarras & ma peine mortelle,
Explique-toi, fais-m'en sortir ;
Comment es-tu dans l'esprit d'Isabelle ?

MARIO.

Moi ! je suis si bien auprès d'elle,
Que je vais partir de ce pas.

CINTHIO.

Et la raiſon ?

MARIO.

La raiſon en eſt bonne ;
Iſabelle eſt très-ſage, & je ne le ſuis pas :
Voilà pourquoi je pars, mon repos me l'ordonne ;
Un penchant plus fort que moi
Me contraint d'aimer ta femme ;
Elle eſt conſtante pour toi !
J'évite les langueurs d'une inutile flamme.

CINTHIO.

Ah Mario, faut-il que juſques à ce point ?

MARIO.

Dequoi te plaindrois-tu ? je ne te trahis point ;
Pour ne point faire ombrage à ta délicateſſe,
Je fuis l'objet de ma tendreſſe ;
C'eſt en fuyant l'amour qu'on peut le ſurmonter,
L'effort eſt rigoureux, j'en ſerai la victime :
Mais pour me conſerver un ami que j'eſtime,
Il ne ſçauroit trop m'en coûter.



SCENE XII.

CINTHIO *seul.*

MArio mon Rival ! ah que je ſuis à plaindre !
Mais il eſt généreux, je n'en ai rien à craindre ;
Raſſurons-nous, le tems & la raiſon
Chaſſeront de ſon cœur ce funeſte poiſon :
A d'autres ſoins l'amour m'appelle,
Je veux encore éprouver Iſabelle ;
L'ambition n'a pu vaincre ſon cœur ;
Rien n'égalera mon bonheur
Si la force n'obtient rien d'elle,
Et ſi ſa foi réſiſte à la frayeur,
Qui chez ſon ſexe eſt naturelle.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *ſans appercevoir Trivelin.*

OUf ! que maudit ſoit mille fois
Le ſot caprice de mon maître !
J'ai voulu l'imiter, & je m'en mords les doigts ;

Sans lui je n'aurois eu nul défir de connoître
Si Rozette étoit fage ou non.

TRIVELIN *à part.*

Le pauvre diable en tient !

ARLEQUIN *sans appercevoir Trivelin.*

Quoi, ce front fi mignon
Va perdre fa noble figure ;
Et prendre d'un Belier la chetive parure !

Il fe tâte le front & rencontre les doigts de Trivelin, qui lui fait les cornes par derriere.

C'eft tout de bon ma foi ! me voilà devenu
Pour jamais animal cornu.

TRIVELIN *à part.*

L'extravagant coquin !

ARLEQUIN *sans appercevoir Trivelin.*

Ah femme diabolique,
Arlequin eft né fils unique ;
Mais grace à tes foins généreux
Il aura déformais des freres en tous lieux.

TRIVELIN *riant,*

Ha, ha, ha.

ARLEQUIN *sans appercevoir Trivelin.*

Qu'eft-ce donc à dire ?

Il me ſemble que j'entends rire ;
C'eſt de moi qu'on ſe mocque : hu le vilain affront !
Parbleu malheur à vous rieurs impitoyables ;
Vous ſentirez le poids des armes redoutables ;
Que Madame Rozette a miſes ſur mon front.

Il donne un coup de tête à Trivelin, & le renverſe.

TRIVELIN *à part.*

Diable ! ſi les maris coëffés d'un tel pannache
Etoient tous auſſi furieux,
Il n'y feroit pas bon.

ARLEQUIN *ſans appercevoir Trivelin.*

Je veux que l'on me hache
Si je ne fais du dégât en ces lieux ;
Mais doucement, point d'humeur fanfaronne
De peur d'être roſſé, ne querellons perſonne :
C'eſt le meilleur parti : Prenons-nous en plûtôt
A notre magnificence :
Oui, oui, mes habits ſeuls par leur belle apparence
Ont mis Rozette en défaut,
Ce n'eſt pas le premier ſaut,
Que le faſte ait jamais fait faire à l'innocence.

TRIVELIN *à part.*

Quel Philoſophe !

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Allons, Meſſieurs les beaux habits ;
Puiſqu'il vous plaît d'être mes ennemis ;
Décanillez & vîte & ſans trompette :
Vous, Monſieur le Plumet, vous n'êtes qu'une bête ;
Car vous ne couvrez bien ſouvent
Que des têtes pleines de vent :
Pour vous, Madame la Perruque,
Recevez mes adieux, & mes reſpects profonds ;
Tant de noirs aujourd'hui veulent paroître blonds,
Vous n'avez qu'à couvrir leur nuque.

TRIVELIN *à part.*

Il perd l'eſprit.

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Et vous, juſte-au-corps galonné,
Après m'avoir ſervi dans mes impertinences :
Allez ſur quelque fat gagner des révérences ;
Votre maître ſans vous ſeroit ſouvent berné.

TRIVELIN *à part,*

Comme diable il y va !

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Pour vous, fine flamberge ;

Croyez-moi, ſongez à partir,
Nous ne ſommes pas nés pour faire enſemble Auberge ;
J'aime la vie, & vous faites mourir.

TRIVELIN *à part.*

Ecoutons juſqu'au bout.

ARLEQUIN, *ſans appercevoir Trivelin.*

Que ne puis-je de même
Me délivrer du vilain ornement,
Dont Rozette aujourd'hui me coëffe inſolemment !
J'en aurois une joye extrême ;
Mais il eſt ſur mon front cloué trop fortement.

TRIVELIN *à part.*

Le pauvre ſot !

ARLEQUIN, *ſans appercevoir Trivelin.*

Chantons, on dit que la Muſique
Calme l'humeur mélancolique.

Il chante.

Si tu vuoi eſſer' amante,
Occhi leggiadri, vagha beltà
Di Donna vezzoveta
Ti faranno Dolce ſorte ;
Mà ſe con lei brami ſpoſar' te
A che penſi tu ?

TRIVELIN *à part.*

Coucou, coucou.

ARLEQUIN,

ARLEQUIN, *sans appercevoir Trivelin.*

Coucou !
Maudit oiſeau, que le diable t'emporte
Pour te récompenſer de chanter de la ſorte !
C'eſt fait de moi, tout aigrit mon chagrin ;
Ah Rozette ! ah traîtreſſe ! il faut que je t'aſſomme !

TRIVELIN.

Aſſommer une femme, hé fy le méchant homme !

ARLEQUIN.

Méchant vous-même ! ha, ha, c'eſt Trivelin.

TRIVELIN.

Te voilà bien fâché pour une bagatelle ;
Sçais-tu dans ce malheur quel parti je prendrois ?

ARLEQUIN.

Que ſçais-je moi ? tu te pendrois.

TRIVELIN.

Quelque ſot ! pour tenter encor ton infidèle,
Mon cerveau forgeroit une ruſe nouvelle.

ARLEQUIN.

Toutes ces ruſes-là . . . . .

TRIVELIN.

Taiſons-nous, la voici.
Et ſa maîtreſſe eſt avec elle ;

Sans bruit & ſans fracas retirons-nous d'ici.

ARLEQUIN.

Laiſſes-moi tappoter cette fauſſe femelle.

TRIVELIN.

Non, s'il te plaît, modére-toi.
Ramaſſes tes habits, & viens-t'en avec moi.

SCENE XIV.

ISABELLE, ROZETTE.

ISABELLE.

Quoi ! tu veux que je m'applaudiſſe
D'avoir ce Prince pour amant !

ROZETTE.

Sans doute.

ISABELLE.

Son amour n'eſt pour moi qu'un ſupplice.

ROZETTE.

Tant pis pour vous, Madame, & pour votre injuſtice.
Daignez y penſer mûrement ;
Eſt-il pour une femme un deſtin plus charmant
Que celui, dont votre caprice
Se plaint ſans aucun fondement ?
Souvent en vain par mille ſtratagêmes.
Nous attaquons des cœurs, qui mépriſent nos coups,

Votre ſort n'eſt-il pas plus doux ?
Les amans viennent d'eux-mêmes
Se préſenter à vous.
Voilà ce qu'on appelle une entiére victoire !

ISABELLE.

Cette victoire peut flatter
Ceux qui d'un faux éclat tirent toute leur gloire,
Mais un eſprit bien fait ne peut s'en contenter.

ROZETTE.

Avec tant de délicateſſe
On paſſe des jours ennuyeux,
J'eſtime beaucoup la ſageſſe;
Mais c'eſt lorſqu'elle a l'air joyeux,
Autrement. . . . .

ISABELLE.

Allumer des feux,
Qu'on ne peut ſoulager ſans honte & ſans baſſeſſe,
Rozette, n'eſt-ce pas faire des malheureux ?
S'applaudir d'un tel avantage
N'eſt-ce pas renoncer à toute humanité ?

ROZETTE.

Pour moi, je vous l'avoue avec ſincérité,
Je ſens que je ſuis femme, un amant que j'engage,
Flatte toujours ma vanité ;

Mais venons-en au fait : veuve qui ſe marie,
Fait donc ſelon vous un grand mal,
Et c'eſt un crime capital,
Dont ſa renommée eſt flétrie?

ISABELLE.

Je ne dis pas cela : mais j'aime Cinthio.

ROZETTE.

De ſon tems il étoit aimable,
A préſent c'eſt le tour du Prince Mario;
Un homme ſi bienfait, ſi charmant & ſi beau
Vous rendra la vie agréable.

ISABELLE.

Si je formois de nouveaux nœuds
L'éclat de la beauté n'auroit jamais la force
De ſéduire mon cœur & de fixer mes vœux.
Elle cache ſouvent des vices odieux
Sous les brillans dehors d'une flateuſe amorce.
Les beaux hommes, Rozette, ont pour nous rarement
Un véritable attachement:
Tendres adorateurs de leur propre mérite
Ils n'ont des yeux que pour ſe voir,
Et quand nous les aimons, leur orgueil les excite
A croire que nos cœurs ne font que leur devoir.

ROZETTE.

Avec Mario, qui vous aime,

Vous ne courez pas ce danger ;
Au ſurplus il eſt Prince, & la grandeur ſuprême
Vaut bien la peine d'y ſonger.

ISABELLE.

J'y ſonge, & je n'y vois nul appas qui me tente :
Je pleure ici l'objet de mon amour ;
Ma retraite eſt pour moi mille fois plus charmante
Que la plus magnifique Cour.

ROZETTE.

L'ambition pourtant convient aux belles ames :
Ciel ! que vois-je ? fuyons !

SCENE XV.

CINTHIO *déguiſé en Corſaire* ; ARLEQUIN *déguiſé à peu près de même* ; ISABELLE, ROZETTE, *ſuite de Cinthio.*

CINTHIO.

ARrêtez ces deux femmes.

ISABELLE.

Ah que mon ſort eſt rigoureux !

ROZETTE.

Maudite ſoit ma deſtinée !

Pourquoi me ſuis-je confinée

Sur ce rivage dangereux ?

CINTHIO.

Cette jeune beauté me charme !

Tâchons de calmer ſes frayeurs,

Et montrons-lui que tous les cœurs,

Deviennent doux quand l'amour les déſarme.

Puiſque le ſort vous met entre mes mains

C'eſt un bonheur pour vous, Madame,

De ſoumettre à l'amour la fierté de mon ame.

J'ai ſur vous des droits ſouverains ;

Mais cependant vous pouvez vous attendre

A ne trouver en moi qu'un amant doux & tendre ;

Suivez mes pas, & venez à Tunis,

Nos cœurs y goûteront des plaiſirs infinis.

ISABELLE.

Hélas, Seigneur ! à quoi voulez-vous me contraindre ?

Ah ! ſi vous connoiſſiez combien je ſuis à plaindre,

Mon ſort exciteroit votre compaſſion !

Cinthio & Iſabelle vont s'entretenir vers l'enfoncement du Théatre.

ARLEQUIN.

Et vous, ma groſſe dondon,

Serez-vous bien d'humeur à ſuivre ma perſonne ?

ROZETTE.

Dans l'état où je ſuis, je dois vous obéir,
Ma fortune ainſi l'ordonne ;
Mais ſans regret je ne pourrai partir.

ARLEQUIN *à part.*

Bien répondu ! la bonne piece
A pourtant quelquefois des tranſports de ſageſſe :

Haut.

Pourquoi donc mon Pays vous fait-il tant de peur ?

ROZETTE.

Chez vous un homme ſeul ſuivant ſa fantaiſie
Avec vingt femmes ſe marie,
On y doit périr de langueur.

ARLEQUIN.

Cela vous déplaît.

ROZETTE.

Oui ſans doute,
Et je ſoutiens que j'ai raiſon.

ARLEQUIN *à part.*

Crac, ſa ſageſſe eſt en déroute,
La voilà qui fait le plongeon.

ROZETTE.

On dit que votre humeur ombrageuſe & ſauvage

Nous fait paſſer nos jours dans un dur eſcla-
vage,
Cette mode eſt horrible.

ARLEQUIN.

Apprenez à parler,
Lorſqu'on a des oiſeaux ſujets à s'envoler,
L'on fait fort bien de les tenir en cage.

ISABELLE, *revenant vers le bord du Théatre.*

De grace acceptez, Seigneur,
La rançon que je vous offre.

ARLEQUIN.

S'il n'en veut pas, je la prends de bon cœur,
Donnez-moi vîtement la clef de votre coffre.

CINTHIO.

Madame, ſupprimons des diſcours ſuperflus,
Je vous préfére à tous les biens du monde.

ISABELLE.

Soyez touché de ma douleur profonde.

CINTHIO.

Suivez mes pas, vous dis-je, & ne differez
plus.

ISABELLE.

Ah, Seigneur! que pour moi votre ame s'atten-
driſſe,
Ou ſouffrez qu'à vos piés aujourd'hui je périſſe!

Quels attraits ont pour vous des yeux infortunés
Par la rigueur du ſort aux larmes condamnés ?
J'ai perdu mon époux ; après ce coup funeſte
Mes pleurs & mes ſoupirs ſont le bien qui me reſte,
Ne me l'enviez pas, Seigneur, & permettez
Que j'en jouiſſe en paix dans ces lieux écartés.

CINTHIO.

Amis, ſur mon vaiſſeau conduiſez cette eſclave.

ISABELLE.

Quoi barbare!...

CINTHIO.

Marchez, ou craignez ma fureur.

ISABELLE.

Elle n'a rien que je ne brave ;
C'eſt ton amour qui me fait peur.

CINTHIO.

De cet amour quelle que ſoit l'ardeur,
Songez que Turcomar ſçait punir qui l'offenſe.

ISABELLE.

Azile de mon innocence,
Solitude où mes yeux ont pleuré Cinthio,
Tu me ſerviras de tombeau.

Je ne te quitte point, la mort la plus cruelle
Ne me fera jamais.....

CINTHIO *se découvrant.*

Adorable Isabelle,
Reconnoissez dans cet embrassement
Un époux, qui vous est fidéle!

ISABELLE.

En croirai-je mes yeux? ô fortuné moment!

ROZETTE.

C'est Monsieur Cinthio que le Ciel nous renvoye!

ISABELLE.

Cher Cinthio, mon cœur est transporté de joye!

ARLEQUIN, *se découvrant.*

Ouvre les yeux coquine, & connois un époux,
Qui pour punir tes incartades
Va te rouer de mille coups.

ROZETTE.

Qu'as-tu, cher Arlequin, d'où viennent ces boutades?

ARLEQUIN.

Souviens-toi, souviens-toi de ce charmant oiseau,
A qui tantôt tu faisois fête:

Il la contrefait.

Adieu, mon cher Magnatuto,
Je ſens un vrai plaiſir d'avoir fait ta conquête.

ROZETTE.

Bon, bon : cela te fâche !

ARLEQUIN.

En effet j'ai grand tort.

ROZETTE.

Quoi, parce que te croyant mort
J'ai voulu mettre un autre homme à ta place,
Tu me fais ici la grimace,
Et tu t'emportes contre moi !
Tant de maris plus honnêtes que toi
Dès leur vivant avalent la pilule . . . .
Je te conſeille encor de te plaindre.

ARLEQUIN.

Pour vivre en paix je bannis tout ſcrupule !
Touches-là.

ROZETTE.

J'y conſens ; déſormais ſonge un peu
Que montrer à ſa femme un ſoupçon ridicule ;
C'eſt hazarder beaucoup & jouer trop gros jeu.

CINTHIO.

Excuſez, charmante Iſabelle,
Les moyens que j'ai pris pour m'aſſurer de vous ;

Votre gloire en paroît plus belle ;
Et mon bonheur en eſt plus doux.

ISABELLE.

Cher Cinthio, quoique votre foibleſſe
Ait aujourd'hui fait injure à ma foi,
Je ne m'en plains pas, ma tendreſſe
Prend votre parti contre moi.
Lorſqu'on aime le coupable
Sa faute eſt toujours excuſable.

CINTHIO.

Des ſentimens ſi doux comblent tous mes déſirs ;
Vous, qui ſuivez ma deſtinée,
Célébrez par vos chants cette heureuſe journée,
Faites regner ici la joye & les plaiſirs.

Divertiſſement.

Sù ſù ballar,
Sù ſù cantar
Le lodi de la fedeltà.
Célébrons ſa gloire
Elle remporte la victoire
Sopra la ſorte ſpietata :
Voler tour à tour.
Da beltà in beltà
Non ſi puo dir' amar' in verità,

C'eſt le phantôme de l'amour.
Sù ſù ballar,
Sù ſù cantar
Le lodi de la fedeltà.

VAUDEVILLE.

Femme dont la perſévérance
Brave les caprices du ſort,
Et qui pour un époux, que lui ravit la mort.
Brûle toujours avec conſtance,
C'eſt un Phenix, c'eſt un oyſeau charmant;
Mais on le trouve rarement.



Mari, qui pour ſa tourterelle
Montre un attachement parfait,
Et qui faſſe éclater dans l'époux ſatisfait
Les tranſports de l'amant fidéle,
C'eſt un Phenix, c'eſt un oyſeau charmant;
Mais on le trouve rarement.



Fillette tendre ſans foibleſſe,
Vertueuſe, ſans dureté,
Et qui joigne à l'éclat d'une extrême beauté
Un cœur plein de délicateſſe:
C'eſt un Phenix, c'eſt un oyſeau charmant;
Mais on le trouve rarement.

Ami, dont la main ſecourable
Nous ſoutienne dans nos malheurs,
Et qui mette ſa gloire à calmer les douleurs,
Dont la fortune nous accable :
C'eſt un Phenix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.



Courtiſan, dont le cœur ſincére
S'explique avec naïveté,
Et qui n'oſe jamais couvrir la vérité
D'un fard honteux & mercenaire :
C'eſt un Phenix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.



Piéce pleine de ſel attique,
Lucrative pour les Acteurs ;
Et qui plaiſe au Parterre en corrigeant les mœurs
Par une riante Critique :
C'eſt un Phenix, c'eſt un oyſeau charmant ;
Mais on le trouve rarement.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le Phenix Comedie, ſuite du Théatre Italien.* A Paris, ce 23 Décembre 1731.

DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

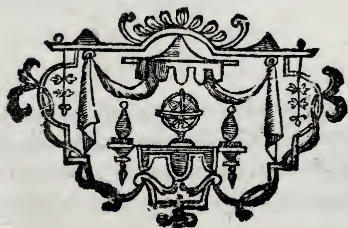
LES AMUSEMENS A LA MODE,

COMÉDIE,

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE.

Par MM. RICCOBONI le Fils, & ROMAGNESI.

Représentée la premiere fois le 21. Avril 1732. par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue ſaint Jacques, à la Science.



PROLOGUE.

Mlle. SILVIA, M. ROMAGNESI.

ROMAGNESI.

COmment, quelle tranquilité !
A quoi rêve Mademoiſelle ?

SILVIA.

Je penſe à l'imbécillité
Du plat Auteur, dont la cervelle
Haſarde avec témérité
Le ſort d'une Piece nouvelle.

ROMAGNESI.

Il nous faut des Auteurs qui bravent le danger,
Ou qui, du moins, ne puiſſent le connoître ;
Car ſans cela, comment pourroit-il être
Que quelqu'un avec nous voulût le partager ?

SILVIA.

Il eſt certaines conjonctures,
Et ſurtout celle d'à préſent,
Où le cerveau le plus peſant
Pourroit mieux prendre ſes meſures.

Quoi, nous allons repréſenter
La Piece que l'on a promiſe ?

ROMAGNESI.

Eh vraiment oui.

SILVIA.

Pouvons-nous le tenter ?

ROMAGNESI.

Ceſſez de vous épouvanter.

SILVIA.

Piece faite en huit jours, en huit autres appriſe !

ROMAGNESI.

Que ſait-on, le Public pourra s'en contenter.

SILVIA.

Il n'en fera pas la ſotiſe,
Je puis ici vous l'atteſter.

ROMAGNESI.

Quelle idée !

SILVIA.

Et bien plus, elle eſt en Vers : courage.

ROMAGNESI.

Eh, déſeſpérez-vous pour cela de l'Ouvrage ?

SILVIA.

Votre ſang-froid me fait peſter.
En trois Actes ; en Vers ; en huit jours : ah ! j'enrage.

ROMAGNESI.

Pourquoi ſi fort vous tourmenter ?
Le Public verra bien que c'eſt un badinage
Auquel il pourra ſe prêter.

SILVIA.

Oui, c'eſt avec lui qu'on badine.

Il se prête beaucoup, Monsieur,
Aux fades Essais d'un Auteur
Qui l'ennuie & qui le chagrine.
Premierement, cette Piece, entre nous,
N'est point d'intrigue.

ROMAGNESI.

Non.

SILVIA.

N'est point de caractere.

ROMAGNESI.

D'accord.

SILVIA.

Comment donc voulez-vous,
Que cette Piece puisse plaire?

ROMAGNESI.

Quoi, n'est-il qu'un chemin qu'on doive parcourir?
Il en est que l'on peut s'ouvrir.

SILVIA.

Où l'on trébuche, où l'on s'égare;
Qui vous guide en pays Barbare.
Oh non pas, Monsieur, s'il vous plaît:
Il est de notre honneur & de notre intérêt,
De ne recevoir une Piece
Qu'après un examen bien mûr;
Que tout y soit esprit, bon goût, délicatesse:
Quand on la donne, on en doit être sûr.

ROMAGNESI.

Je n'en ai jamais vû qui fût de cette espece.

SILVIA.

Elle est très-rare, j'y consens:

Mais on peut, tout au moins, approcher du paſſable
Il eſt un milieu raiſonnable
Où doit nous guider le bon ſens :
Mais celle de ce ſoir, elle eſt abominable.

ROMAGNESI.

Eh, ceſſez de la décrier :
Le Public peut nous écouter,
Et vous voyant contre elle à tel point prevenue. . .

SILVIA.

Ah ! pourquoi l'avez-vous reçue ?

ROMAGNESI.

Parce qu'elle eſt de moi.

SILVIA.

Bon ! vous raillez :
Eh quoi ? tous ces morceaux de Vers ſi mal taillez. . .

ROMAGNESI.

Ils ſont de moi-même.

SILVIA.

Ah ! la choſe eſt fort plaiſante.

ROMAGNESI.

Oui vraiment ; & de plus, vous devez aujourd'hui
Y prendre intérêt de parente.
Vous avez un Couſin, elle eſt auſſi de lui.

SILVIA.

Quoi ! du jeune Riccoboni ?
Ah ! cela change la thèſe ;
La Piece n'eſt pas ſi mauvaiſe.
Mais vous deviez, mes chers enfans,
Travailler un peu plus à l'aiſe :
Les choſes demandent du tems.

ROMAGNESI.

Il falloit bien ouvrir la Scene
Par quelque trait de nouveauté,
Et de quelque façon que le Public la prenne
Notre zele sera flaté.
S'il applaudit, honneur à notre veine;
S'il nous siffle, leçon à notre vanité.
Mais il nous faut, suivant l'usage,
Commencer par un compliment;
J'en suis chargé : c'est un message
Qui pese furieusement.
Laissez-moi de mes sens reprendre un peu l'usage;
Et m'y préparer un moment.

SILVIA.

Il fait grande pitié. Non, j'en ferai l'office,
Et c'est bien assez, pauvre Auteur,
Que vous éprouviez le supplice
Et du Poëte, & de l'Acteur,
Sans que j'aye encore la malice
De vous souffrir Complimenteur.

ROMAGNESI.

Quoi, vous voulez?

SILVIA.

Laissez-moi faire.

ROMAGNESI.

Vous vous chargez du compliment?

SILVIA.

Oui, vous dis-je.

ROMAGNESI.

Le trait est noble assûrément:
En avez-vous digéré la matiere?

SILVIA.

Non : je parle ordinairement,
Sans en avoir aucun prétexte :
Ma premiere idée eſt mon texte ;
Je le ſuis, tant qu'il peut aller,
Et ne ceſſe point de parler.

ROMAGNESI.

Dites à ces Meſſieurs. . .

SILVIA.

Je ſais ce qu'il faut dire.

ROMAGNESI.

Qu'ils doivent ſe prêter. . .

SILVIA.

Eh, oui.

ROMAGNESI.

Au zele ardent d'un Auteur ébloüi.

SILVIA.

Fort bien.

ROMAGNESI.

Et ſur tout.

SILVIA.

Quel martyre !

ROMAGNESI.

Et dites leur encor. . . .

SILVIA.

Pour le coup, finiſſez.

ROMAGNESI.

Que cette Piece en Vers. . . .

SILVIA.

Oui, je vous le proteſte.

ROMAGNESI.

N'eſt faite qu'en huit jours.

SILVIA.

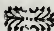
Ils le verront de reste.

ROMAGNESI.

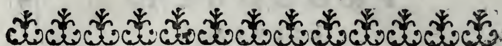
Je compte sur vos soins.

SILVIA.

Allez, c'en est assez.

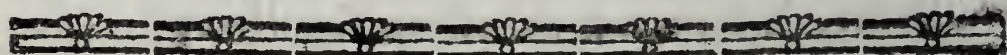


Messieurs, c'est vainement qu'il pense
Que j'ose me charger du soin
De lasser votre patience :
Quelle que soit votre indulgence,
Ce seroit la pousser trop loin,
De la mesurer au besoin
Qu'en aura notre insuffisance.
D'ailleurs, je tenterois des efforts superflus ;
Et c'est en vain qu'on se propose
D'adoucir un Public que l'Ouvrage indispose.
Il ne nous siffle point ; mais il n'y revient plus :
C'est à peu près la même chose.
Il faut pourtant vous demander,
Car vous savez que c'est l'usage,
Et si vous daignez m'accorder
Le bien dont je me fais la plus flateuse image,
Tout autre sort au nôtre doit céder ;
C'est d'être convaincus de notre ardent hommage ;
De croire que le soin qui peut seul nous guider,
N'a pour but que votre suffrage.
Que dis-je ? il est notre unique partage.
Pourriez-vous nous déposséder
Des droits d'un si juste héritage ?



Acteurs de la Comédie.

M. ORONTE.
Mad. ORONTE.
LUCILE, Fille de M. Oronte.
FINETTE, Suivante de Lucile.
ERASTE, Amant de Lucile.
RIGOLET, autre Amant de Lucile.
LISIDOR, Acteur.
COQUELUCHE, Auteur.
VALENTIN, Valet d'Eraſte.



Acteurs de l'Opéra.

BUCMEQUE.
AMPHIGOURIE.
CROX.
ALBUMAZAR.
GUERRIERS.
VENUS.
FURIES, &c.
BERGERS.

La Scene eſt à Paris.



LES AMUSEMENS A LA MODE.



ACTE PREMIER.

SCENE I.

M. ORONTE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

AH! c'eſt vous mon mari?

M. ORONTE.

C'eſt moi-même, Madame.

Mad. ORONTE.

Que vous coûteroit-il pour me dire, ma femme?

M. ORONTE.

Eh! ne l'êtes-vous pas?

Mad. ORONTE.

Quel accueil! quel diſcours!

M. ORONTE.

Bon! nous allons gronder.

Mad. ORONTE.

Je gronderai toûjours.

M. ORONTE.

C'eſt bien fait, & ſans même en trop ſavoir la
cauſe :
C'eſt la loi que le ſort à votre ſexe impoſe.

Mad. ORONTE.

La loi, ſi je pouvois à mon gré la fonder,
Ne me reſtraindroit pas au plaiſir de gronder.

M. ORONTE.

Que feriez-vous de plus ?

Mad. ORONTE.

Tout ce qu'il faudroit faire
Pour vous forcer à prendre un autre caractere.

M. ORONTE.

J'ai cru juſques-ici que mes meilleurs amis
Pouvoient trouver en moi ce qu'ils s'étoient pro-
mis.
Je n'ai jamais manqué d'égards ni de franchiſe :
Je la pouſſe au ſcrupule, & je ſers ſans remiſe ;
Ma parole m'eſt chere, & pour n'y pas manquer. . .
Mais, dans un ſot éloge elle va m'embarquer.

Mad. ORONTE.

Ne vous contraignez point : aujourd'hui l'on ſe
pique
De faire tous les frais de ſon Panégyrique.
Oui, Monſieur, vous avez cent belles qualités,
Et chez vous les vertus brillent de tous côtés ;

Mais si j'osois parler avec pleine licence,
Il vous manque une chose.

M. ORONTE.

Et quoi ?

Mad. ORONTE.

L'obéissance.

M. ORONTE.

L'obéissance ! à moi ? le trait est excellent.

Mad. ORONTE.

Et de plus, vous avez certain air pétulant,
Le ton brusque, l'esprit. . . .

M. ORONTE.

Finissons, je vous prie.

Mad. ORONTE.

L'esprit le plus rétif.

M. ORONTE.

Je hais la raillerie.

Mad. ORONTE.

Non, je ne raille point, vraiment; & vos humeurs
Comme un Caméléon changent de cent couleurs :
Avec tous vos amis, brillantes & choisies,
Mais avec votre femme, à tel point rembrunies. . .

M. ORONTE.

Faut-il s'en étonner ? si le Caméléon
Change du blanc au noir, selon l'impression
Que lui font les couleurs, c'est pour cela, Madame,
Que, guai chez mes amis, je gronde avec ma femme.

Mad. ORONTE.

Eh pourquoi donc, Monſieur? ſuis-je vieille à tel point,
Qu'un connoiſſeur, de moi ne s'accommodât point?

M. ORONTE.

Non; vous êtes encor & fraiche & ragoûtante.

Mad. ORONTE.

Encor! le bel encor!

M. ORONTE.

Oh, je m'impatiente,
Parlons de notre fille, & non de vos appas;
Je veux la marier.

Mad. ORONTE.

Moi, je ne le veux pas.

M. ORONTE.

Fort bien: & pourquoi donc? n'eſt-elle pas en âge?

Mad. ORONTE.

Vous m'avez dégoûté, Monſieur, du mariage.
Irois-je lui donner un brutal, un bourru?
Un mari querelleur, entêté, mal-autru?
Non, toute ma famille en époux malheureuſe,
Me défend d'en riſquer l'épreuve dangereuſe.

M. ORONTE.

Le compliment eſt doux.

Mad. ORONTE.

Ainſi n'en parlons plus;
Tous vos raiſonnemens deviendroient ſuperflus.

M. ORONTE.

Oh! parbleu nous verrons: oui, j'ai fait choix d'un gendre
A mes ſages decrets vous devez condeſcendre,

Madame ; je le veux, & ce mot tranche tout :
Gardez-vous de pouſſer ma patience à bout.

Mad. ORONTE.

Lorſque vous vous ſervez du ſouverain empire
Que vous avez ſur moi, je n'ai plus rien à dire :
Mais ne puis-je ſavoir ſur qui tombe ce choix ?

M. ORONTE.

Vous avez vû mon homme ici plus de cent fois.
C'eſt un joli garçon, bien fait, d'humeur affable,
Complaiſant, généreux.

Mad. ORONTE.

Quel caractere aimable !
Et ſon nom ?

M. ORONTE.

Rigolet.

Mad. ORONTE.

Oh, le ſot animal !

M. ORONTE.

Oui ! c'eſt moi qui me trompe, ou vous en jugez mal.

Mad. ORONTE.

Toûjours vous récitant des Vers de Tragédie. . .

M. ORONTE.

Oui, c'eſt lui-même.

Mad. ORONTE.

Allons, que l'on le congédie.

M. ORONTE.

La raiſon ?

Mad. ORONTE.

Se peut-il que votre entêtement
Pour votre Tragédie, aille à l'égarement ?

Quoi ? parceque cet homme à tout moment récite,
Sans lui donner sa fille, on n'en peut être quitte ?

M. ORONTE.

Il a d'autres talens qui le font estimer.

Mad. ORONTE.

Il n'a pas seulement celui de déclamer :
Pouvez-vous sur son compte ainsi prendre le change ?
De mille faux brillans c'est un fade mélange,
Qui de mauvais bons mots s'est fait un sot métier,
Et que nous appellons bel esprit du quartier :
Guindé dans ses discours, comme dans ses manieres ;
Décidant toûjours mal sur toutes les matieres ;
Evaporé, fort vain de son joli minois ;
C'est un faux petit-maître anté sur un Bourgeois.

M. ORONTE.

Vous peignez à merveille : oh bien, Madame Oronte,
J'ai conclu cet hymen.

Mad. ORONTE.

N'avez-vous point de honte ?
Donner à votre fille un semblable sujet !

M. ORONTE.

Oui, j'ai très-mûrement digéré mon projet.
Car dans la Tragédie, il me jouera mes Princes,
Moi les Rois : pour ma fille. . . .

Mad. ORONTE.

Et puis dans les Provinces
Vous irez promener tout l'Empire Romain.
Non, Monsieur, vous aurez un gendre de ma main ;

Et

Et je ne prétens plus que ma maiſon ſoit pleine
De Rimeurs, dont la verve auſſi ſeiche que vaine ;
Fait retentir ces lieux des lugubres clameurs
Qu'ajoûte aux méchans Vers le ton de vos Acteurs.
Pour pouvoir ſe livrer au plaiſir, ſans ſcrupule,
Il faut que le plaiſir n'ait rien de ridicule :
Aucun de ces Meſſieurs ici ne rentrera.

M. ORONTE.

Mais vous, n'êtes-vous pas folle de l'Opéra ?
Lequel, à votre avis, doit l'emporter ſur l'autre ?
Cédez à mon penchant, puiſque je cede au vôtre.

Mad. ORONTE.

Ah, ah ! c'eſt bien de même : un Opéra, Monſieur,
Réuſſit en dépit de l'Auteur, de l'Acteur :
Et ſans avoir beſoin d'un ſecours amphatique,
Il plaît aux gens de goût, par la ſeule muſique.

M. ORONTE.

Je veux bien éluder la conteſtation,
Mais peſez, s'il vous plaît, ma propoſition :
Mon Gendre doit venir avec ſa compagnie.

Mad. ORONTE.

Mon Gendre ? retranchez ce nom, je le dénie.

M. ORONTE.

Quoi ! vous heurtez de front un abſolu pouvoir ?
Quel eſt votre deſſein ? je le crois entrevoir :
Certain Eraſte ici fait la cour à ma fille ;
Prétendez-vous le faire entrer dans ma famille ?

Mad. ORONTE.

Non, je n'ai point encor de deſſein bien conçû,
Cet Eraſte peut-être auroit été reçû,

S'il n'alloit pas ſouvent chez ſa tante Béliſe,
Donneuſe de Concerts, & ſoi-diſant Marquiſe;
Dont les airs dédaigneux ont toûjours révolté:
Mais je ne veux de lui, ni de ſa qualité.

M. ORONTE.

Ce Monſieur Rigolet ſera mieux notre affaire.

Mad. ORONTE.

Non, votre Rigolet a l'art de me déplaire.

M. ORONTE.

Ma femme?

Mad. ORONTE.

Mon mari?

M. ORONTE.

Nous verrons.

Mad. ORONTE.

Nous verrons.

M. ORONTE.

C'eſt que ſi je me fâche. . . .

Mad. ORONTE.

Oh! nous querellerons.
Qu'à cela ne tienne.

M. ORONTE.

Ouf.

Mad. ORONTE.

Reſpirez à votre aiſe;
Et ſongez à choiſir un mari qui me plaiſe.



SCENE II.

M. ORONTE, LUCILE, FINETTE.

LUCILE.

MOn pere, qu'avez-vous ? vous ſemblez agité.

M. ORONTE.

Ah ce ne ſera rien : je me ſuis emporté
Contre ma femme ; elle eſt toûjours contrariante.

FINETTE.

Elle a grand tort. Monſieur, dont l'humeur eſt liante,
Se prête à tout. . . .

M. ORONTE.

Eh bien, malgré mon bon eſprit ;
Nous ne ſommes jamais d'accord, elle me dit,
Qu'elle ne prétend pas que je donne à ma fille
Un mari qui feroit honneur à la famille,
Grand, beau, jeune, bien fait.

LUCILE.

Et pourquoi donc cela ?

M. ORONTE.

Parceque je le veux : je la reconnois-là ;
Ce ſont ſes traits : mais moi qui ſuis plus raiſonnable,
Je ſens que lorſqu'on trouve un parti convenable,
Il ne faut d'une femme écouter les diſcours,
Que comme un vain torrent qui doit avoir ſon cours ;

Et si ma fille & moi, sommes d'intelligence,
Il faudra qu'elle cede à ma toute-puissance,
Et nous la forcerons enfin à consentir
Au choix, dont son orgueil prétend me démentir.

FINETTE.

Je suis de votre avis, si ce choix nous contente.

M. ORONTE.

Elle sait son devoir, il faut qu'elle y consente :
D'ailleurs, c'est par lui-même, un très-digne sujet.

FINETTE.

Pourriez-vous nous nommer un si charmant objet ?

M. ORONTE.

Oui, je vais le nommer : dès long-tems il vous aime,
Il vient vous voir souvent; & je crois que vous-même
Avez conçu pour lui de l'estime : en effet
Il la mérite bien; c'est un garçon parfait.

LUCILE *à Finette.*

Mon cœur, à ce portrait, ne reconnoît qu'Eraste.

à son Pere.

Il est digne de vous, & le parfait contraste
Qu'il fait avec tous ceux qu'on voit venir ici,
En frappant vos regards à mes yeux brille aussi ;
Je ne puis le cacher, & ma joie est parfaite
De suivre par votre ordre, une pente secrete.

M. ORONTE.

Cette docilité me comble de plaisir ;
Te satisfaire en tout, fut toûjours mon desir ;
J'ai pour cette fois-ci réussi par merveille :
Et ce plaisir encor dans mon cœur se réveille,

Lorſqu'il me fait ſonger à celui que j'aurai
De réduire ma femme. . . Oh je me preſſerai
De conclurre au plutôt une ſi bonne affaire.

FINETTE.

C'eſt fort bien dit, Monſieur; vous ne pouvez mieux faire.
Quel charme de toucher au fortuné moment,
De faire un tendre époux d'un agréable amant!
Car on ſe pique en vain de paroître inſenſible;
Notre cœur malgré nous fait un chemin terrible,
Et plus on le retient, plus il va le galop:
Au point où l'on en eſt, je n'en puis dire trop.
Depuis plus de ſix mois un tel ſecret lui peſe
Tout autant qu'à moi-même; & vous la comblez d'aiſe,
Lorſque non ſeulement vous parlez d'un mari,
Mais encor de choiſir l'amant qu'on a chéri.

M. ORONTE.

Bon, je ne doutois pas qu'il ne plût à ma fille;
Par mille qualités à chaque inſtant il brille;
A déclamer des Vers il eſt même excellent.

LUCILE.

Il ne s'en pique point, ce n'eſt pas ſon talent;
Mais il chante fort bien.

M. ORONTE.

Non, non; dans la muſique
Il n'eſt pas fort: ſa voix n'eſt que pour le tragique.

LUCILE.

Nous l'avons entendu cent fois chanter des airs

Avec beaucoup de grace ; & dans tous les Concerts
Il tient le premier rang.

M. ORONTE.

Vous vous trompez, vous dis-je,
Il récite des Vers ſans chanter.

FINETTE.

Quel prodige !

LUCILE.

Non, Eraſte à coup sûr n'en récita jamais;
Il a la voix fort belle, & chante. . .

M. ORONTE.

Eraſte ? mais
Ce n'eſt point là celui que je veux pour mon Gendre.
Ne vous aviſez pas, s'il vous plaît, d'y prétendre ;
C'eſt Monſieur Rigolet que je veux vous donner.
Mais Eraſte ? oui vraiment, c'eſt fort bien raiſonner.

FINETTE.

Quoi ! Monſieur Rigolet eſt l'homme de mérite
Dont vous parliez ?

M. ORONTE.

Oui, lui : ſur ce que je médite
N'allez pas, s'il vous plaît, chercher à m'oppoſer
De mauvaiſes raiſons.

FINETTE.

Mais pour le refuſer
On ne peut en avoir, je crois, que de valables ;

C'eſt d'entre les mortels l'un des plus haïſſables.
Au portrait accompli que vous nous aviez fait,
Nous croyons reconnoître Eraſte, trait pour trait ;
Et l'Amour de la ſienne aidant votre puiſſance,
Vous aſſûroit, Monſieur, de notre obéiſſance :
Mais lorſqu'il s'agira de prendre un autre époux,
Vous aurez votre fille & l'Amour contre vous.

M. ORONTE.

Lucile acceptera celui que je propoſe,
J'en ſuis sûr.

FINETTE.

Non, Monſieur, le ſens commun s'oppoſe. . .

M. ORONTE.

Tais-toi donc.

FINETTE.

Nous donner un Monſieur Rigolet,
Déclamateur profane, & digne du ſifflet !

LUCILE.

Souffrez qu'en ce moment je vous ouvre mon ame :
Finette vous a dit, qu'une plus juſte flamme
Me touche pour Eraſte.

M. ORONTE.

Il le faut oublier,
A ſuivre mon avis vous devez vous plier.

FINETTE.

Non, non; quand il s'agit d'affaire de famille,
Ce devroit être au Pere à conſulter ſa fille.

LUCILE.

Oui, mon Pere, je sais tout ce que je vous dois ;
Mais on voudroit en vain me contraindre à ce choix.
Vous le savez ; des nœuds que forme l'hymenée
Dépend tout le bonheur de notre destinée :
Si l'amour ne me fait accepter un époux
Je ne puis être à lui.

M. ORONTE.

J'attendois mieux de vous,
Et je ne croyois pas qu'à mes ordres rébelle
Votre cœur fût épris d'une flamme si belle.
Vous aimez donc Eraste ? Eh, voilà ce que c'est ;
Quand vous lui présentez un époux qui lui plaît,
Une fille obéit avec bien de la joie :
Mais la mutinerie aussi-tôt se déploie,
Et fait évanoüir une feinte douceur
Pour peu que vous heurtiez les intérêts du cœur.
Oh ! je m'en moquerai : chez moi je suis le maître,
Et c'est en ce point-là surtout, que je veux l'être.
Monsieur de Rigolet n'a point pour vous d'appas ;
Mais vous l'épouserez, quoiqu'il ne chante pas.

SCENE III.

LUCILE, FINETTE.

LUCILE.

AH ! ma pauvre Finette.

FINETTE.

Ah ! ma chere Maîtresse.

LUCILE.

LUCILE.

Quelle ſource de pleurs !

FINETTE.

D'ennuis & de triſteſſe !
De Monſieur Rigolet devenir la moitié ,
Oh ſort vraiment funeſte & digne de pitié !
Oui , vous êtes à plaindre on ne peut davantage.

LUCILE.

Eſt-ce en des maux pareils que la plainte ſoûlage ?
Que faire pour parer un coup auſſi fatal ?

FINETTE.

Aimer toûjours Eraſte, & tromper ſon Rival :
Mais la choſe, à vrai dire, eſt aſſez difficile,
Quand on a la vertu & les mœurs de Lucile ;
Sans cela , nous verrions.

LUCILE.

Je n'en puis revenir.

FINETTE.

Celui que du logis on auroit dû bannir,
Eſt celui qu'on choiſit pour époux de la fille :
Prendre pour un eſprit dont le mérite brille ,
Un homme tel que lui, c'eſt une trahiſon ,
Ou Monſieur votre Pere a perdu la raiſon.
Et puis on nous dira qu'une fille bien née
Doit n'avoir point d'amans pendant ſon hymenée.
C'eſt l'entendre.



SCENE IV.

ERASTE, LUCILE, VALENTIN, FINETTE.

LUCILE.

AH, venez, Erafte, ſavez-vous
Qu'on veut nous arracher aux liens les plus doux?
Et qu'un pere inhumain vient ici de m'apprendre
Qu'il veut de Rigolet faire aujourd'hui ſon gendre?

ERASTE.

Rigolet!

FINETTE.

Oui, Monſieur, ſans en rabattre un mot.

ERASTE.

Quoi! l'homme le plus vain, le plus fat. . .

FINETTE.

Le plus ſot.

ERASTE.

Ah! Lucile, quel coup! Eſt-ce avec tant de charmes
Qu'on doit être réduite à d'éternelles larmes!

FINETTE.

Des Vers de Tragédie il eſt ſi fort épris,
Qu'en les lui récitant ce benêt l'a ſurpris:
Il n'entend point raiſon; plus il voit qu'à ſon ordre
Nous voulons réſiſter, moins il en veut démordre.

LUCILE.

J'ai perdu tout eſpoir.

ERASTE.

J'en mourrai de douleur.

FINETTE.

Je n'ai jamais haï quelqu'un de ſi bon cœur.
Valentin?

VALENTIN.

Quoi?

FINETTE.

Comment? tu ne dis mot.

VALENTIN.

J'écoute.

FINETTE.

Lorſque cet accident met trois cœurs en déroute
Tu joüis devant nous d'un tranquile repos?

VALENTIN.

Moi? je ne veux jamais m'affliger qu'à propos.

FINETTE.

N'en as-tu pas ſujet? tu vois que ſur ton maître
Un autre a l'avantage.

VALENTIN.

Ah! cela ne peut être.

LUCILE.

Rien n'eſt plus vrai, te dis-je, & même en ce moment,
Mon Pere m'a parlé ſi poſitivement,
Que je ne puis douter du ſort qui me menace.

VALENTIN.

On prétend que mon maître abandonne la place?
En êtes-vous bien ſûre?

FINETTE.

Eh! que trop, animal.

VALENTIN.

S'il eſt ainſi, Monſieur, vos affaires vont mal.

ERASTE.

Vraiment je le ſais bien.

VALENTIN.

Et je le dis de même,
De quoi vous fâchez-vous ?

FINETTE.

De ton ſang-froid extrème :
A ce malheur preſſant ton eſprit doit pourvoir.

VALENTIN.

Ah ! j'entens votre affaire : en ce cas .... il faut voir ;
Le pere a ſes raiſons.

FINETTE.

Elles ſont ridicules.

VALENTIN.

Il en reviendra donc.

ERASTE.

De tes fades ſcrupules
Sais-tu que je ſuis las ? ceſſe de babiller.
Eſt-ce là le moment & le lieu de railler ?

VALENTIN.

Bon ; ne voyez-vous pas, Monſieur, que j'imagine
Le moyen de parer le coup qui vous chagrine ?
Cet hymen, tous les trois ſemble vous étourdir :
Il me déplaît auſſi, mais ſans m'abaſourdir.
Votre pere prétend que vous preniez un homme
Que vous ne voulez point ; cependant il vous ſomme

De remplir ſa promeſſe : & quel eſt votre avis ?

LUCILE.

De ne point l'accepter.

VALENTIN.

Nous en ſommes ravis.

Mais que dit là-deſſus Madame votre mere ?

LUCILE.

Toûjours dans ce qu'il veut elle combat mon pere.

VALENTIN.

Comment donc, pour former une telle union
Votre pere eſt toûjours ſeul de ſon opinion ?
Ne vous affligez point, la choſe n'eſt pas faite,
Et nous pouvons attendre.

ERASTE.

Oh ! je te le répete.
Ton air de ſuffiſance eſt fort peu de mon goût.

VALENTIN.

Monſieur, laiſſez-moi faire, & j'arrangerai tout :
Je prétens vous ſervir dans cette conjonćture.
Des bons expédiens j'ai la manufaćture.

FINETTE.

Tu voudrois te donner pour un eſprit retors
Mais je t'appelle, moi, le Phénix des butors,
Et je n'eſpere rien de toute ta cervelle.

VALENTIN.

Vous en jugerez mieux tantôt, Mademoiſelle.

LUCILE.

Pouvons-nous eſpérer. . . .

VALENTIN.

Valentin le permet.

ERASTE.

Ah! ne vous fiez point à ce qu'il vous promet ;
Il eſt bien moins adroit qu'il voudroit le paroître.

VALENTIN.

Il faut tout déclarer à Madame; & peut-être
Nous ſecondera-t'elle en cette occaſion,
Puiſque les deux époux ſont en diviſion.

LUCILE.

Elle n'en fera rien, car bien loin de lui plaire,
Eraſte eſt à ſes yeux un objet de colere :
Chez ſa tante Beliſe il va trop fréquemment.

ERASTE.

Quoi! par cette raiſon ? puis-je faire autrement?
Doit-on trouver mauvais que chez une parente...

LUCILE.

Vous n'avez aucun tort : mais ma mere, qui chante,
Croit devoir vous haïr avec juſte raiſon,
Parce que vous chantez ailleurs qu'en ſa maiſon.

VALENTIN.

Le trait eſt admirable!

ERASTE.

Avoir un tel caprice ?

LUCILE.

Non je ne puis penſer que mon malheur finiſſe.

ERASTE.

Aſſûrez-moi du moins qu'il n'eſt point de pouvoir,
Qui puiſſe vous forcer à trahir mon eſpoir.

LUCILE.

Eraſte, en vous jurant de jamais n'être à d'autre,
C'eſt bien plus aſſûrer mon bonheur que le vôtre.

ERASTE *aux genoux de Lucile.*

Ah, divine Lucilè !

VALENTIN *aux genoux de Finette.*

Oh, beaux yeux trop chéris !

Vous pouvez me compter pour un de vos maris.

SCENE V.

M. ORONTE, ERASTE, LUCILE, VALENTIN, FINETTE.

M. ORONTE.

Que vois-je ? qu'eſt ceci ?

VALENTIN.

C'eſt un coup de Théatre.

Vous voyez Marc-Antoine aux piés de Cléopatre,
Lorſque Céſar arrive : admirez l'action.
Nous en faiſions ici la répétition.

M. ORONTE.

Va répéter ailleurs que chez moi, double traître,
J'entrevois les deſſeins que ſe forme ton maître,
Mais je puis l'aſſûrer que tout ce qu'il fera
Jamais dans ſon parti ne me ramenera.
Je vous le dis, Monſieur, avec pleine franchiſe,
Mais vous voyez du moins que j'agis ſans ſurpriſe.
C'eſt ce que de tout tems on m'a vû pratiquer,
Et vous ne devez pas, je crois, vous en choquer.

ERASTE.

De la sincérité je n'ai point à me plaindre,
Et vous ne devez pas avec moi vous contraindre.
Mais, Monsieur, puis-je voir sans mourir de douleur,
Qu'un objet dont la main auroit fait mon bonheur,
Pour jamais à mes vœux par votre ordre s'arrache ?

VALENTIN.

J'ai vû sur notre amour, tomber un coup de hache,
Le Sacrificateur a banni la pitié.

M. ORONTE.

Il déclame fort bien : mais fais-moi l'amitié
De porter loin d'ici ta voix & ta présence.

VALENTIN.

C'est avoir pour les Vers bien peu de révérence.

SCENE VI.

M. ORONTE, Mad. ORONTE, ERASTE, LUCILE, VALENTIN, FINETTE.

Mad. ORONTE.

QUoi, Monsieur entre ici sans se faire annoncer ?
Un procédé pareil a lieu de m'offenser.

VALENTIN *montrant M. Oronte.*

Bon, Monsieur toute à l'heure a fait la même chose :
Ce cérémonial qu'un sot usage impose,

Devroit être banni de la ſociété,
Et ne ſert qu'à gêner les gens, en vérité.

ERASTE.

Madame, pardonnez ce trait d'impoliteſſe
Dans l'état où je ſuis... accablé de triſteſſe...

M. ORONTE.

Oui, Monſieur eſt fort triſte, & pour ſe conſoler
Ce n'étoit point à vous qu'il prétendoit parler:
Je viens de le ſurprendre aux genoux de Lucile.

Mad. ORONTE.

A ſes genoux?

M. ORONTE.

Vraiment, qui d'un air fort tranquille
L'y ſouffroit: mais pour moi je ne permettrai point...

Mad. ORONTE.

Nous ſerons donc tous deux bien unis ſur ce point.

LUCILE.

Du moins épargnez-moi l'inſupportable gêne
De me voir aſſervie à l'objet de ma haine.

Mad. ORONTE.

Oh, ne le craignez pas; je puis vous aſſûrer,
Que de vous obtenir il doit déſeſpérer.

VALENTIN.

Si Madame vouloit, elle pourroit ſans doute
Faire mille fois mieux, & pour mon maître...

M. ORONTE.

Ecoute,
Tes diſcours inſolens me déplaiſent beaucoup:
Fini-les & va-t-en, te dis-je encore un coup.

VALENTIN.

Renvoyez-nous du moins d'une maniere honnête.

M. ORONTE.

Monſieur me fait honneur, mais qu'il ſe mette en tête
Que j'ai promis ma fille à Monſieur Rigolet.

Mad. ORONTE.

Il eſt vrai que tantôt mon mari le vouloit,
Mais il n'en ſera rien, car j'y ſuis obſtinée.

LUCILE.

Votre ame pour Eraſte eſt donc déterminée?

Mad. ORONTE.

Encor moins.

ERASTE.

Eh, Madame.

VALENTIN.

Eh, par pitié.

M. ORONTE.

Sortez,
Meſſieurs, elle n'agit que par mes volontés.

LUCILE.

Adieu, mon cher Eraſte.

ERASTE.

Oh, diſgrace cruelle!

M. ORONTE.

A mon Gendre futur portons cette nouvelle.

Mad. ORONTE.

Il ne l'eſt pas encore; & vous je vous défens
De jamais voir Eraſte.

LUCILE.

Hélas !

Mad. ORONTE.

Je vous entens.

SCENE VII.

Mad. ORONTE, VALENTIN.

Mad. ORONTE.

Que fais-tu donc ici ?

VALENTIN.

Moi ? je rêve, Madame.

Mad. ORONTE.

Va-t-en rêver ailleurs.

VALENTIN.

Sans crainte d'aucun blâme,
Je crois qu'on peut rêver dans d'honnêtes maiſons ;
Surtout, lorſqu'on en a de plauſibles raiſons.

Mad. ORONTE.

Non, lorſque d'un endroit on fait ſortir le maître,
On défend au valet d'oſer y reparoître :
Sors vîte.

VALENTIN.

Il ſeroit beau, que pour vous obéir,
Par le trait le plus noir j'allaſſe vous trahir,
Et que je vous laiſſaſſe en proie à l'injuſtice
D'un époux qui ne ſuit qu'un biſarre caprice.

Parbleu, Monſieur Oronte, il ne ſera pas dit,
Qu'une moitié ſi chaſte, ait ſi peu contredit.

Mad. ORONTE.

Je n'ai beſoin de toi ni de ton miniſtere.

VALENTIN.

Cependant mon ſecours vous ſera néceſſaire :
Vous voulez éconduire un certain Rigolet ?

Mad. ORONTE.

Oui, tout comme j'ai fait ton maître & ſon valet.

VALENTIN.

Abus : écoutez-moi. C'eſt un foible avantage
De borner ſon pouvoir à rompre un mariage ;
Mais pour faire enrager un époux entêté,
Il faut choiſir l'amant qu'il avoit rebuté.
Vous voyez d'un coup d'œil qu'une telle alliance,
En rompant ſes projets, prouve votre puiſſance.

Mad. ORONTE.

Mais je ne veux point d'Eraſte.

VALENTIN.

Là ... tout doux :
Par quel malheur s'eſt-il attiré ce courroux ?

Mad. ORONTE.

Comment ? toûjours chanter aux Concers de Beliſe,
Et revenir chez moi ?

VALENTIN.

Nous voilà dans la criſe
Il avoit ſes raiſons pour en uſer ainſi,
Beliſe, cette tante ... écoutez bien ceci,
Voyant que ſon neveu, dont la voix argentine
Pouvoit de vos Concers entraîner la ruine

Si chez elle il fixoit ſon intonation ;
Menaça ſon neveu d'exhérédation ,
A moins qu'il n'affirmât par un ſerment barbare,
Que chez vous de ſes jours Diéſis ni Bécarre
Ne ſeroient exprimés par ſon goſier exquis :
Madame , vous voyez qu'après l'avoir promis ,
Il ne pouvoit ici rouler une cadence ,
Sans fauſſer un ſerment d'une telle importance.

Mad. ORONTE.

Quand on eſt bien épris , eſt-il quelque intérêt
Qui puiſſe balancer un objet qui nous plaît ?

VALENTIN.

Ne lui reprochez point une ame mercénaire ;
Si vous ſaviez pour vous tout ce qu'il a ſu faire. . .

Mad. ORONTE.

Quoi donc ?

VALENTIN.

Il s'eſt brouillé , mais brouillé ſans retour
Avec ſa folle tante ; & plein de ſon amour
Il venoit implorer les bontés de Madame ,
La prier d'approuver une licite flame :
Il avoit préparé , je penſe , un Opera
Pour vous prouver combien ſon amour durera.

Mad. ORONTE.

Un Opera ?

VALENTIN.

Vraiment , c'étoit dans votre ſalle
Que la choſe devoit ſe paſſer , ſans ſcandale.

Mad. ORONTE.

Et pour quand ?

VALENTIN.

Pour ce ſoir : il étoit attendu.

Mad. ORONTE.

Voyons-le, Valentin.

VALENTIN *bas.*

Me voilà confondu.

Mad. ORONTE.

Un Opera! va, cours, & ramene ton Maître.

VALENTIN.

Comment faire?

Mad. ORONTE.

Dis-lui qu'il peut ici paroître,
Qu'on l'attend, qu'il revienne, & qu'il en eſt prié.

VALENTIN.

Mais, tout ſon Opera ſera congédié:
Votre réception, à nulle autre ſemblable,
Aura fait renvoyer tous ſes Chanteurs au diable.

Mad. ORONTE.

Il en eſt encor tems, cours après lui.

VALENTIN.

Ma foi
Je crains de le manquer.

Mad. ORONTE.

Un Opera chez moi!

VALENTIN *bas.*

Qu'allons-nous devenir?

Mad. ORONTE.

Que ma joie eſt extrème!
J'eſpere que ton Maître y chantera lui-même.

VALENTIN.

Il n'en faut point douter. (*bas*) Courage, Valentin.
Il faudra s'en tirer; mentons juſqu'à la fin.

Mad. ORONTE.

La Muſique en eſt belle?

VALENTIN.

Oh! c'est une Musique
A vous enlever l'ame, & pleine de rubrique.
Vous y remarquerez, surtout, un certain Chœur.
Oh, c'est un coup de Maître, & qui va droit au cœur.

Mad. ORONTE.

Tu m'enleves.

VALENTIN.

Je crois qu'après cela, Madame,
Mon Maître trouvera moins d'obstacle à sa flame :
Qu'embrasé d'un amour qu'il ne peut retenir. . .

Mad. ORONTE.

S'il mérite ma fille, il pourra l'obtenir.

VALENTIN.

Mais Monsieur votre époux, d'humeur opiniatre,
Et qui de l'Opera n'est pas fort idolâtre,
N'aimant pas la Musique, & protégeant les Vers,
Pourroit bien faire aller l'Opera de travers.

Mad. ORONTE.

Lui ? si de le troubler il avoit l'assûrance,
Je ne sais à quel point j'étendrois la vengeance.

VALENTIN.

En effet, ce seroit un terrible attentat.
Je vas mettre à l'instant les choses en état;
Vous les verrez ce soir aller de bonne sorte.

s'en allant.

Si je puis m'en tirer que le diable m'emporte.

SCENE VIII.

Mad. ORONTE, LUCILE.

Mad. Oronte.

Lucile, approchez-vous; les choſes ont changé,
Eraſte eſt déſormais un Amant protégé ;
Je permets que ſes feux éclatent à ma vue,
Qu'il vous rende ſes ſoins.

Lucile.

Quelle grace imprévue!

Mad. Oronte.

Je vas à mon époux déclarer qu'aujourd'hui
Il faut qu'il ſe réſolve à le revoir chez lui:
Et s'il veut m'oppoſer la moindre réſiſtance,
Nous verrons : . . . . . l'Opera!

SCENE IX.

Lucile.

Que faut-il que je penſe
D'un pareil changement? Qui peut l'avoir cauſé?
Cet Eraſte à l'inſtant mal reçu, refuſé,
D'un favorable eſpoir peut flater ſa tendreſſe,
Et ma mere elle-même à ſes vœux s'intéreſſe;
Elle approuve l'amour dont nous ſommes épris.
Que l'on a de reſſource avec certains eſprits!

ACTE



ACTE SECOND.

SCENE I.

ERASTE, VALENTIN.

ERASTE.

TOn zele assûrément a fort bien opéré.

VALENTIN.

Quoi donc, dans ce logis n'êtes-vous pas rentré?
Vous pouvez voir Madame, & parler à Lucile,
Tout le reste à présent vous deviendra facile.

ERASTE.

Mais pour gagner la mere & la faire changer,
Songes-tu bien à quoi tu viens de m'engager.

VALENTIN.

A lui donner ce soir une fête en Musique.

ERASTE.

Un Opera.

VALENTIN.

Sans doute : au moins elle se pique
D'avoir le goût exquis, & d'aimer le nouveau:
Ainsi ne lui donnez que du vif & du beau.

ERASTE.

Traitre, quel Opera veux-tu que je lui donne?

VALENTIN.

Celui que vous voudrez, je ne contrains perſonne.

ERASTE.

C'eſt toi qui m'as jetté dans tout cet embarras;
Eh bien, c'eſt ton affaire & tu m'en tireras.
De quoi t'aviſes-tu, de donner ma parole,
Sans que j'en ſois inſtruit?

VALENTIN.

Quand une femme eſt folle,
C'eſt pis qu'un Opera: mais j'ai promis, vraiment,
Il faut en donner un ce ſoir, abſolument.

ERASTE.

Et les Muſiciens qu'il faut que je raſſemble?

VALENTIN.

Vous pourrez chez Dupuis les trouver tous enſemble:
C'eſt-là qu'après dîné, lorſque le vin agit,
Ils prennent du Caffé pour réveiller l'eſprit.
Allez dans ce moment faire par-tout la ronde.

ERASTE.

Je ne pourrai jamais raſſembler tant de monde.

VALENTIN.

On prend ce que l'on peut. Mais il y faut chanter:
C'eſt-là le vrai moyen de vous faire goûter.
De plus, je l'ai promis.

ERASTE.

Quel embarras étrange!

VALENTIN

Ah! n'ayez point de peur, vous chantez comme un ange.

ERASTE.

S'il nous falloit quelqu'un, tu chanteras auſſi.

VALENTIN.

Monſieur, diſpenſez-moi, s'il vous plaît, de ceci;
J'ai la voix inflexible : on ſauroit, dans la danſe,
Se trémouſſer un peu; j'entens bien la cadence,
Je puis y réuſſir, me compromettre aſſez;
Gargouillades, coupez, jettez, battez, chaſſez;
Des entre-chats en l'air, d'une force effroyable;
On n'aime à voir danſer aujourd'hui que le diable.
Et ſur l'arrangement ne ſoyez pas craintif;
Trois ou quatre grands airs, un long récitatif,
Des Guerriers, des Démons, des Bergers, des
Muſettes,
Des Duo, de grands Chœurs, des Tambours, des
Trompettes;
Quoique hors de propos, tout ſera bien reçu.

ERASTE.

Mais mon eſpoir encor pourroit être déçu,
Oronte, à mon rival a promis ma maîtreſſe:
Il faut, pour le chaſſer, inventer quelque adreſſe.

VALENTIN.

Oui, vous avez raiſon : on pourroit, dès ce ſoir,
Par un hymen trop prompt renverſer notre eſpoir;
Nous devons y ſonger : car ce ſeroit dommage
Que vous vinſſiez chanter ſon heureux mariage.
Mais, allez raſſembler tous vos Muſiciens,
Ils chanteront le vôtre, & je vous le ſoûtiens.

ERASTE.

Mais comment feras-tu?

VALENTIN.

Partez, c'eſt mon affaire :
Avec d'autres Meſſieurs, je vois venir le Pere.

SCENE II.

M. ORONTE, LISIDOR, COQUELUCHE.

M. ORONTE.

AH ! Monſieur Liſidor, que ce trait eſt flâteur !
Quoi, me voir viſiter par un ſi grand Acteur ?
Oh jour trois fois heureux ! que de Vers magnifiques
Vont briller par l'éclat de vos ſons pathétiques !

LISIDOR.

Monſieur, vous voulez bien qu'on vous préſente auſſi
Le plus ſublime Auteur de tout ce Pays-ci :
Dire ſon nom, ſuffit pour ſon apologie ;
C'eſt Monſieur Coqueluche.

M. ORONTE.

Oh, le puiſſant génie !
Je vas donc aujourd'hui poſſéder à la fois,
Les illuſtres ſoûtiens du Théatre François ?

LISIDOR.

Il eſt vrai que Monſieur en fait tout le délice.

COQUELUCHE.

Et vous, l'on vous revere avec plus de juſtice :
Aujourd'hui le Public eſt d'un goût infini,
Et le faux Jugement en eſt enfin banni :

Son amour pour le vrai, va du ſiécle où nous ſommes,
Faire un ſiécle fameux & fertile en grands hommes.
Pour moi, je ne ſaurois trop me loüer de lui,
Et la juſte façon dont il penſe aujourd'hui,
M'oblige à lui donner de ces grands coups de Maître,
Puiſqu'il a le bonheur de ſavoir s'y connoître.

M. ORONTE.

Qu'il vous eſt obligé !

COQUELUCHE.

Je dois auſſi loüer
Le zele des Acteurs, leur façon de joüer;
Ils ornent les portraits, de la vérité pure,
Et les rendent d'après ma plume, & la nature.

LISIDOR.

Vous êtes trop honnête.

COQUELUCHE.

Ils n'ont qu'un ſeul malheur,
C'eſt qu'ils changent de face étant chez l'Imprimeur :
Le vulgaire en liſant... vous affoiblit l'Ouvrage,
Il n'y donne point d'ame; & c'eſt vraiment dommage,
Que vous ne ſoyez là, pour pouvoir réciter
La Piece, aux curieux qui viennent l'acheter.

M. ORONTE.

Pour moi, je n'en ai point méconnu le mérite,
Et loin de m'y tromper...

COQUELUCHE.

C'eſt que Monſieur récite.

M. ORONTE.

Oui, Monſieur, grace au Ciel; & me fais un plaiſir
De donner à cet art mes momens de loiſir.
Mais, Monſieur Rigolet ſe fait beaucoup attendre:
Ici tout des premiers il auroit dû ſe rendre,
Et ne pas déranger un cercle auſſi complet.
Bon, je le vois paroître : ah, Monſieur Rigolet!
Approchez.

SCENE III.

M. ORONTE, COQUELUCHE, LISIDOR, RIGOLET.

RIGOLET.

SErviteur: eh bon jour; quelle gêne,
Pour la bien retenir, m'a donné votre Scene!
Oui, quoique de mémoire on puiſſe ſe piquer,
Il a fallu, ma foi, tout de bon m'appliquer.

COQUELUCHE.

Monſieur, mes Vers ſont faits, à ce que je puis croire,
De maniere, à ne pas gêner une mémoire.

RIGOLET.

Oui, vos Vers ſont très-beaux, mais un brillant obſcur

S'y trouve répandu dans un ſublime dur ;
Ce qui de la mémoire affoibliſſant les fibres,
Rend de ſes facultés les actions moins libres.

M. ORONTE.

La conſéquence eſt claire, & c'eſt bien diſſerter.

RIGOLET.

Mais je ſais votre Scene & vas la réciter.

M. ORONTE.

C'eſt donc un monologue ?

COQUELUCHE.

Oui, Monſieur, magnifique,
Où par Stances, je peins Marius en Afrique,
Quand ce Héros, avant d'y recevoir la mort,
Dans Carthage détruite apoſtrophe le ſort.

M. ORONTE.

Cela doit être beau : mais pourquoi donc des Stances ?
Ce n'eſt plus là la mode.

RIGOLET.

Ah, belles conſéquences !
Les Stances ont, Monſieur, certains égaremens,
Dont chacun ne ſent pas le prix, les agrémens.
Autrefois à bon droit elles étoient de mode ;
Vous y trouviez le feu, le déſordre de l'Ode,
Et lorſque d'un Héros on trace le malheur,
Son eſprit en déſordre exprime ſa douleur.

M. ORONTE.

Vous ne tariſſez pas, & chacun vous admire :
Mais je vais appeller mon épouſe, & lui dire
De venir écouter ſon Gendre prétendu.

RIGOLET.

A cet excès d'honneur je me ſuis attendu.

M. ORONTE.

Ne vous étonnez point ſi d'abord ſes manieres
Ne ſont pas avec vous tout-à-fait régulieres;
Nous venons de gronder.

RIGOLET.

Ce n'eſt rien; entre époux
Le racommodement n'en devient que plus doux,

M. ORONTE.

Elle mettoit obſtacle à votre mariage;
Certain Eraſte même obtenoit ſon ſuffrage,
Mais je vous ai promis, & n'en démordrai pas.

RIGOLET.

Cet Oracle eſt plus sûr que celui de Calchas.

M. ORONTE.

Oui, la citation eſt là bien à ſa place.
Je vous laiſſe un moment, excuſez-moi de grace.

SCENE IV.

COQUELUCHE, LISIDOR, RIGOLET, LUCILE, FINETTE.

COQUELUCHE.

VOus allez poſſéder un objet accompli.

LISIDOR.

Ah, que par tant d'attraits un cœur eſt bien rempli!

LUCILE.

LUCILE.

Oui, Finette, à mes vœux aujourd'hui tout conſ-
pire,
Ma mere eſt pour Eraſte.

FINETTE.

A la fin je reſpire.

RIGOLET.

La voici, laiſſez-moi, s'il vous plaît, l'aborder.

COQUELUCHE.

C'eſt un droit qu'à l'époux nous devons accorder.

FINETTE.

Voilà notre Héros qui vient ſelon l'uſage
D'un fade compliment vous préſenter l'hommage.

COQUELUCHE.

Vit-on taille plus fine ?

LISIDOR.

Et des traits auſſi beaux !

LUCILE.

Il faut nous réjoüir de ces Originaux.

RIGOLET.

Madame, ſe peut-il qu'un ſeul objet raſſemble,
Et montre à nos regards. . .

COQUELUCHE.

Tant de graces enſemble.

RIGOLET.

J'aurois bien achevé ſans vous.

LUCILE.

Ce compliment
N'étoit pas fait pour moi, Meſſieurs, aſſûrément.

RIGOLET.

Je ne ſais quel effet il produit en votre ame :
Mais il eſt fait pour vous, ou pour Cypris, Madame.

FINETTE.

Ne l'avois-je pas dit ?

LISIDOR.

Il eſt vrai que jamais
La Mere des Amours n'étala tant d'attraits.

LUCILE.

Ah, Monſieur Liſidor, que l'on ſeroit à plaindre
Si l'on ne ſavoit pas combien on doit vous craindre :
Le charme ſéduiſant de vos expreſſions,
Et l'art dont vous peignez les tendres paſſions,
Soûtenus de la voix, de la tête & des geſtes,
A plus d'un jeune cœur, doivent être funeſtes.

FINETTE.

Oui, la grande habitude a fait de ces Meſſieurs,
Des Amans près du ſexe, & des Héros ailleurs.

RIGOLET.

Quoi, du moindre regard ne daignez-vous, cruelle,
Honorer les tranſports d'un amant ſi fidele ?

LUCILE *à Coqueluche.*

Avez-vous préparé quelque Ouvrage nouveau,
Monſieur, & les efforts de ce divin cerveau,
Ne produiront-ils point quelque heureuſe Minerve ?
D'un œil impatient tout Paris vous obſerve,
Et l'on ne doute point qu'après tant de ſuccès,
Vous ne vous prépariez à de nouveaux Eſſais.

COQUELUCHE.

Il faudra bien répondre à ſon impatience :
Je travaille pour lui.

FINETTE.

Par pure complaiſance.

COQUELUCHE.

Quand on s'eſt une fois acquis l'amour des gens,
On leur doit à ſon tour, conſacrer ſes talens.

RIGOLET.

Quoi donc, ſans me répondre une ingrate m'écoute ?

LUCILE *vers Liſidor.*

Et Monſieur y fera des merveilles, ſans doute.

LISIDOR.

Je ferai mes efforts.

COQUELUCHE.

Je me le ſuis promis.

FINETTE.

Que n'exécutent point deux illuſtres amis ?

RIGOLET.

Ce procédé, Madame, & m'inſulte & m'irrite :
De Monſieur Liſidor quel que ſoit le mérite,
J'ai cru que je pouvois à bon droit me flater,
Que comme époux futur, on daignât m'écouter.
J'entrevois les motifs de ce profond ſilence :
Eraſte a grande part à cette indifférence ;
Mon cœur impunément ne ſera point jaloux.

LUCILE.

Vous ne lui devez point mes ſentimens pour vous.

N'allez pas lui tenir compte de cet office :
J'étois déjà portée à vous rendre juſtice.

RIGOLET.

Eh quoi, vous l'aimez donc ?

LUCILE.

Oui, Monſieur.

RIGOLET.

Oui ! Comment ?
Vous devez m'épouſer.

FINETTE.

Le bel étonnement !
L'un n'empêche pas l'autre.

RIGOLET.

Ah ! ma rage eſt extrême.

FINETTE.

C'eſt l'époux qu'on épouſe, & c'eſt l'amant qu'on aime.

COQUELUCHE.

Ventre-bleu, le beau Vers ! va, ma belle, au beſoin
Je puis bien t'aſſûrer qu'il trouvera ſon coin.

FINETTE.

Votre Muſe eſt, Monſieur, trop ſage & trop diſcrete
Pour vouloir adopter les Vers d'une ſoubrete.

COQUELUCHE.

On prend ce que l'on peut.

FINETTE.

C'eſt ſur les Anciens
Qu'un Auteur tel que vous, hypotheque ſes biens.

COQUELUCHE.

Bon, bon, tout eſt égal, Anciens & Modernes.
Mais, Monſieur Rigolet, je crois que tu le bernes.

LUCILE.

Et qu'il n'eſt pas le ſeul.

COQUELUCHE.

Oui, Monſieur Liſidor
Ne l'a pas mal été.

FINETTE.

Ni vous non plus.

COQUELUCHE.

Encor

LUCILE.

N'allez pas écouter les diſcours d'une folle;
Je vous révere trop.

COQUELUCHE.

C'eſt ce qui me conſole.

RIGOLET.

Non, je ne reviens point de mon ſaiſiſſement,
Et ma rage eſt égale à mon étonnement.

LISIDOR.

Ah! ne vous chargez point, Seigneur, d'une cruelle,
Qui même avant l'hymen à vos vœux eſt rébelle.



SCENE V.

M. & Mad. ORONTE, & les mêmes Acteurs.

Mad. ORONTE.

De quoi cela sert-il ?

M. ORONTE.

Vous verrez, vous verrez.

Mad. ORONTE.

Je sais tout ce que vaut Monsieur. . .

M. ORONTE.

Vous l'entendrez :
Cet habillé de noir, c'est Monsieur Coqueluche,
Auteur très-renommé, qui rarement trébuche :
Pour Monsieur Lisidor, vous le connoissez bien.

Mad. ORONTE.

Que j'espere d'ennui de tout cet entretien !

RIGOLET.

Monsieur, de votre fille admirez l'injustice :
Elle ne m'aime point.

Mad. ORONTE.

Chacun a son caprice,
Le mien seroit aussi de ne vous point aimer.

M. ORONTE.

Paix, taisez-vous ; Monsieur est bâti pour charmer :
Je prétens que demain soit le jour de la fête ;
Qu'à remplir mes desirs ma famille soit prête.

Mad. ORONTE.

Je ſais que vous parlez impérativement,
Mais cela ne fait point d'effet, heureuſement.

LISIDOR.

Mais Monſieur eſt chargé du ſoin de ſa famille;
Ce fut toûjours au pere à marier ſa fille:
Elle doit être à lui, puiſqu'il eſt votre époux.

Mad. ORONTE.

Elle doit être à lui? dites qu'elle eſt à nous.

M. ORONTE.

Je n'en ai que moitié: mais le pouvoir de l'homme,
Me donne ſur la vôtre un droit de Majordome.

COQUELUCHE.

C'eſt fort bien raiſonner.

Mad. ORONTE.

Quoi l'on oſe chez moi,
Approuver vos avis, & me faire la loi?
Meſſieurs, je vous en prie. . .

M. ORONTE.

Allons, prêtons ſilence;
Il s'agit à préſent d'un fait de conſéquence,
Et ce n'eſt point ici que l'on doit diſputer;
Ecoutez le morceau que l'on va réciter.
C'eſt, je crois, Marius dans Carthage détruite,
Quand de Sylla vainqueur il fuyoit la pourſuite.

Mad. ORONTE.

Que m'importent à moi Marius ou Sylla?

M. ORONTE.

Point tant de pétulance, écoutez bien cela.

LUCILE.

Ma mere, rendez-vous, puiſqu'il vous le demande.

M. ORONTE.

Des ſiéges; allons donc.

Mad. ORONTE.

Ma complaiſance eſt grande.

M. ORONTE.

Quand vous aurez oüi ce qu'il va déclamer,
Vous ſaurez à quel point vous devez l'eſtimer.

Mad. ORONTE *à Lucile.*

Nous aurons l'Opera ce ſoir, cela m'enchante,
Pour ſurcroit de bonheur, Monſieur Eraſte y chante.

M. ORONTE *à ſa femme.*

Taiſez-vous donc.

Mad. ORONTE.

Sa Tante enragera, je crois.

M. ORONTE *à M. Rigolet.*

Allons.

Mad. ORONTE.

S'il y pouvoit avoir un pas de trois.

COQUELUCHE.

Jamais un pas de trois n'a paru dans des Stances,
Madame, & ce ſeroit contre les bienſéances.

Mad. ORONTE.

Il n'eſt pas queſtion de vos Stances ici,
Et c'eſt un Opera qui me tient en ſouci.

LISIDOR.

Oui, oui; pour l'Opera Madame eſt déclarée.

Mad. ORONTE.

Et contre le tragique abſolument outrée.

LISIDOR.

J'eſpere cependant, même avant qu'il ſoit peu,
Voir pour votre Opera modérer ce grand feu.
Et vous verrez bientôt ſes meilleures Actrices,
Pour venir s'achever, briller dans nos Couliſſes:
On nous en a flatés.

Mad. ORONTE.

Oh, je ne le crois pas.

M. ORONTE *à Rigolet.*

Commencez-donc, Monſieur, pour finir leurs débats.

COQUELUCHE.

Il ſeroit à propos que je fiſſe une choſe:
Monſieur eſt grand Acteur; mais rarement il oſe
Se livrer à ſon feu, lorſque tout à la fois
Il faut qu'il dévelope & le geſte & la voix.
Donnez deux Tabourets.

RIGOLET.

Pourquoi donc? je vous prie.

COQUELUCHE.

Mettez-vous là.

RIGOLET.

Quelle eſt cette cérémonie?

COQUELUCHE.

Ne ſongez ſeulement qu'à bien articuler,
Voilà tout, & pour vous je vas geſticuler.

STANCES, *que déclame Rigolet.*

Infortuné Soleil dont la trifte lumiere
Frappant ma débile paupiere,
Découvre à mes yeux éblouïs
Tant de Héros évanouïs :
Quoique l'horreur foit mon partage,
Tu verras Marius fe montrer déformais
Dans les ruines de Carthage,
Plus Romain que jamais.



D'un Peuple aimé des Dieux implacable ennemie
Par tant de combats affermie,
Qui vois l'un fur l'autre entaffés
Tes Murs, tes Temples renverfés :
Tu ne pouvois fouffrir de maître,
Tu tombois, obftinée à refufer des lois ;
Et le malheur de te connoître
Eft le premier de mes exploits.



O toi ! dont les vertus à ma valeur funeftes,
Vont bientôt détruire les reftes
Des fentimens envenimés
Dont tes foldats font animés,
Sylla, mon courage eft le même.
L'Univers étonné doit attaquer les Cieux
Quand malgré mon défordre extrême
Je fuis encor ambitieux.

M. ORONTE.

Ah! je me ſens touché juſques au fond de l'ame.

Mad. ORONTE.

Quel galimatias!

COQUELUCHE.

Que dites-vous, Madame?

Mad. ORONTE.

Le ſon de voix eſt beau.

FINETTE.

Les geſtes ſéduiſans.

COQUELUCHE.

Je vous parle des Vers.

LUCILE.

Ils ſont aſſez plaiſans.

COQUELUCHE.

Plaiſans! c'eſt mal juger d'un Ouvrage ſublime,
Et je vous le ſoûtiens Architragiquiſſime.

SCENE VI.

VALENTIN, & les mêmes Acteurs.

Valentin déguiſé, & dans ſa déclamation il imite un célebre Acteur de la Comédie Françoiſe.

VALENTIN.

PArdonnez-moi, Meſſieurs, ſi d'un pas familier,
Pour venir juſqu'à vous j'ai franchi l'eſcalier,

Mais l'aimable intérêt qui près de vous m'amene,
M'eût d'un retardement fait trop ſentir la peine.

M. ORONTE.

Je le crois fort, Monſieur : mais qui demandez-vous ?
Eſt-ce moi ?

VALENTIN.

Non, Monſieur.

LISIDOR.

Eſt-ce quelqu'un de nous ?

VALENTIN.

On m'a fort aſſûré que cela devoit être ;
C'eſt dans cette maiſon ce qui m'a fait paroître :
Car je n'aurois jamais pris cette liberté,
Ayant trop de reſpect & de civilité.
Je cherche un camarade, un ami véritable,
D'un mérite éminent & preſque inconteſtable ;
Avec qui j'ai paſſé les jours les plus heureux :
Dans notre compagnie, il jouoit l'Amoureux,
Et la Province eſt pleine, & retentit encore
Du nom de cet Auteur, qu'à bon droit elle adore.

Mad. ORONTE *montrant Liſidor.*

Monſieur eſt ſeul ici de la profeſſion.

VALENTIN.

Pardonnez-moi, Madame, & mon intention
Eſt de voir Rigolet.

RIGOLET.

Moi ?

VALENTIN.

Viens que je t'embraſſe,
Viens, mon cher; tu me vois, & reſtes à ta place;
Loin de me prévenir tu te laiſſes chercher :
J'aurois de ta froideur ſujet de me fâcher,
Après une amitié telle qu'étoit la nôtre.
Quand un Comédien en voit paroître un autre,
Du moins il le ſalue, & court le recevoir.
Qu'eſt-ce donc ? vous ſemblez fâché de me revoir.

LUCILE.

Quoi, Monſieur en public a paru ſur la Scene ?

RIGOLET.

C'eſt une calomnie, & pour preuve certaine. . .

VALENTIN.

Ah, ne déniez point ce qui nous fait honneur.
Quand de plaire au Public un homme a le bonheur,
Il eſt trop glorieux; oui ſon jeu, ſa nobleſſe,
Ont charmé de Roüen la plus fine jeuneſſe.

FINETTE.

On voit bien à ſon air, à ſes tons excellens
Qu'il a dans la Province eſſayé ſes talens.

VALENTIN.

Ne vous y trompez pas; qui plaît en Normandie,
Peut par tout l'Univers joüer la Comédie.

RIGOLET.

Il ſe moque de moi, je ne l'ai jamais vu.

VALENTIN.

Le chagrin que d'abord dans vos yeux j'avois lu,

Me fait imaginer qu'une raiſon ſecrete,
Peut-être en ce moment rend votre ame inquiete;
Vous auriez dû, mon cher, plutôt m'en avertir;
Un mot, à vos deſſeins m'auroit fait conſentir:
Mais pour ne rien gâter, Monſieur, je me retire.

Mad. ORONTE.

Non vraiment, demeurez: vous venez de nous dire
Des choſes qu'à l'inſtant je veux approfondir.

VALENTIN.

Non, non; de vains diſcours pourquoi vous étourdir?
Ma demeure, à ſes yeux, ſembleroit incivile:
D'un habit de Théatre il ſe pare à la Ville,
Cela me fait connoître un changement d'état;
Vous en déſabuſer ſeroit un attentat.

RIGOLET.

Son impudence extrême au lieu de me confondre.

VALENTIN.

Ah! n'injuriez point, & daignez mieux répondre;
Car je me fâcherois.

M. ORONTE.

Tout ceci m'étourdit:
Aſſûrez-vous, Monſieur, ce que vous avez dit?

VALENTIN.

Je penſe tout au moins mériter qu'on me croie,
Je ſuis homme d'honneur.

M. ORONTE.

J'en ai bien de la joie;
Mais Monſieur ſe donnoit pour Gentilhomme, ici.

VALENTIN.

Je ne dis pas que non.

LISIDOR.

Il l'eſt vraiment auſſi :
L'on peut ſans déroger, joüer la Comédie.

Mad. ORONTE.

C'eſt ſans doute à Paris : mais dans la Normandie,
Fi ! la choſe eſt horrible.

COQUELUCHE.

On le peut en tous lieux ;
Et commencer d'abord loin d'ici, c'eſt le mieux.

M. ORONTE.

Tout comme il vous plaira : mais il eſt ridicule
Que Monſieur n'oſe point me parler ſans ſcrupule ;
Et m'avoüer la choſe avec ſincérité.

VALENTIN.

Pourquoi ſuis-je venu dire la vérité !

RIGOLET.

Non, c'eſt un impoſteur, & qui me rendra compte
Des diſcours qu'il nous tient.

VALENTIN.

L'excuſe ſera prompte.

M. ORONTE.

En effet j'ai connu cet homme en quelque endroit.

VALENTIN.

Quand on vient en Province, au Théatre on me voit ;
Mais j'y fais le valet, & dans mon air de maître
Vous n'aviez pas oſé d'abord me reconnoître.

Mad. ORONTE.

Ceci vient à propos, car c'étoit dès demain
Que ma fille à Monſieur devoit donner la main:
Mais je crois mon mari trop prudent & trop ſage
Pour s'obſtiner encore à ce beau mariage.

VALENTIN.

On doit le marier? je n'en ſuis point ſurpris:
Pour ſe faire adorer des filles de Paris,
Il ne faut à Monſieur qu'une ſeule viſite.
Le Théatre, en amour, va terriblement vîte.

Mad. ORONTE.

Oui, mon mari s'étoit ſotement engagé;
Mais Monſieur à l'inſtant peut prendre ſon congé:
Et pour qu'à cet hymen il ceſſe de prétendre,
Eraſte dès ce ſoir va devenir mon Gendre.

VALENTIN.

Ah, ne permettez point. . . .

M. ORONTE.

Moi, je permettrai tout:
De ſa fille elle peut diſpoſer à ſon goût.
Je ne veux plus ſonger à ce qui la regarde;
Et d'en être défait à préſent il me tarde,
Pour ne plus me mêler de rien dans la maiſon;
Tant j'enrage de voir que ma femme a raiſon.



SCENE

SCENE VII.

COQUELUCHE, LISIDOR, Mad. ORONTE, RIGOLET, FINETTE, VALENTIN.

RIGOLET.

ADieu, je ſors, Madame, & ſoyez bien certaine,
Que je n'en reſſens pas la plus légere peine.
En toute autre maiſon, je devrois m'étonner
Que d'être un impoſteur on me pût ſoupçonner;
Mais non dans celle-ci : j'en connois le génie,
Et de n'y plus rentrer ma joie eſt infinie.
Mon cher, nous nous verrons indubitablement.

VALENTIN *à part.*

Ce ne ſera jamais de mon conſentement.

Mad. ORONTE.

Si j'oſois tous les deux vous prier de le ſuivre. . .

LISIDOR.

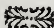
Avec bien du plaiſir de moi je vous délivre.

COQUELUCHE.

Je les ſuis : mais ſachez que dans tout l'Univers
Perſonne mieux que lui ne vous dira mes Vers.

FINETTE.

Nous y perdrons beaucoup.



SCENE VIII.

Mad. ORONTE, LUCILE, FINETTE, VALENTIN.

VALENTIN *se fait connoître.*

ILs sont partis, je pense ?
Eh bien, n'ai-je pas fait la chose en conscience ?

LUCILE.

Quoi, c'est toi, Valentin ?

Mad. ORONTE.

Comment ?

VALENTIN.

Vous le voyez
Je les ai de chez vous tous les trois renvoyés
Sans que Monsieur Oronte y pût mettre d'obstacle.
A l'amour de mon Maître on doit un tel miracle ;
Madame, assûrément, l'en doit récompenser.

Mad. ORONTE.

Je n'ai plus de raison propre à m'en dispenser.

LUCILE.

Que ne vous dois-je point !

FINETTE.

Que ma joie est extrême !

VALENTIN.

Finette, tu m'en dois récompenser de même.

FINETTE.

Taupe, je le veux bien.

Mad. ORONTE.

Oui, mais notre Concert!

VALENTIN.

Attendez un moment, & mon Maître vous ſert:
De ſon hymen prochain ce ſera le prélude;
A le rendre parfait il a mis ſon étude.

Mad. ORONTE.

Il va donc commencer? allons-y promptement.

LUCILE.

Tout ce que je verrai, me va ſembler charmant,
Et cet amant heureux que nous allons entendre,
N'adreſſera qu'à moi ce qu'il dira de tendre.

FINETTE.

Tu t'es de ton devoir aſſez bien acquité.

VALENTIN.

Heureux ſi l'Opéra de mon maître eſt goûté.





LES CATASTROPHES LYRITRAGICOMIQUES.



ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

BUCMEQUE, AMPHIGOURIE.

BUCMEQUE.

AU retour d'un amant qu'a ſuivi la victoire,
Et qu'elle rend à vos deſirs,
Madame ; eſt-ce par des ſoûpirs
Qu'en ce grand jour vous célébrez ſa gloire ?

AMPHIGOURIE.

Je ſais que votre fils pour prix de ſes exploits
Doit obtenir ma main & ſuccéder au Throne,
Où mon pere donne des loix :
Mais malgré le bonheur dont me flate ce choix
Mon cœur aux ſoûpirs s'abandonne ;
Un noir preſſentiment m'étonne.

BUCMEQUE.

Rougiſſez-vous de couronner l'ardeur
D'un Héros qui des Rois eſt l'appui formidable ?
Mon fils Albumazar, par ſa haute valeur,
Rend votre Empire inébranlable.

AMPHIGOURIE.

Ah! ce n'eſt point par ſon bras redoutable
Qu'il a triomphé de mon cœur
Quand l'amour de ſes traits nous bleſſe,
Nous ne ſentons que ſon poiſon :
S'il pouvoit ſuivre la raiſon,
Auroit-il le nom de foibleſſe ?

BUCMEQUE.

Hélas!

AMPHIGOURIE.

Vous ſoûpirez ?

BUCMEQUE.

Des déplaiſirs ſecrets
Troublent auſſi la paix dont joüiſſoit mon ame.

AMPHIGOURIE.

Sans doute un ſonge...

BUCMEQUE.

Non, je ne rêve jamais.

AMPHIGOURIE.

Vous embraſez le Roi de la plus vive flamme,
Peut-il dans votre cœur laiſſer quelques regrets?

BUCMEQUE. *Air.*

Le plus fidele amant
Du nœud le plus charmant,
Quelquefois ſe dégage;

Et le plus tendre époux
Dans un lien moins doux
Peut devenir volage.

Ensemble.

Hélas qu'on eſt à plaindre
Quand l'hymen nous fait craindre
Un cruel changement !
Hélas qu'on eſt à plaindre
De ne pouvoir contraindre
L'époux d'être fidele amant !

On entend un bruit de Guerre.

BUCMEQUE.

Ces cris & ces chants d'allegreſſe
Qui s'élevent juſques aux Cieux,
Annoncent le retour d'un Roi victorieux.
Baniſſons de nos cœurs une vaine triſteſſe :
Suivi d'Albumazar Crox arrive en ces lieux.

SCENE II.

CROX, ALBUMAZAR, AMPHIGOURIE, BUCMEQUE.

Marche de Guerriers.

CHŒUR.

TRiomphe, victoire,
Que de nos hauts faits
La future mémoire

Conſerve à jamais
La gloire.

Un Amaſone danſe.

UN GUERRIER.

Comblés des faveurs de Bellone
Goûtons les charmes de l'amour ;
C'eſt à leurs feux que tour à tour
Il faut qu'un grand cœur s'abandonne.
Nos ennemis
Nous ſont ſoûmis,
Et nos amantes
Nous ſont conſtantes :
L'amour & Mars
De leurs haſards
Nous garantiſſent ;
Ils comblent nos deſirs,
Tous deux s'uniſſent
Pour notre gloire & nos plaiſirs.

CHŒUR.

Triomphe, victoire, &c.

CROX.

Ceſſez des chants qui redoublent mes peines.
Pour des cœurs malheureux il faut d'autres accens ;
J'aimerois mieux porter les plus cruelles chaînes
Que d'être en proie aux douleurs que je ſens.

AMPHIGOURIE & BUCMEQUE.

Dieux ! qu'entens-je ?

AMPHIGOURIE.
Mon pere!
CROX.
Ah, ma fille!
ALBUMAZAR.
Ah, ma mere!
BUCMEQUE.
Quoi, mon fils!
CROX.
Laiſſez-nous; dans ma douleur amere
Je ne puis ſans frémir ſupporter vos regards.
BUCMEQUE.
Quoi, l'horreur en ces lieux regne de toutes parts!
AMPHIGOURIE & BUCMEQUE.
Pourquoi nous ordonner une ſi prompte fuite?
CROX.
Vous le ſaurez bientôt.
ALBUMAZAR.
Vous en ſerez inſtruite.

SCENE III.

CROX, ALBUMAZAR.

ALBUMAZAR.
QUoi, vous ſemblez avec douleur
Revoir une fille ſi chere!
CROX.
Recevez-vous avec plus de chaleur

Les

Les embraſſemens d'une mere ?

ALBUMAZAR.

Hélas !

CROX.

Juſte Ciel !

Tous deux.

Quel malheur !

Ah ! que de vos chagrins, je ſois dépoſitaire.

ALBUMAZAR.

Les rebelles ſont terraſſés,
Rien n'a pû réſiſter au pouvoir de nos armes ;
Mais au ſort dont vous jouiſſez,
Je ne puis donner que des larmes.

CROX.

Que la victoire a peu de charmes
Quand il faut la payer d'un bien ſi précieux !
Loin de terminer nos allarmes,
La paix fait éclater la colere des Cieux :
Je la dois au ſerment funeſte
Dicté par le courroux céleſte
Qui me force à verſer mon ſang ſur les Autels.

ALBUMAZAR.

Quoi, Seigneur, votre ſang !

CROX.

Oui, celui de ma fille
Doit couler pour les Immortels,
L'éclat dont ma victoire brille
Va me coûter des remords éternels.

ALBUMAZAR.

Quoi ! votre aveugle barbarie,

De l'adorable Amphigourie
Va trancher les jours innocens !
Rompez le ferment qui vous lie.

CROX.

Non, non, les Dieux font trop puiffans.
Dans l'horreur du combat, preffé par les Rebelles,
J'étois prêt à finir mon fort,
Et mes Guerriers les plus fideles
A mes côtés avoient reçu la mort:
Alors pour fufpendre ma perte,
Ma fille aux Immortels par mes vœux fut offerte.
Le Ciel à ma priere accorde un prompt effet,
Vous venez me fauver; mais le ferment eft fait.

ALBUMAZAR.

J'accourois pour périr moi-même,
Loin de fonger à vous fauver:
Hélas ! dans mon malheur extrême
Je n'avois rien à conferver.
Prêt d'aller au combat un Spectre épouvantable
S'offre à ma vue, & fait frémir mon cœur:
Ceffe, dit-il, d'être coupable,
Par le fang de ta mere appaife ma fureur;
Des crimes dont elle eft capable,
Si tu ne les préviens, tu porteras l'horreur:
Tu ne m'as jamais vu, pourfuit-il en colere,
Mais je fuis l'Ombre de ton pere.

CROX.

Oh, Spectre trop fatal !

ALBUMAZAR.

Oh, ferment indifcret !

CROX.

Pouvez-vous obéir, lorſqu'une Ombre commande ?

ALBUMAZAR.

Oui, je dois ſuivre ſon decret,
On ne peut refuſer ce qu'une Ombre demande.
Mais, Seigneur, pourrez-vous accomplir ſans regret
Cette cruelle offrande ?

CROX.

Quand on a fait un ſerment,
Rien n'en peut rompre la chaîne,
Et l'on doit porter la peine
D'un fatal aveuglement.
Mais d'où vient que ces lieux tout à coup s'obſcurciſſent ?

ALBUMAZAR.

Ces murs retentiſſent.

CROX.

Ces voutes frémiſſent.

ALBUMAZAR.

Ces marbres gémiſſent.

CROX & ALBUMAZAR.

C'eſt l'enfer qui vient en ces lieux
Nous preſſer d'obéir aux Dieux.



SCENE IV.

Danse de Furies.

CHŒUR.

NOus vous demandons notre proie,
Vos douleurs nous comblent de joie,

CROX & ALBUMAZAR.

Hâtons-nous, hâtons-nous
De porter de funestes coups.

CHŒUR.

Nous vous demandons notre proie,
Vos douleurs nous comblent de joie.

CROX & ALBUMAZAR.

Hâtons-nous, hâtons-nous
De porter de funestes coups.

CHŒUR.

Nous vous, &c.

CROX.

Ce sacrifice affreux pourroit nous étonner,
Dansez, Monstre, dansez, pour nous déterminer.

Le Monstre danse.



SCENE V.

CROX, ALBUMAZAR, AMPHIGOURIE, BUCMEQUE.

Deux Diables donnent la main aux Princesses.

CROX.

FRappons, j'apperçois ma victime.

ALBUMAZAR.

Achevons un si juste crime.

CROX.

Oh Ciel! que faites-vous?

ALBUMAZAR.

Quel est votre dessein?

CROX.

Je vas plonger ce poignard dans son sein.

ALBUMAZAR.

Vous ne le ferez pas sans m'arracher la vie,
Mais l'Ombre veut être servie.

CROX.

Arrêtez, gardez-vous d'attenter à ses jours,
L'amour m'appelle à leur secours;
Mais mon serment. . . .

ALBUMAZAR.

J'adore Amphigourie;
Mais l'Ombre. . . .

CROX.

De mon cœur votre mere eſt chérie

AMPHIGOURIE & BUCMEQUE.

Pourquoi nous ſecourir ?
Ah ! laiſſez-nous mourir.

CROX *à Bucmeque.*

Je veux vous ſecourir.

ALBUMAZAR *à Amphigourie.*

Gardez-vous de mourir.

AMPHIGOURIE.

Pourquoi nous ſecourir ?

BUCMEQUE.

Ah ! laiſſez-nous mourir !

CROX.

Ciel ! comment dénoüer cet embarras funeſte ?
Votre puiſſance eſt tout ce qui nous reſte.

On entend une Symphonie agréable.

ALBUMAZAR.

Le Ciel ceſſe d'être irrité
Ce Concert nous annonce une Divinité.

SCENE VI. & derniere.

VENUS, les ſuſdits Acteurs.

VENUS.

BAnniſſez de vos cœurs une fureur cruelle,
Tendres amans, uniſſez-vous :

Ceſſez de redouter le céleſte courroux,
Venus prend tout ſur elle.

CROX.

Quel charme !

BUCMEQUE.

Quel plaiſir !

ALBUMAZAR.

Quel ſecours !

AMPHIGOURIE.

Quel bonheur !

CROX.

Que ne devons-nous point, ô Déeſſe charmante !
A vos heureux ſecours ?
Par vous tout brille, tout enchante,
Et nous paſſons du ſein de l'épouvante,
Dans les bras de l'amour.

On danſe.

CROX.

Vous allez déſormais partager ma puiſſance,
Tout ſera ſoûmis à nos loix :
Voyez combien ce Peuple eſt docile à ma voix,
Admirez ſon obéiſſance.
Cherchons de glorieux travaux,
Peuple courez aux armes.

LE PEUPLE.

Aux armes, aux armes.

CROX.

Cependant la paix a des charmes,

Goûtons un tranquile repos.

CHŒUR.

Goûtons un tranquile repos.

CROX.

Mais doit-on oublier une juſte vengeance ?
Vengeance, vengeance.

CHŒUR.

Vengeance.

CROX.

Non, épargnons des malheureux,
Rien n'eſt ſi beau que la clémence.

CHŒUR.

Rien n'eſt ſi beau que la clémence.

CROX.

Quoique l'amour ſoit dangereux
Livrons nos cœurs à ſa puiſſance.

CHŒUR.

Livrons nos cœurs à ſa puiſſance.

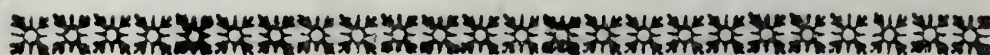
CROX.

Que chacun danſe.

CHŒUR.

Que chacun danſe.

Fin de la Comédie.



APPROBATION.

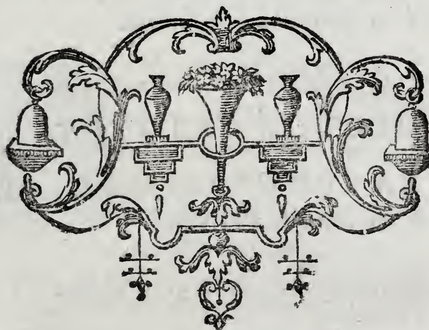
J'Ai lu par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Les Amuſemens à la Mode, Comédie*, ſuite du Théatre Italien. Fait à Paris ce 15. Juillet 1732. DANCHET.

L'HIVER,

COMEDIE

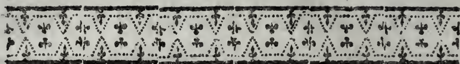
Représentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roy, le dix-neuf Février 1733.

Par Mr. D'ALLAINVAL.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.



ACTEURS.

L'HIVER.

COMUS.

L'HIMEN.

LE PHARAON.

LE BAL.

LA MODE.

LA MEDISANCE.

LA VOLUPTE',

HECTOR CRIQUET.

BACCHUS, les Jeux & les Ris à la ſuite de l'Hiver.

La Scéne eſt à Paris.



L'HIVER,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'HIVER *seul, en habit fourré, avec un manchon.*



DES vrais plaisirs, unique azile,
Paris, c'est l'Hiver que tu vois.
Las de regner au Nord, il vient, heureuse Ville,
Dans tes murs enchanteurs, se delasser trois mois.
Ne tremble point à voir mes neiges & mes glaces;
Au rôle de Vieillard le sort m'a condamné;
Mais le Printems, malgré sa jeunesse & ses graces,
N'en est pas moins mon frere aîné.
Bacchus, les Ris, les Jeux, sont toujours sur mes traces,

Et sous cet attiral Barbon,
J'ai le cœur verd-galant, enjoüé, vif, aimable;
J'ai toujours bon vin, bonne table,
Et je n'ai pas toujours les mains dans mon manchon.

SCENE II.

L'HIVER, COMUS.

L'HIVER.

MAis j'apperçois Comus, charmant Dieu de la joye.

COMUS.

Dieu de l'Hiver, c'est vous! quoi déja de retour!
Quel bon vent sitôt vous renvoye?

L'HIVER.

Le désir de revoir dans ce riant séjour,
De toutes parts cent beautés réünies,
Et tant de folâtres genies
Qui par leurs traits babins égayeront ma Cour.

COMUS.

Mais à propos de Cour, je n'y vois point paroître
Mes enfans, les Jeux & les Ris:
Ils vous suivent toujours, peut-être?

L'HIVER.

Oüi, Comus, ils seront sur le soir à Paris;

Mais pourras-tu les reconnoître ?

COMUS.

Comment ?

L'HIVER.

Par l'air du Nord, ils ſont plus engourdis,
Qu'un épais Seigneur de finance.

COMUS.

Et pour avoir trop vû le bon Bacchus, je penſe ?

L'HIVER.

Mais.... Oüi ; car vivre, eſt boire en ces pays.

COMUS.

Ah les petits vilains ! quoi malgré ma défenſe...
Ah patience, patience,
Je vous les rends ce ſoir plus vifs, plus étourdis,
Qu'un Petit-Maître ou de Robe ou d'Epée.

L'HIVER.

Appelles-tu cela les mettre à la raiſon ?
Mais m'as-tu fait une maiſon ?

COMUS.

Votre attente n'eſt point trompée ;
J'ai déja retenu quatre gros Cuiſiniers,
Fiers, brillans d'embonpoint, plaignans peu les dépenſes.
Profeſſeurs en leur Art: ils ont pris leurs licences
Chez de riches Fermiers.

L'HIVER.

Peſte la bonne Ecole !

COMUS.

Item quatre Officiers ;

Qui chez des Dévots même ont fait des confitures.

Eſt-ce-là prendre ſes meſures ?

L'HIVER.

A merveille !

COMUS.

Tubleu, je me connois en gens !

L'HIVER.

Voilà ma table aſſez bien établie ;
Mais pour d'autres plaiſirs du moins auſſi piquans,
Comus, de tes heureux talens,
Que puis-je eſperer je te prie ?
Car avec toi je n'en fais pas le fin,
Je viens ici mener une joyeuſe vie.

COMUS.

Vous êtes un vieux libertin ;
Et vous ne ſerez jamais ſage :
Auſſi tous ces Guerriers vous aiment à la rage.

L'HIVER.

Du moins avec regret ils me quittent toujours.

COMUS.

C'eſt que vous les menez pleins d'honneurs & de joye,
Dans de certains quartiers où les mains des Amours
Filent pour eux des jours d'or & de ſoye.

L'HIVER.

Condamne-tu mon penchant amoureux ?

COMUS.

Moi ! vous ne me connoiſſez gueres.
Livrez-vous aux plaiſirs, l'Hiver eſt fait pour eux;
Vous valez mieux que pas un de vos freres.

L'HIVER.

Oüi ma foi.

COMUS.

Le Printems eſt fade, doucereux ;
Etalant par tout des fleurettes ;
Vous diriez d'un Abbé qui d'un air langoureux
A ſon Agnès ſoupire des ſornettes,

L'HIVER.

Et l'Eté ?

COMUS.

C'eſt un grand flandrin,
Plus endormi mille fois qu'un Robin,
Que le moindre travail, la plus petite peine,
Met en ſueur, ou hors d'haleine.

L'HIVER.

Mais, pour l'Automne ?

COMUS.

Ah fi ! ſon merite eſt ſon vin ;
Et s'il faut qu'à vous je m'explique.
C'eſt un yvrogne, & des plus reconnus.

L'HIVER.

A propos d'yvrognes ; Comus,
M'as-tu bien retenu des ſuppôts de Muſique ?

COMUS.

Le Concert a voulu ſe traîner juſqu'ici,

Mais il étoit ſi foible & ſi tranſi,
Qu'il eſt mort de froid ſur la route.

l'Hiver.

Mais j'aurai des Comediens ?

Comus.

Si vous en aurez ? Oui ſans doute,
Des François, des Italiens;
Pour les François, Phœbus même s'employe.

l'Hiver.

Pour obliger ce Dieu, je les prends avec joye.

Comus.

Pour les Italiens Momus vous parlera,
Et Mercure pour l'Opera.

l'Hiver.

A la bonne heure.

Comus.

Enfin, Seigneur, c'eſt une rage
Comme l'on montre des deſirs
De travailler à vos plaiſirs;
Grands & petits briguent cet avantage;
Uſuriers, beautés de tout age.
Combien d'Originaux je vous ai retenus !
Poëtes, Charlatans, Danſeuſe blonde & brune,
Plaideurs deſœuvrés & camus,
Coquette ſurannée aboyant à la lune :
Plus, un peintre en groteſque; il peint les Parvenus.

l'Hiver.

Mais aurai-je une femme ?

COMUS.

Il en eſt venu mille,
Mais vous êtes ſi difficile. . . . . . .

L'HIVER.

Moi difficile ? non, Comus,
Je veux de la beauté ; mais ſans affetterie ;
Des graces ſans minauderie ;
De la gayeté, mais ſans coquetterie ;
De l'eſprit, mais ſans précieux ;
De la vertu, mais ſans rudeſſe.

COMUS.

Une femme de cette eſpece,
Eſt rare dans les cieux ;
J'eſpere encor pourtant, & dans ces lieux
Il en eſt qui ſçauront vous plaire.

L'HIVER.

Mais on vient.

COMUS.

C'eſt quelqu'un qui cherche de l'emploi
Dans votre cour.

L'HIVER.

C'eſt ton affaire ;
Je le laiſſe avec toi :
Je vais me délaſſer un inſtant du voyage,
Tu peux le renvoyer ou bien le recevoir,
Cher Intendant ; mais ſonge à me pouvoir.

SCENE III.

COMUS, L'HIMEN.

L'Himen eſt habillé de jaune de la tête aux pieds ; il a un bonnet qui ſe termine en Croiſſant.

MAIS, que vois-je ? l'Himen, le Dieu du mariage ?

L'HIMEN.

Tu vois, Comus : l'Hyver eſt, dit-on, en ces lieux.

COMUS.

Oui, les vents ſes porteurs l'ont mis ſur ce rivage.
Il arrive à l'inſtant.

L'HIMEN.

Tant mieux ;
Même on dit qu'il a pris quelque goût pour la Nôce ?

COMUS.

Oui, d'en tâter trois mois, il ſeroit curieux ;
Comme les gens de guerre il épouſe en tous lieux.

L'HIMEN.

Ventrebleu, le joli négoce !

COMUS.

Mais, te voilà bien habillé !
On le voit bien, Fripon, vous hantez les Notaires.

L'HIMEN.

Ah ! c'eſt depuis que je me ſuis brouillé
Avec l'amour, j'en fais mieux mes affaires.

COMUS.

Comment donc ?

L'HIMEN.

Avec lui je ne finiſſois rien ;
Pendant un ſiécle il faiſoit des myſteres ;
Avant qu'il me permit d'unir dans mon lien
Un amant avec ſa maîtreſſe.
Sont-ils égaux, diſoit-il, en nobleſſe,
En age, en bien,
Et leur humeur ſe convient-elle ?
Sentent-ils l'un pour l'autre une ardeur mutuelle ?

COMUS.

Bon ! c'eſt bien de cela dont il eſt queſtion ;
L'Amour aima toujours la bagatelle.

L'HIMEN.

Quand il vouloit ſans moi faire quelque union ;
Il ne lanternoit point, il alloit au fait, zeſte ;
Préſentement je viens, je vois, j'unis.

COMUS.

La peſte !

L'HIMEN.

Quand il s'agit de matrimonion
L'homme doit bruſquer l'avanture ;

COMUS.

Sans doute.

L'HIMEN.

Avec Plutus je ſuis aſſocié.

COMUS.

Autre aveugle ! ma foi, te voilà bien lié !
Mais, notre chér Himen, ſelon ce que j'augure
Tu n'aimes pas les clairs-voyants.

L'HIMEN.

Plutus a maintenant un carquois & des flêches,
Et tous ſes coups ſont ſurprenants.

COMUS.

Ce n'eſt pas dans les cœurs qu'ils vont faire des bréches.

L'HIMEN.

Par ſes ordres j'unis
Avec l'adoleſcent, l'antique Doüairiere ;
A l'aimable tendron, l'époux ſexagenaire ;
Et le veritable Marquis,
Avec la fille du Commis.
En vain la vertu toute nüe,
Mais de mille charmes pourvûe,
A ſon ſecours m'apelle nuit & jour ;
A ſes ſoupirs je ſuis plus ſourd
Qu'un Sécretaire,
Qu'un plaideur, la main vuide, inſtruit de ſon affaire.

COMUS.

Diantre !

L'HIMEN.

Ce n'eſt pas tout.

COMUS.

Que fais tu donc de pis ?

L'HIMEN.

L'Amour aime les gens de guerre ;
Pour me venger de ſes mépris ,
Je les barre par toute terre.
Quand j'en vois un qui veut ſe marier,
Aux parens de la fille alors je cours crier ;
Prendre un guerrier pour gendre , helas ! c'eſt
prendre un maître ;
Bien à vos dépens il ſe feroit connoitre :
Il vous tourmenteroit & vous & vos Fermiers ;
Vous verriez votre bien paſſer aux Uſuriers ;
Cependant votre fille en un triſte village
Vivroit à peu de frais , pour qui? pour un volage ;
Qui loin d'elle en tous lieux , plein d'une folle
ardeur
A d'autres porteroit & ſes vœux & ſon cœur ;
Il reviendroit un jour , victime de la guerre ,
Sans jambes & ſans bras , avec un œil de verre ;
Le beau meuble , Meſſieurs , pour ſa jeune moi-
tié ,
Qu'un pauvre Epoux qui ne fait que pitié !
Oh je n'achette pas ſi cher un invalide.
Répondent les parens , que l'avis intimide.
Entre l'amour & moi jamais de paix ;
Pour les Guerriers , jamais de mariage.

COMUS.

De ta mauvaiſe humeur l'amour les dédommage,
Et le plus ſouvent à tes frais.
Ami, retire-toi, je vois une Brunette
Qui vient apparemment pour épouſer l'Hiver.

L'HIMEN.

Pour l'épouſer? quoi ſon emplette
N'eſt pas faite?

COMUS.

Non, il ne veut rien prendre en l'air.

L'HIMEN.

Pour un bail de trois mois, c'eſt être difficile.
Je laiſſe avec toi cette Iris.
Quand je pourrai vous être utile,
J'ai mon temple à deux pas dans un champ de Soucis.

SCENE IV.

COMUS, LA MODE.

LA MODE *ſautant au col de Comus.*

CHER Comus, que je vous embraſſe

COMUS *la repouſſant.*

Comment donc, s'il vous plaît?

LA MODE.

Quoi! vous me rebutez?

COMUS.

Vous avez l'abord tendre.

LA MODE *voulant l'embrasser.*

En vain vous résistez.

COMUS *la repoussant encore.*

Madame finissez, de grace.

LA MODE.

Comment, Dieu de la joye, & quel accueil glacé ?

COMUS.

Embrasse-t'on les gens sans les connoître ?

LA MODE.

Sans les connoître ? moi ! vous vous mocquez peut-être.

A la Cour de l'Hiver, je vous vis l'an passé.

COMUS.

Non, je ne vous vis de ma vie.

LA MODE *vivement & gayement.*

Quoi tout de bon ?

COMUS.

Tout de bon.

LA MODE.

Quel plaisir !

Comus me méconnoît, j'en ai l'ame ravie. *Elle rit comme une folle.*

COMUS *la considerant.*

Quel vertigo vient la saisir ?

Un manchon d'une main, un évantail de l'autre!

Elle a l'esprit troublé, je ne m'y méprens plus,

LA MODE.

Comus me méconnoît, quelle gloire eſt la nôtre ?
Que vous me charmez, cher Comus !
Et que ce compliment eſt flateur, agréable !
C'eſt mon mérite à moi d'être méconnoiſſable :
Je change tous les jours,
Au moindre vent d'habit & de viſage,
D'eſprit, de geſte, de diſcours,
De caprices, d'humeur, ſans en être plus ſage,
Inceſſamment je cours du blanc au noir ;
Ce qui me plait ce ſoir
Me déplaira demain, j'en ſuis certaine.

COMUS.

Mais votre nom ?

LA MODE.

Il vous eſt bien connu ;

COMUS.

Vous ?

LA MODE.

Oüi, qu'il vous en ſouvienne,
Divinité Pariſienne,
Fille de la folie & du premier venu.

COMUS.

Depuis neuf mois
Qui diable vous eût devinée ?

LA MODE.

Depuis neuf mois
Vous me trouvez donc bien changée ?

COMUS.

COMUS.

Plus extravagante cent fois.

LA MODE *lui faisant une profonde reverence.*

Comus peut-être me cajolle ?
Sa politeſſe....

COMUS.

Ah croyez-moi ;
Quoique Intendant je ſuis de bonne foi ;
Je ne vous vis jamais ſi folle ,
Vous charmerez l'Hiver ſur ma parolle.

LA MODE.

Oh vraiment je l'ai bien compté ,
Je me ſens là-dedans une vivacité :
Et mille inventions cornuës :
Le pauvre Dieu d'Hiver , au milieu de ſa cour ,
Avec moi ſera chaque jour
Comme tombé des nües ;
Mon plan eſt déja tout dreſſé.

COMUS.

De grace , tracez-m'en une legere Image.

LA MODE.

Volontiers. Par exemple il laiſſa l'an paſſé
Les Medecins en lugubre équipage ,
En habit noir , manteau , rabat , petits cheveux ,
Le ſourcil ſombre & ténébreux ,
L'accueil farouche ; enfin toutes les marques
Qui doivent diſtinguer les miniſtres des Parques.

COMUS.

Ils tuoient du coup d'œil.

LA MODE.

Je les ai déguiſés
En Adonis; j'ay mis leurs perſonnes charmantes,
Ils ſont brodés, poudrés, friſés;
Sous les couleurs les plus brillantes.
Ils ont des teints fleuris, des yeux vifs, des voix claires
Comme des Courtiſans, même des airs aiſez:
Enfin vous les croiriez d'aimables Mouſquetaires,
S'ils n'étoient pas un peu trop empeſés.
Bref, la ſeringue & la lancette en France
Vont aujourdhui ſous le velours:

COMUS.

Ces Charlatans ſont gens ſans conſéquence.

LA MODE.

Ces Medecins chez eux tapis comme des Ours;
Liſoient des bouquins Grecs, Arabes....

COMUS.

Ils en tiroient cent barbares ſyllabes
Dont ils éblouiſſoint les gens.

LA MODE.

Je leur fais lire à preſent les Gazettes:
Les Livres de bons mots, & les nouveaux Romans:
Ils ſont toujours farcis de chanſonnettes,
De Brevets de Calotte, & de telles ſornettes,
De caquets du quartiers d'un malade aux abois;
Ils vont en égayer l'oreille

COMUS.

Et les gueriffent-ils ?

LA MODE.

Seroit-ce donc merveille ?
On les en voit ratter tout autant qu'autrefois.

COMUS.

Qu'appellez-vous ratter ?

LA MODE.

Guerir, c'eft même chofe.
Hé bien, que dites-vous de la métamorphofe ?

COMUS.

Vous êtes trop plaifante, & l'Hiver en rira.

LA MODE.

C'eft le moindre des tours que ma gayeté projette.

COMUS.

Avez-vous des fuivans avec ces travers-là.

LA MODE.

Une femme plûtôt voudroit être coquette
Que de n'être pas ma fujette.

COMUS.

Vous changez fi fouvent de goût, que quelque jour,
Pour le merite enfin vous prendrez de l'amour.

LA MODE.

J'en ai voulu tâter; Mifantrope incommode,
Il contrôloit toutes mes actions,
Il vouloit reprimer toutes mes paffions.
Oh vive un pied-plat pour la mode,
Il ne connoît la honte, ni l'honneur,

Mes caprices font ſon bonheur.

COMUS.

Vous en joüez comme d'une pagode.

LA MODE *follement.*

A propos je vous quitte, & je cours de ce pas....

COMUS.

Déja? quelle importante affaire. . .
L'Hiver eſt arrivé, vous avez des appas,
Il pourroit pour épouſe. . . .

LA MODE.

Oh je n'épouſe pas.
Je reviendrai, je cours dire à ma Couturiere;
Que l'habit que tantôt j'avois imaginé,
Me paroît déja vieux pour le goût & l'ouvrage:
A tantôt, cher Comus.

COMUS.

Soyez toûjours bien ſage . . .
Mais que cherche ce forcené.

SCENE V.

COMUS, LE PHARAON.

LE PHARAON *mal habillé & envelopé dans un Manteau courant ſur le Théâtre.*

OU ſuis-je!.. où me cacher,.. Ah grace..

Il ſe jette à genoux tourné vers le côté d'où il vient de ſortir.

Meſſieurs, je vous quite la place ;
Vous ne me verrez plus ici ſur mon honneur,
Je ſors de Paris dans une heure,
Ou je meure.

COMUS.

Tout Dieu que je me ſens ce drôle me fait peur,
C'eſt ſans doute un voleur.

LE PHARAON *ſe raſſurant.*

Mais du Dieu de l'Hiver c'eſt ici la demeure ;
Et j'appeçois Comus. Bonjour Seigneur......
Quoi vous tremblez ? allons qu'on ſe raſſure,
Je ſuis un Dieu d'honneur, un Dieu Gaſcon ;
Je m'appelle le Pharaon.

COMUS.

Le Pharaon ! quelle triſte avanture,
Vous a pourſuivi juſqu'ici ?

LE PHARAON.

Vous en allez être éclairci.
Ci-devant dans toutes les ruës
J'avois des Temples à Paris,
Où de mes zelés favoris,
Je voyois chaque jour accourir les recruës ;
Par leur déſirs, par leurs clameurs,
Par leurs craintes, par leurs fureurs,
Par leur déſeſpoir, par leur rage,
Par d'horribles contorſions,
Et par mille imprécations,
Ils m'exprimoient leur tendre hommage.

COMUS.

Le beau ſtile, le beau langage !

LE PHARAON.

Tous mes honneurs aujourd'hui ſont ceſſés ;
Tous mes Temples ſont renverſés,
Je n'ai pas un grenier, je n'ai pas une cave,
Pas un ſeul trou pour me fourrer.
Par tout mon ennemi me brave,
Et me vient déterrer ;
Voyez, jugez par mon déſordre. *Il entrouvre ſon manteau.*

COMUS.

Cet ennemi quel eſt il ?

LE PHARAON.

Le bon ordre,
Un Dieu qui voit plus clair qu'Argus.
Pour m'échaper de lui, mes ſoins ſont ſuperflus ;
Son nez lui dit où je puis être :
Tout à l'heure il m'avoit barré tous les chemins,
Et je n'ai pû me ſauver de ſes mains
Qu'en me jettant par la fenêtre.

COMUS.

Je plains l'état où vous voilà.

LE PHARAON.

Vous pourriez réparer ce mal . . .

COMUS.

Comment cela ?

LE PHARAON.

A l'Hiver faites moi connoître ;

Qu'il me loge ; pour grand-merci,
Je vous divertirois . . .

COMUS.

Eh de quelle maniere ?

LE PHARAON.

Et ſandis par mon ſçavoir-faire.
Vous verriez arriver ici,
En cortege nombreux, en brillant équipage ;
Un Marquis du bel air, riant & ſans ſouci ;
Dès qu'il m'auroit fait ſon hommage,
Vous l'en verriez ſortir triſte, pâle, tranſi ;
La fureur dans la bouche, & la vûë égarée ;
Sans Marquiſat, à pied, ſans bijoux, ſans livrée ;
Je donnerois le tout au premier Cadedis.
Vous verriez la Comteſſe aimable
Qui montre pour mon culte un zele infatigable ;
Me ſacrifier tout, Bagues, Joyaux de prix,
Meubles . . . . enfin juſques à ſes habits.

COMUS.

Et garder aſſez mal le reſte.

LE PHARAON.

Pour orner mes autels la chicane funeſte
Souvent immoleroit la veuve & le mineur ;
Et le Marchand impitoyable,
M'apporteroit avec ardeur,
Ce qu'une uſure abominable,
Lui feroit arracher au prodigue Seigneur.

COMUS.

Le tout iroit ſouvent aux mains d'un miſerable.

LE PHARAON.

Bref ; à Plutus il faut des dix, vingt ans ;
Pour métamorphoſer des laquais en traitans ;
Pour changer un faquin en homme d'importance
Je ne demande, moi, qu'un jour, moins quelque-
fois.

COMUS.

Cet habit prouve mal votre rare ſcience ;
Pour faire croire vos exploits
Vous êtes, notre ami, trop mal dans vos
affaires.

LE PHARAON.

Vous en êtes ſurpris ? hé donc ! depuis un mois,
J'ai paſſé par les mains de quatre Commiſſaires :
Mais vous allez m'arracher de ce pas ;
A l'Hiver menez-moi tirer ma reverence.

COMUS.

Qui ? moi ! non ne l'eſperez pas.
Si vous ne faiſiez connoiſſance
Qu'avec des gens d'uſure ou de finance,
L'Hiver vous verroit volontiers
Plumer juſqu'au vif ces Vautours de la France :
Mais il vient ici des guerriers
Dont nous cheriſſons la préſence ;
Vous voudriez d'abord vous lier avec eux.
De votre adreſſe infortunée,
Et de votre commerce affreux,
Ils ſe mordroient les doigts le reſte de l'année.

Allez

Allez ailleurs chercher fortune.

LE PHARAON.

Eh du moins attendez qu'il ſoit un peu plus tard ;
Je me ſauverai ſur la brune,
Chez quelque Comte de hazard.

COMUS.

Non ſans replique & ſans excuſe,
Sortez vite . . .

LE PHARAON *riant.*

Ha ha ha.

COMUS.

Vous riez ?

LE PHARAON.

Oüi, ma foi.
Vous croyez me fâcher, & vous êtes bien buzé;
Car vous y perdez plus que moi.
Avec un Intendant, je ſçai comme on en uſe,
D'un pot de vin, en bel argent comptant,
J'aurois payé votre entremiſe ;
Vous me regreterez, & je pars à l'inſtant :
Je vais faire briller mon mérite à Veniſe,
Où Mons du Carnaval m'attend. *Il s'en va, & après quelques pas il ſe détourne.*
Ain ! . . vous me rappellez ? . . .

COMUS.

Qui ? moi ! je vous rappelle ?

LE PHARAON.

Oüi, vous joüez de la prunelle ;
Vous voudriez racrocher mes écus,

Sandis, vous ne me tenez plus ;
Aux regrets, je vous abandonne.
Une autre fois ſoyez moins fier, Comus,
Avec un Dieu de la Garonne.

COMUS.

Le coquin ! ſon ſang-froid m'étonne.

SCENE VI.

COMUS, LE BAL *en Domino noüé ſur le côté, un Maſque à la main.*

LE BAL *danſant & chantant.*

LA, la, la, la, la, la, la, la.

COMUS.

Ah le bel enfant que voilà !

LE BAL.

La, la, la, la, la, la, la, la.

COMUS.

Cette gayté, ce beau viſage,
Et cette taille faite au tour,
M'annonçent ſans doute l'Amour ?

LE BAL.

Qui, moi l'Amour ? fi donc ! ce brillant étalage
Annonce-t'il un pauvre Dieu,
Qui n'ayant plus ni feu ni lieu.
Eſt contraint de vivre au Village ?

COMUS.

Il eſt vrai, de l'amour les Champs ſont l'appanage.

LE BAL.

Le jour que je nâquis, que j'excitai de ris !
Car tout l'Olympe étoit en fête,
Et de me voir l'Hymen fut ſi ſurpris,
Que les cornes ſoudain lui vinrent à la tête.

COMUS.

Mais qui donc êtes-vous ? Peſte !

LE BAL.

Du Carnaval,
Je ſuis fils naturel & frere de la Danſe,
Mercure éleva mon enfance.

COMUS.

L'habile Précepteur ! votre nom eſt ? . .

LE BAL.

Le Bal.

COMUS.

Ah, je ne vous connoiſſois guere.

LE BAL.

Je le crois bien : car je dors tout le jour :
Ce ſont les Dieux bourgeois que le ſoleil éclaire,
Ils reçoivent l'encens tandis qu'il fait ſon tour,
Pour moi, pour mes joyeux miſteres,
Vive la nuit, & ſes ombres lumieres.

COMUS.

Que vous devez avoir une gaillarde Cour !

LE BAL.

Ah je vous en réponds ! tenez, avec ce maſque

Je fais tous les jours quelques frasque ;
Et j'ose défier l'Amour & tous ses traits
De faire les coups que je fais.
Ils tiennent ma foi du miracle.

COMUS.

Vous me surprenez, & comment?

LE BAL.

Ce masque fait parler un sot comme un Oracle :
Le trop timide Amant
Qu'un respect du vieux tems aux genoux de sa Belle,
Retenoit plus interdit qu'elle,
Devient avec ce masque entreprenant, hardi.

COMUS.

En amour, vive un étourdi.

LE BAL.

Jamais avec ce masque il ne fut de cruelle.
Ce masque change en beauté la laideur;
En tendron, l'antique femelle.
Cette Prude, dont la pudeur
Au seul nom d'un Amant étoit sur le qui-vive,
Lui prête avec ce masque une oreille attentive ;
Et son hypocrite froideur,
Devient une brûlante ardeur.

COMUS.

Elle savoure à longs-traits la fleurette.

LE BAL.

Avec ce masque une fine coquette ;
A l'étranger se donne pour Agnès.

COMUS.

Non, l'étranger ne s'y trompe jamais :
Mais comme nos Marquis cherchent la gloire aiſée,
Plus une belle eſt décriée,
Et pour lui plus elle a d'attraits.

LE BAL.

Ce maſque rend le Commis ſuportable,
Et la Provinciale aimable.
Sous le maſque une femme enchante ſon mari,
Et le mari charme ſa femme.

COMUS.

Mais du viſage de la Dame
Si le maſque tomboit; le beau charivari!

LE BAL.

Tant pis pour eux. Comus, de mon eſpiéglerie,
Vous allez voir des tours joyeux.

COMUS.

Qu'allez-vous faire, je vous prie?

LE BAL.

En entrant dans ces lieux
J'ay rencontré vos fils, les Ris, les Jeux;
Je leur ai dit le plan de mon étourderie :
Et quoique yvre, Bacchus va venir avec eux
Aux nôces de l'Hiver; car moi je le marie.

COMUS.

Vous mariez l'Hiver?

LE BAL.

A la Danſe ma ſœur.

COMUS.

Que voulez-vous qu'il faſſe d'elle ?

LE BAL.

Ce que je veux qu'il en faſſe ? elle eſt belle.

COMUS.

Oüi ; mais pour un barbon, la danſe me fait peur:
C'eſt, entre-nous, une étrange commere.

LE BAL.

Elle a quand il lui plaît moins de vivacité :
Selon les Gens elle eſt * grave, tendre ou legere.

COMUS.

Pour le front quelle ſureté,
Qu'une femme qui change ainſi de caractere !

LE BAL.

Une Jeune beauté,
Cher Comus, eſt Comedienne née ;
C'eſt un Protée.
Veut-elle plaire à l'homme de Palais,
Ou bien au Financier? elle eſt ſimple, innocente,
Naïve, timide, tremblante ;
Elle rougit de tout ; c'eſt une Agnès.
Veut-elle prendre en ſes filets
Un Petit-Maître ? elle eſt enjoüée, indiſcrette ;
Elle aſſomme de ſon caquet,
Elle eſt folle, étourdie ; & c'eſt une coquette.
A-t'elle des deſſeins ſur un Petit collêt ?
La voilà ſombre, ſerieuſe,

* *Le Bal contrefait ces trois caracteres.*

Vindicative, précieuse ;
De tout le monde elle médit,
Et hardiment se loue & s'applaudit ;
C'est une Prude. Enfin sans qu'on s'en doute,
D'un rôle à l'autre elle passe à son choix,
Et sans que la chose lui coûte.

COMUS.

Elle joüeroit cent rôles à la fois,
Avec tous ces talens qu'en votre sœur j'admire,
L'Hiver pourra l'aimer ; mais je dois vous instruire,
Qu'il n'épouse que pour trois mois.

LE BAI.

Tant mieux ; En faut-il davantage ?
Après trois mois de mariage,
Le plus aimable époux, plaît-il encor longtemps ?
Ma sœur ne fit jamais de bail à vie,
Et quand l'Hiver faussera compagnie,
Elle compte épouser tour à tour le Printems,
L'Eté, l'Automne.

COMUS.

Votre sœur est une aimable friponne ;
Mais malgré tous ses agrémens,
Je doute que l'Hiver pour épouse la prenne.

LE BAL.

Qu'il la renvoye, ou bien qu'il la retienne,
Du moins il l'aimera pendant quelques momens ;
C'est assez pour ma sœur, elle est peu façonniere.

Adieu je cours faire avancer mes gens. *Il sort en chantant & en dansant.*

COMUS.

L'honnête sœur ! & le bon frere !

SCENE VII.

COMUS, LA MEDISANCE.

La Médisance est habillée en Devote, sans panier, avec une pointe noire, & une espéce de guimpe ou de collet.

COMUS.

MAis que veut cette Doüairiere ?
Prétend-elle à l'Hiver avec ses cheveux blancs ?
Il faut écouter la friponne ;
Mais d'avance, elle peut compter sur mes refus.

LA MEDISANCE *doucereusement.*

Le Ciel vous tienne en joye, agréable Comus.

COMUS.

Sans compliment, que voulez-vous, ma bonne ?

LA MEDISANCE *aigrement.*

Ma bonne ! moi ?

COMUS.

Quoi ! ce nom vous étonne ?

LA MEDISANCE *doucereusement*

O Jupiter ! souffrez-vous ces abus.

aigrement

Moi ! m'appeller ma bonne ? une Déesse !

COMUS *riant.*

Qui vous ? une Divinité !
Que Bacchus fit sans doute en son yvresse.

LA MEDISANCE.

Non, traître, je le suis d'un & d'autre côté :
L'Envieux Momus est mon Pere,
Et ma mere, l'Oisiveté.

COMUS.

Les honnêtes parens ! votre nom ?

LA MEDISANCE.

Le Vulgaire
M'appelle Médisance.

COMUS.

Ah, je vous reconnois.

LA MEDISANCE.

Je me plais peu chez les petits Bourgeois ;
J'y suis dégoûtante, grossiere,
Sans façon, sans esprit.

COMUS.

Mais, chez les gens de Cour ?

LA MEDISANCE.

Je n'y parois jamais sous ce nom éfroyable ;
J'en choisis un plus agréable :
J'en ai plusieurs que je prends tour à tour ;
Selon les gens que je fréquente.

COMUS.

Bon : sous quel nom êtes-vous en ce jour ?

LA MEDISANCE.

Avec cette démarche lente,
Ces yeux baiſſez, ce ſevere maintien,
Cette parure innocente & modeſte,
Ce ton de voix éteint, & ce doucereux geſte,
Je vais trouver des gens de bien.

COMUS.

Par ma foi, c'eſt l'entendre.

LA MEDISANCE.

Ecoutez, je vous prie.
Sous un dehors d'auſtérité,
Déguiſant ma malignité,
Tout ſentira les traits de ma furie.

COMUS.

Fort-bien : & votre nom ſera ?

LA MEDISANCE.

La Vérité.

COMUS.

Qui diantre s'en feroit douté ?

LA MEDISANCE.

Sortant d'avec ces gens, vive, étourdie, aimable,
Toute brillante & d'or & de rubis,
Je me fairai traîner dans un cercle agréable
De Ducheſſes & de Marquis.
Que de plaiſirs, & que de ris
Exciteront les charmantes ſaillies,
Et les piquantes railleries,
Que je ferai tomber ſur mes meilleurs amis !

Quel feu, quels traits ! bons mots de toute
espéce :
Je contreferai tout, l'air, les tons, les habits
Du Commandeur, de la Comtesse. . . .

COMUS.

Vous vous appellerez dans ces endroits cheris ?

LA MEDISANCE.

Enjouement, gentillesse,
Vicacité, délicatesse :

COMUS.

Les beaux noms que vous avez pris ?

LA MEDISANCE.

De-là dans uu Caffé, bureau des beaux esprits ;
En Pedant de Robe ou d'Epée,
En Petit collet, en Poupée,
Par des tons décisifs & d'effroyables cris,
Incapable de rien (mais capable d'envie)
Je vais fronder tous les nouveaux Ecrits :
Jusques sur leurs Auteurs étendant ma furie,
Je me crois un Docteur sans prix,
Et je me fais nommer fine Plaisanterie.
C'est à midi qu'on y vient m'écouter.

COMUS.

Mais, vous vous faites détester.

LA MEDISANCE.

Que m'importe ? mais, non : tel qui dit qu'il
m'abhorre
Dans le fond de son cœur m'adore ;
Et tel me hait de bonne foi

Qui pourtant ſe plaît à m'entendre.
Pour tout ouir, tout voir, & tout répandre,
La Renommée à moins de voix que moi,
Moins d'oreilles, moins d'yeux. Nulle choſe innocente,
Que je ne tourne avec malignité :
Dans un beſoin même j'invente.
Partout mon eſprit eſt fèté ;
On rit dès qu'on me voit paroître ;
Et l'on ſe croit heureux de me connoître.

COMUS.

Plus heureux qui de vous, ne fut connu jamais.

LA MEDISANCE.

Il faut voir dans un ſpectacle
Avant que l'on commence ; Ah, c'eſt-là que je plais !
On m'environne, & m'écoute en oracle :
Je promene mes yeux diſtraits
De Loge en Loge ; homme, femme, perſonne
Ne peut échaper à mes traits.
Les charmans contes que j'en fais !
Voyez cette beauté qui paroît ſimple & bonne ;
Dis-je à mes Auditeurs, les bons tours que j'en ſçais !
Son ſot d'époux dans ce coin l'eſpionne ;
Il prête aux jeunes gens à triples intérets.
Ce petit freluquet que vous voyez auprès,
Eſt l'Ennuyeux, ou l'Amant de la Belle ;

Il danſe, il chante, il joue un air de Vielle,
Voilà tout ſon petit ſçavoir ;
C'eſt un échappé de finance,
Cependant il faut voir,
Comme il fait le gros dos, & l'homme d'importance,
Ce beau Marquis qui s'étale là-bas,
Qui vient de s'annoncer avec tant de fracas ;
Eſt un fat : pour mérite il n'a que ſa naiſſance ;
Il attend pour parler que la piéce commence ;
Plus haut que les Acteurs, alors il parlera,
De ſes ſotiſes il rira,
Ou bien dans les foyers il ira voir la piéce ;
Et Dieu ſçait ce qu'il en dira,
Et comme hardiment il en décidera,
Chez la Préſidente Lucrece,
Qui veut paſſer pour ſa Maîtreſſe ;
Mais le Public s'obſtine par malheur,
A la croire femme d'honneur.
Ah . . . ce Blondin qui vient juſqu'aux bords du Théatre,
En propre original eſt la fatuité ;
De ſon air & de ſa beauté ;
Il croit chaque femme idolâtre.
Par pitié pour le ſexe il vient ſe faire voir ;
Vous ne le verrez point s'aſſeoir,
Il eſt toujours débout, ou bien il ſe promene ;
Malgré les cris du Spectateur,
Il offuſque, il arrête & l'Actrice & l'Acteur ;

En traverſant cent fois la Scéne.
Cet autre ....

COMUS.

As-tu bien-tôt noirci tous les mortels?
Sors d'ici, cruelle furie,
Retourne aux Enfers ta patrie?
Des fers éternels,
Sont pour toi de trop doux ſupplices.

LA MEDISANCE.

Vous me chaſſez? Malgré vous je reviens.
Je ſuis l'ame des entretiens,
Et j'en fais toutes les délices.
L'Hiver ſans moi ne ſeroit que bâiller;
Sa reſſource toujours ſeroit de quadriller:
Le jeu n'eſt que pour ceux qui ne ſçavent rien dire.
L'Hiver m'épouſera.

COMUS.

Sors d'ici, Monſtre affreux.

LA MEDISANCE *d'un ton doucereux.*

Adieu, pour un inſtant, Comus, je me retire. *Elle fait deux pas.*
Vous êtes Intendant, Seigneur, & ſcrupuleux.

COMUS.

Quoi, juſques ſur moi-même elle exerce ſa rage?

SCENE VIII.

COMUS, HECTOR-CRIQUET.

Hector - Criquet est habillé de noir avec un Manteau, une grande Perruque sans poudre, & un grand Rabat.

COMUS.

MAis que cherche ici ce visage ?
Seroit-ce encore un Dieu ? Je n'en vis jamais tant,
Ni de plus sots. Ecoutons-le pourtant.

HECTOR CRIQUET.

C'est sans doute ici le palais du Dieu de l'Hiver?

COMUS.

Oui, Monsieur.

HECTOR CRIQUET.

Et c'est au Dieu Comus que j'ai apparemment l'honneur de parler.

COMUS.

Oui, Monsieur; vous suis-je nécessaire?

HECTOR CRIQUET.

Seigneur, j'ai appris que vous cherchiez un nombre de gens pour contribuer par leurs divers talens aux besoins & aux plaisirs de l'Hiver pendant son séjour en France.

COMUS.

Il est vrai.

HECTOR CRIQUET.

Avec votre permiſſion, & ſauf le meilleur avis de votre divinité, ne ſeroit-il pas beaucoup plus avantageux, au lieu de multiplier les êtres à l'infini, de trouver un ſujet qui raſſemblât en lui tous les divers talens ?

COMUS.

Ce ſeroit une fort bonne affaire,
Car moins de gens, moins d'ennemis;
Mais dans quels climats pourroit être
Un original d'un tel prix?

HECTOR CRIQUET.

Je le connois, c'eſt une véritable Encyclopédie; *Ideſt*, l'abregé de toutes les ſciences.

COMUS.

Ah! de grace, Monſieur, faites le moi connoître.

HECTOR CRIQUET.

J'ai trop de modeſtie pour vous le nommer; mais voici un petit Placet où vous trouverez avec ſes mérites détaillés, ſes noms & demeure.

COMUS.

Je le lirai.

HECTOR CRIQUET.

Je reviendrai demain matin, ſçavoir quel cas vous aurez fait de mon Placet. Serviteur, Seigneur, ſerviteur, *Il fait deux pas & revient* comme vous êtes un Dieu, j'ai mis le Placet en votre langage, je l'ai écrit en vers.

COMUS.

Tant mieux,
Il m'en ſera plus précieux,

HECTOR CRIQUET.

Si vous me le permettez, j'aurai l'honneur de vous déclamer mon Placet.

COMUS.

Très-volontiers.

HECTOR CRIQUET *declamant ridiculement.*

A Monſeigneur
Comus, Dieu de la joye & de la bonne chere,
Et du Dieu de l'Hiver Intendant ordinaire,
Mais Intendant tout plein d'honneur.
Monſeigneur, humblement ſupplie,
Hector Criquet.
Et vous remontre en ce Placet,
Qu'il montre l'Eloquence & la Philoſophie,
Les Langues, le Blazon, & la Geographie;
La Médecine, & les Loix,
La Marine, l'Aſtrologie,
La Guerre, la Magie,
Et mille autres Arts à la fois.
Ledit Hector Criquet demeure,
Depuis pluſieurs ſaiſons,
Auprès des petites Maiſons;
On l'y trouve à toute heure.

COMUS.

Le charmant Placet! les beaux Vers!

Vous ſçavez tous ces Arts divers ?

HECTOR CRIQUET.

Non pas, Seigneur, mais je les enſeigne. A demain, Seigneur, Serviteur. *Il fait ſix pas.*

COMUS.

La peſte ſoit du fanatique !

H. CRIQUET *revenant.*

S'il vous plaiſoit, je vous chanterois mon Placet,
Car je l'ai mis en Muſique.

COMUS.

Voyons : un Placet en Muſique !

H. CRIQUET.

En quelle Muſique voulez-vous que je le chante ? Muſique Italienne, Françoiſe, Angloiſe, Allemande, Suiſſe, Turque, Chinoiſe ? car je compoſe en toutes ces Muſiques, ſans les avoir appriſes que par les Mathématiques : oh cela fait de beau chant ! Parlez.

COMUS.

Chantez celle qu'il vous plaira.

H. CRIQUET.

Vous en êtes pour l'Italienne, je le vois ; c'eſt le grand goût : auſſi, qu'eſt-ce que cette Muſique Françoiſe ? elle approche trop des paroles.

COMUS.

Oui, mais de ce défaut on la corrigera.

H. CRIQUET.

La la la ... Quelle voix voulez-vous ? car je les ai toutes, haut-deſſus, bas-deſſus, haute-

contre, taille, concordant, discordant, voix entiere; voix claire, basse-taille, basse-contre, parlez, choisissez.

COMUS.

La voix que vous voudrez; il ne m'importe guere.

H. CRIQUET.

La la la : je n'ai pas mis le titre du Placet en Musique, si vous vouliez pourtant . . . . . .

COMUS.

Non, non, il n'est pas nécessaire.

H. CRIQUET *chante en Musique Italienne.*

Monseigneur humblement supplie, &c. *jusqu'à ces mots, ledit Hector Criquet.*

COMUS.

Je suis enchanté de votre Air,
Et j'en ferai rire l'Hiver.

H. CRIQUET.

J'abuse de vos bontés. A demain, Seigneur, serviteur. *Il fait huit pas.*

COMUS.

Fut-il jamais pareille extravagance!

H. CRIQUET *revenant.*

Il tire de dessous son manteau un violon qu'il présente à Comus.

Un Dieu sçait toutes choses. Sçauriez-vous jouer du violon?

COMUS.

Non, je n'ai pas toute votre science.

H. CRIQUET.

C'eſt que je vous danſerois mon Placet, j'ai compoſé des pas deſſus.

COMUS.

Ah! voyons danſer un Placet :
Je n'oublirai jamais ce trait.

H. CRIQUET.

Il chante, joue du violon, & danſe en même tems.
Je vais vous en donner le plaiſir moi ſeul.

COMUS.

Vous êtes de talens un ſi rare aſſemblage,
Que vous avez ſans doute un Equipage ?

H. CRIQUET.

Un Equipage, Seigneur ! eſt-ce que les talens ſont récompenſés dans ce Pays ? on croit trop payer un Génie, qui va par les maiſons enſeigner la Philoſophie & la Politique, quand on lui donne une demie piſtole pour trente leçons ; & l'on ne rougit point d'en donner dix à un Danſeur, à un Chanteur pour douze quarts-d'heure; cependant il eſt honteux à un honnête homme de trop bien ſçavoir leurs Arts: bien danſer n'eſt qu'un mérite de ſinge.

COMUS.

Mais tout Paris aime ces Arts galans.

H. CRIQUET.

Dites, la Bagatelle. Qu'un homme du premier mérite entre dans une compagnie du bel air, s'il ne débute pas par une révérence extravagante

dit-il d'ailleurs des choſes plus galantes que Demoſthénes & Ciceron, fi, c'eſt un mauſſade, un pédant, un ſot, un homme à jetter par les fenêtres : qu'il entre enſuire un étourdi, qui jete ſa tête d'un côté, ſon corps de l'autre ; qui danſe ſur un pied, qui chante en même tems, qui voltige de fauteuil en fauteuil, il ne dira que des fadaiſes, & toute la compagnie s'écriera : ah le joli homme ! qu'il eſt aimable ! qu'il a d'eſprit ! c'eſt un prodige.

COMUS.

Cela vous dit, que le corps a ſes grace ;
Comme l'eſprit a ſes talens ;
Il faut les cultiver en homme de bon ſens.
De l'éducation, ils nous montrent les traces;
Mais le François veut être univerſel,
Et jamais, quoiqu'il ſe propoſe,
Il ne ſçait à fond nulle choſe ;
Il n'eſt que ſuperficiel.
Bien plus, c'eſt de l'Art qu'il profeſſe ;
Qu'il parle ſouvent le plus mal.
Le Magiſtrat parle guerre ſans ceſſe,
L'Abbé parle toillette & bal,
Le Courtiſan Morale, & l'homme de Finance
Parle bel eſprit & ſcience.
Mais vous m'avez donné des paſſe-tems trop doux ;
Venez me voir demain, & j'aurai ſoin de vous.

H. Criquet *joyeux.*
A demain, Seigneur, Serviteur, Serviteur.

SCENE IX.

L'HIVER, COMUS.

COMUS.

Mais voici l'Hiver qui s'avance.

L'HIVER.

He bien, aurai-je une femme, Comus?
Eſt-elle jeune? eſt-elle belle?
De bonne humeur? me plaira-t-elle?

COMUS.

Juſques ici mes ſoins ont été ſuperflus,
Un galant de votre âge eſt de dure défaire
S'il ne prend pas une coquette.

L'HIVER.

Va, mon cher Intendant, ne te tourmente plus,
J'ai moi même fait choix d'une aimable Déeſſe,
En qui les graces, la gayeté,
L'eſprit & la délicateſſe,
Brillent autant que la beauté.

COMUS.

C'eſt la Mode, ſur ma porole.

L'HIVER.

Fi donc, Comus, c'eſt une folle,
Et qui contre un Ruban troque un amant chéri.

COMUS.

Que ſeroit-ce d'un vieux mari?

Vous penez donc la Médiſance ?

L'HIVER.

Oh ! non : de ſa ſincérité ,
J'étois cependant enchanté ;
Mais de moi-méme , en ma préſence ;
Elle m'a ditdu mal.

COMUS.

Voyez quelle inſol ence
Ah ! ſi vous étiez ſon Epoux ,
A cauſe de la connoiſſance ,
Elle parleroit mieux de vous.
Enfin , vous choiſiſſez la Danſe ?

L'HIVER.

Ne penſe pas railler , j'aime ſes entrechats ;
Et je lui donnerois ma foi la préférence ;
Mais de ſa part je crains trop les faux pas.

COMUS.

He quelle eſt donc cette aimable Déeſſe ;
Dont votre cœur eſt enchanté ?

L'HIVER.

Cher Comus , c'eſt la Volupté.

COMUS.

Vous aimiez , diſiez-vous , la Vertu ſans rudeſſe ;
Vous la trouvez en cette Déité.

L'HIVER.

Je l'aperçois , mon bonheur me l'adreſſe.
Cours appeller l'Himen , & que le Bal s'empreſſe
A célébrer mes feux & ſa beauté.

SCENE X.

L'HIVER, LA VOLUPTÉ.

L'HIVER.

VEnez, belle Divinité,
Pardevant l'Himen que j'appelle,
Mon cœur va vous jurer une ardeur immortelle.

LA VOLUPTE'.

Que parlez-vous d'Himen, Seigneur ? C'eſt me trahir.
Voulez-vous déja me haïr ?
Le taliſman du mariage.
D'un Amant tendre, aimable, vif & doux,
Fait ſouvent un mari morne, avare jaloux ;
D'un galant, un brutal ; d'un fidéle, un volage.

L'HIVER.

D'un amant bel eſprit, peut-être un mari ſot.

LA VOLUPTE'.

Toujours d'une beauté charmante, douce & ſage,
Complaiſante, attentive aux ſoins de ſon menage,
En un moment l'Hymen fait, par un mot,
Une Guenon mauſſade, altiére, impérieuſe,
Une furie & coquette & joueuſe.
Ce beau couple d'Amans, qui toujours ſe cherchoient ;

Que

Que les plaisirs l'un à l'autre attachoient :
Sont-ils époux, incessamment se fuyent ;
Et quant le sort malin les rassemble, ils s'ennuient ;
On les voit dormir ou bâiller,
Et la discorde peut seule les réveiller.

L'HIVER.

Appellons donc l'Amour. Oui, constant, vif & tendre ....

LA VOLUPTE'.

Jurez pour le présent & non pour l'avenir ;
Et faites des sermens que vous puissiez tenir.
Souvent du premier coup un cœur se laisse prendre ;
Il ne faut pour charmer qu'un regard languissant ;
Tout engage, tout plaît dans un amour naissant ;
On croît toujours aimer, on le jure de même,
Et soi-même on se trompe, en trompant ce qu'on aime.

L'HIVER.

Remplissez mes désirs, aimable Déité,
Et mon ardeur pour vous sera toujours extrême ;

LA VOLUPTE'.

Ne vous y trompez pas ... je suis la Volupté ;
Et Fille de la Liberté,
Mais non pas du libertinage.
Mon enjoûment & ma gayté,
Et mon aimable badinage
Viennent de ma tranquilité.

L'HIVER.

Vous êtes Philoſophe ?

LA VOLUPTÉ.

Oh non : mais le vrai Sage,
Quand il touche au midi de l'âge,
Trouve en moi ſa félicité ;
Je fuis la fougueuſe jeuneſſe,
Ses ſoins impétueux & ſes diſtractions ;
Je hais & la folie & l'auſtére ſageſſe :
J'ai des plaiſirs & non des paſſions.
Libre de ſoins, libre d'inquiétude,
De craintes, de déſirs,
De remords & de repentirs,
Dans une douce étude,
Je trouve d'innocens plaiſirs,
Sans en être plus précieuſe.
Voilà la Volupté, Seigneur, telle qu'elle eſt,
Si ſon caractere vous plaît. . . . .

L'HIVER.

Non : vous êtes trop ſérieuſe :
Pardonnez, je ſuis franc & peut-être brutal.

LA VOLUPTÉ.

Je ne vous en veux point de mal,
Tous ne ſçavent pas me connoître.
Adieu je vois quelqu'un paroître :
Vous viſez au terreſtre, & je cours à l'eſprit.

SCENE XI.

L'HIVER, COMUS.

COMUS.

SEigneur, l'Himen me ſuit ; mais où fuit la Déeeſſe ?
Déja quelque amoureux dépit,
A-t-il troublé votre tendreſſe ?
Quoi ſi-tôt vous querellez-vous ?
Vous n'êtes pas encore époux.

L'HIVER.

Ni ne ſerons jamais : je hais le verbiage.
Le Ciel garde toute maiſon,
D'une femme qui n'eſt ni coquette, ni ſage ;
Cette Déeſſe eſt folle à force de raiſon.

SCENE XII.

L'HIVER, COMUS, L'HIMEN.

L'HIMEN.

VEnez, Dieu de l'Hiver... où donc eſt la future ?

L'HIVER.

Pardon, mon cher Himen, pardon ;

COMUS.

Trop tard, mignon,
Il ne veut plus en courir l'avanture.

L'HIMEN.

Qu'eſt-ce à dire, pardon ? Se mocque-t-on de moi ?
Non ? j'en jure par ma coëffure,
Et vous épouſerez, ou vous direz pourquoi.

COMUS.

Point de courroux, je te conjure,
Ami, reſte à rire avec nous.

L'HIMEN *en colere.*

Vous m'inſultez encor ? Que je reſte avec vous ?
Prenez-vous l'Himen pour Mercure ?
Oh vous épouſerez, je le veux, je l'entens...

COMUS *à l'Hiver.*

Ce n'eſt que pour trois mois.

L'HIVER.

Puiſqu'il le faut, je prens.... ?
Je prens.....

L'HIMEN *bruſquement.*

Achevez donc.

COMUS.

Un peu de patience.

L'HIVER.

Je prens,... aide moi donc, Comus ;

COMUS.

Prenez la Danſe,

Elle vient à propos vers nous.

L'HIVER.

J'y consens, tout coup vaille.

SCENE DERNIERE.

L'HIVER, L'HIMEN, COMUS, LA DANSE *amenée par un Prélude, suite de l'Himen.*

L'HIMEN.

APprochez-vous, la Belle,
Je vous donne en ce Dieu la perle des époux.

COMUS.

Ce n'est pas pour long-temps, tâchez d'être
fidéle.



DIVERTISSEMENT.

Le Bal amene les Jeux, les Ris & les Graces.

MARCHE.

AIR.

VEnez plaiſirs charmans & doux ;
Aſſemblez-vous troupe immortelle
Le Bal vous mene, & l'Hiver vous appelle.
Venez folatrer avec nous.
Que les Graces,
Sur vos traces,
Brillent toujours :
Des cœurs fondez les glaces ;
Brûlans Amours,
Par la tendreſſe,
La froide vieilleſſe,
Rajeunit ſans ceſſe,
Et trouve encore de beaux jours.

On Danse.

A I R en duo.

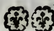
L'Hiver pour nous n'a rien d'épouventable ;
Ce n'eſt point un vieillard, triſte, morne, grondeur,
Caſſé, tranſi, trembleur ;
Il eſt riant, folâtre, aimable :
De l'Amour, il court à la table.
Amans, Buveurs, il eſt le pere des plaiſirs ;
Chantez ſa gloire ;
Amans, il ſçait ranimer vos deſirs,
Buveurs, il vous enſeigne à boire.

On Danse.

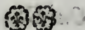
V A U D E V I L L E.

Quand un jeune Amant vif & tendre,
A trouvé l'art de nous ſurprendre ;
L'Hiver n'éteint point nos feux ;
Quels aimables nœuds !
Quel ſort heureux !
Près de l'Epoux que l'Himenée,
Unit à notre deſtinée,
Nous nous morfondons ;
Nous grelottons,
Nous tremblons ;

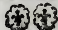
Nous gêlons,
Les quatre ſaiſons de l'Année.



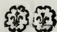
Auprès d'un objet du bel âge ;
Tant qu'on s'en tient au badinage ;
L'amour répond à nos vœux :
Quels aimables nœuds,
Quel ſort heureux !
Mais quand par un deſtin contraire,
L'Himen ſe mêle de l'affaire,
Nous nous morfondons, &c.
L'amour fuit toujours le Notaire.



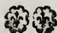
Quand un Marquis dans notre bourſe
A deſſein de faire reſſource,
Qu'il eſt doux, poli, preſſant,
Flateur, careſſant,
Et ſéduiſant !
Doit-il rendre ? pendant Septembre,
Octobre, Novembre, Décembre,
Nous nous morfondons,
Nous grelottons,
Nous tremblons,
Nous gelons,
A la porte de l'Antichambre.



Auprès d'un objet agréable,
En commençant tout eſt aimable;
L'amour répond à nos vœux;
L'ardeur de nos feux
Nous rend heureux.
Mais après deux jours on s'ennuie:
Aux genoux de notre Silvie,
Nous nous morfondons,
Nous grelottons,
Nous tremblons,
Nous gelons,
Et l'Amour fauſſe compagnie.



Quand une plaideuſe eſt gentille,
Ou que dans ſa main l'argent brille;
Elle gagne ſon procès,
Tous les intérêts,
Dépens & frais;
Mais n'avons-nous plus de quoi plaire;
Ni d'argent pour aider l'affaire,
Nous nous morfondons,
Nous grelottons,
Nous tremblons,
Nous gelons
A la porte du Secretaire.



Messieurs quand notre Comédie
Vous plait & vous paroît jolie ;
Quand vous vous divertissez ;
Vous applaudissez,
Vous revenez ;
Mais quand par un destin contraire
Elle a le malheur de déplaire,
Nous nous morfondons,
Nous grelottons,
Nous tremblons,
Nous gelons,
Les frimats naissent au Parterre.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre, *l'Hiver*, Comédie, ſuite du Théâtre Italien. Fait à Paris, ce 15 Mars 1733.

DANCHET.

LES QUATRE SEMBLABLES.

COMEDIE

En Vers, & en trois Actes.

Par M. DOMINIQUE.

Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 5 Mars 1733.



A PARIS;

Chez BRIASSON, rue saint Jacques, à la Science.



ACTEURS.

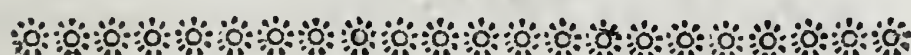
CHRISANTE.
HORTENSE, fille de Chrisante.
LISETTE, Suivante d'Hortense.
FABRICE.
I. LELIO, } Fils de Fabrice.
II. LELIO, }
I. ARLEQUIN, valet du I. Lelio.
II. ARLEQUIN, valet du II. Lelio.
LEANDRE.
LEONORE, Sœur de Leandre.
SCAPIN, Aubergiste.
Plusieurs Garçons de Cabaret.
Plusieurs Archers.

La Scene est à Naples au coin d'une rue; d'où l'on apperçoit une fenêtre de la Prison.



LES

QUATRE SEMBLABLES.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISANTE, HORTENSE, LISETTE.

CHRISANTE.



D'Où naît, ma chere enfant, cette sombre tristesse?
Tu ne fais que rêver, tu soupires sans cesse.
A ton âge doit-on se livrer à l'ennui?
Ce n'est point là l'emploi des filles d'aujourd'hui.
A prévenir tes veux, tu sçais que je m'applique;
Cependant je te vois triste, melancolique,
Tu t'obstine toujours à garder la maison,
De cette inquiétude apprends-moi la raison.

HORTENSE *soupirant.*

Hélas !

CHRISANTE.

Nous y voilà, tu soupires encore,
Pourquoi ?

LISETTE.

Vous l'ignorez ?

CHRISANTE.

Oui vraiment je l'ignore.

LISETTE.

L'esprit bouché !

CHRISANTE.

Cela ne doit pas t'étonner,
Je n'ai pas le talent de sçavoir deviner.

LISETTE.

Et moi je vous croïois bien plus d'intelligence.
J'ai moins d'âge que vous, & moins d'expé-
rience,
Cependant je connois la cause de son mal.

CHRISANTE.

Pourtant je n'y puis rien comprendre.

LISETTE *à part.*

L'animal !

HORTENSE.

Lisette ne dis rien, tu vas fâcher mon pere.

LISETTE.

Que m'importe ? dussai-je exciter sa colere
Je prétends lui parler, & soulager mon cœur.
Lorsque vous la voyez de si mauvaise humeur,
Distraite, solitaire, inquiéte, agitée,
Vous demandez le mal dont elle est tourmentée!

CHRISANTE.

Sans doute; & plus j'en veux pénétrer le ſujet
Et moins de ſes ennuis je découvre l'objet.

HORTENSE.

Quelle conception! tu perds ton tems Liſette.

LISETTE.

Patience.

CHRISANTE.

Faut-il lui faire quelque emplette
D'habits, ou de rubans? elle n'a qu'à parler,
J'y cours tout de ce pas.

LISETTE *l'arrêtant.*

Où voulez-vous aller?
Ne vous preſſez pas tant.

HORTENSE.

Tu vois ce qu'il propoſe;
Que je ſuis malheureuſe!

LISETTE.

Il lui faut autre choſe.

CHRISANTE.

Quelque livre nouveau, peut-être....

LISETTE.

Point du tout,
La lecture n'eſt pas ce qui flate ſon goût.

CHRISANTE.

Oh! je ſçais ce que c'eſt, ſa toilette eſt meſquine,
Va, je l'enrichirai.

HORTENSE.

Tu vois comme il devine.

LISETTE.

Elle n'a pas beſoin de toilette, d'habits ;
De livres, de rubans. . . .

CHRISANTE.

Quelque bague de prix
La rendroit, j'en ſuis ſûr, plus gaye, & plus contente ;
Ma fille, j'aurai ſoin de remplir ton attente,
Tu ſera ſatisfaite, & je te ſuis garant. . . .

HORTENSE *en riant.*

Que mon pere a d'eſprit ! & qu'il eſt pénétrant !

CHRISANTE.

Liſette, pour le coup je ſuis au fait.

LISETTE.

J'enrage !
Quoi ! Monſieur, ſe peut-il qu'un homme de votre âge
Ait ſi peu de lumiere, & ſi peu de bon ſens,
Qu'il ne connoiſſe rien à ſes beſoins preſſans ?

CHRISANTE.

Non.

LISETTE.

Quoi ! vous n'êtes pas encore aſſez habile,
Pour ſçavoir ce que veut une fille nubile ?

CHRISANTE.

Je n'entens point ce terme, il eſt nouveau pour moi.
Qu'eſt-ce qu'il ſignifie ?

HORTENSE.

Ah ! Liſette, tais-toi,
S'il n'entend point ce mot, que faut-il que j'eſpere ?

LISETTE.

C'eſt un ſublime eſprit que Mr. votre pere !

HORTENSE.

Heureuſement pour moi, je ne tiens pas de lui.

CHRISANTE.

Mais que manque-t'il donc à ma fille ?

LISETTE.

Un mari.

CHRISANTE.

Un mari !

LISETTE.

Je l'ai dit, grace au Ciel, je reſpire.

HORTENSE.

Peut-être il n'entend pas ce que cela veut dire.

LISETTE.

Faut-il vous expliquer ce terme ? j'y conſens.

CHRISANTE.

Il n'en eſt pas beſoin ; mais crois-tu qu'il ſoit tems
De la mettre en ménage ? elle eſt ſi jeune encore ;
C'eſt une tendre fleur qui ne fait que d'éclore,
Je crains de l'expoſer....

LISETTE.

Allez ne craignez rien,
L'hymen lui ſera bon, & j'en répondrois bien.

CHRISANTE.

Oui, mais je veux ſçavoir ce que ma fille penſe.
Es-tu de ſon avis ? parle, ma chere Hortenſe,
Te faut-il un époux? C'eſt un grand embarras,
Fais-y réflexion ... elle ne répond pas :

Tu te trompes Lisette....

LISETTE.

Et non, Monsieur, vous dis-je ;
Je connois son chagrin, je vois ce qui l'afflige.

à Hortense.

Parlez donc vous ?

HORTENSE.

Je n'ose.

CHRISANTE.

Et moi je vais gager ;
Que sous le joug d'himen, bien loin de s'engager,
Elle veut rester fille : oh le bon caractere ?

HORTENSE.

Non, non, ne gagez point, car vous perdrez ; mon pere.

CHRISANTE.

Quoi ! ma fille, si-tôt tu veux m'abandonner ?
Attens du moins deux ans pour te déterminer.

HORTENSE.

Des filles d'aprésent, je veux suivre la route.

CHRISANTE.

Mais sçais-tu ce que c'est qu'un mari ?

HORTENSE.

Je m'en doute.

CHRISANTE.

Hé bien, ma fille, soit, je vais songer à vous,
Et moi-même je veux vous choisir un époux,
Riche, doux, complaisant; enfin soyez certaine....

HORTENSE.

Je l'ai déja choisi, n'en prenez pas la peine.

CHRISANTE.

Bonne précaution! cela passe le jeu,
Ma fille, deviez-vous choisir sans mon aveu?

HORTENSE.

En fait d'époux, on doit toujours se satisfaire;
Une fille, je crois, s'y connoît mieux qu'un pere.

LISETTE.

Bien répondu! courage.

CHRISANTE.

Elle est en bonne main.

LISETTE.

Oui, Monsieur, je sçaurai la mettre en beau chemin;
Par mes sages leçons laissez-moi la conduire.

CHRISANTE.

Peut-on sçavoir l'objet pour qui son cœur soûpire?

LISETTE.

C'est un joli garçon que l'amour a formé,
Vous-même, en le voyant vous en serez charmé.

HORTENSE.

Lisette a bien raison; c'est un jeune homme aimable,

Fait à peindre, poli, d'une humeur agréable,
Qui joint tout à la fois l'esprit & l'enjouement.

CHRISANTE.

C'est en dire beaucoup.

LISETTE.

Monsieur, il est charmant.

CHRISANTE.

Tu fais de son mérite une belle peinture.

LISETTE.

Oui, voilà son portrait tiré d'après nature.

CHRISANTE.

Et son nom ?....

LISETTE.

Lelio.

CHRISANTE.

Son pere est mon ami;

LISETTE.

Tant mieux : il ne faut pas nous servir à demi,
Puisqu'il vous est connu, sans tarder d'avantage,
Allez tout de ce pas presser ce mariage.

HORTENSE.

Oui, ne differez point.

CHRISANTE.

Mais....

LISETTE.

Vous perdrez le tems,
Allez-donc;

CHRISANTE.

Il faudroit.....

HORTENSE.

Finiſſez.

CHRISANTE.

Je prétends

Sçavoir . . . .

LISETTE *le pouſſant toujours.*

Que de raiſon ! ce retard nous irrite.

CHRISANTE.

Sans rien précipiter . . . . je veux . . .

HORTENSE & LISETTE *le pouſſant.*

Partez-donc vite.

SCENE II.

HORTENSE, LISETTE.

LISETTE.

ENfin de mes conſeils vous avez profité,
Et mes ſoins ont vaincu cette timidité,
Ces ſcrupules honteux, cette contrainte auſtere,
Dont l'injuſte pouvoir vous forçoit à vous taire.

HORTENSE.

Oui, tu m'as enhardie, & je t'en ſçais bon gré.

LISETTE.

Avouez qu'un ſecret, qui n'eſt pas déclaré,
Dans le ſexe, ſurtout, cauſe bien de la peine.

HORTENSE.

Il m'étouffoit, Liſette, & j'étois à la gêne,

Je ſuis bien ſoulagée à préſent.

LISETTE.

Je le crois.

HORTENSE.

Je n'oublierai jamais tout ce que je te dois.

LISETTE.

Vous aviez peu d'eſprit ſur certaine matière.

HORTENSE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Mais j'ai fait une bonne Ecoliere.

HORTENSE.

Je ne puis trop payer tes ſoins officieux,
Tu m'as fort bien inſtruite, & je m'en trouve mieux.
Avant qu'à tes leçons je me fuſſe prêtée,
D'une extrême langueur ſans ceſſe tourmentée,
Je ne connoiſſois point ce trouble intérieur,
Qui ſouvent, malgré moi, s'élevoit dans mon cœur.
De mes fréquens ſoupirs la douce violence,
Ces pleurs qui m'échapoient, ces deſirs, ce ſilence,
Cette mélancolie, & ces chagrins ſecrets,
Ces jours longs à couler, ces ennuis, ces regrets;
Enfin de tous les maux auſquels l'amour expoſe,
Sans toi, ſans ton ſecours, j'ignorerois la cauſe.

LISETTE.

C'eût été grand dommage, oh les charmans progrès!

Et que je m'aplaudis dans cet heureux ſuccès !
Mais raiſonnons un peu.

HORTENSE.

Je ſuis prête à t'entendre....

LISETTE.

Ainſi que Lelio, vous avez vû Leandre,
Le premier vous a plû, n'eſt-ce pas ?

HORTENSE.

Tout à fait.

LISETTE.

Vous l'aimez mieux que l'autre, & pourquoi s'il vous plait ?

HORTENSE.

C'eſt de la ſympathie un effet invincible
Qui m'a pour Lelio fait devenir ſenſible.

LISETTE.

Oui, voilà ce que c'eſt, vous avez bien choiſi.

HORTENSE.

Pour l'autre en vérité, mon cœur n'a rien ſenti.

LISETTE.

Puiſque de votre amour vous ſçavez l'origine,
Je n'ai point vainement employé ma doctrine;
Mais ce n'eſt rien encore, un époux empreſſé,
Achevera bien-tôt ce que j'ai commencé,
De vous inſtruire mieux il aura l'avantage.

HORTENSE.

Bon ! tu m'en as tant dit.

LISETTE.

Il dira d'avantage.

HORTENSE.

Je n'en crois rien.

LISETTE.

Allez, je ſçais ce que je dis:
Mais je vois Arlequin, rentrez dans le logis,

HORTENSE.

Tu l'aimes?

LISETTE.

Oui, ſans doute, & mon ame eſt ravie...

HORTENSE.

Ton bonheur, je l'avoüe, excite mon envie;
Tu vas entretenir ton amant, tu fais bien.
Que ne puis-je de même entretenir le mien!

SCENE III.

I. ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

Bon jour, cher Arlequin.

I. ARLEQUIN.

Bon jour, belle Liſette.

LISETTE.

Que ton abſence, hélas! me rendoit inquiette;

I. ARLEQUIN.

Pourquoi-donc?

LISETTE.

Quand je paſſe un moment loin de toi,

Il n'eſt, je te le jure, aucun plaiſir pour moi.

I. Arlequin.

Hé bien, conſole-toi, me voilà, ma mignone;
Là, contemple à loiſir ma gentille perſonne,
Satisfais tes regards, conſidere mes traits,
Ce port, cette démarche, & ces divins attraits;
En louant ma beauté, tu lui rendras juſtice,
Ma petite figure eſt toute à ton ſervice;
Si-tôt que je parois tu te ſens émouvoir,
Ma chere, goûte bien le plaiſir de me voir.

Lisette.

Quelle vivacité! quel humeur agréable!

I. Arlequin.

Je conviens avec toi que je ſuis bien aimable;
Et quand je vois ton cœur de mes graces épris,
A parler franchement, je n'en ſuis point ſurpris.

Lisette.

Petit badin!

I. Arlequin.

Non, non, je ſuis fait d'un modèle
A déſarmer bien-tôt une beauté cruelle;
J'ai le jargon joli, les geſtes familiers,
Le minois attractif, l'air des plus cavaliers;
J'aime le jeu, le vin, les femmes; peut-on être
Plus digne de porter le nom de Petit-Maître?
Mais Liſette à propos, quand nous épouſons-nous?
Je te ferai jouir du deſtin le plus doux,
Tu ne te plaindras point, tu vivras à ta mode

Et je ſerai pour toi l'époux le plus commode.

LISETTE.

Tu me laiſſeras-donc entiere liberté?

I. ARLEQUIN.

Autant que tu voudras.

LISETTE.

Voyez quelle bonté!
Chez moi je pourrai-donc recevoir compagnie?

I. ARLEQUIN.

Oh je le prétens bien.

LISETTE.

La noire jalouſie
Ne troublera jamais ton cœur, ni ton cerveau?

I. ARLEQUIN.

Que dis-tu? moi jaloux? cela ſeroit fort beau!

LISETTE.

Si de quelque galant je recevois viſite....?

I. ARLEQUIN.

En ce cas je dirois ma femme a du mérite.

LISETTE.

Fort bien, c'eſt un tréſor qu'un mari ſi benin.

I. ARLEQUIN.

Je ne te donnerai jamais aucun chagrin;
Et pourvû qu'au logis je faſſe bonne chere;
Que je ne manque pas ſur-tout du néceſſaire;
Qu'il me ſoit quelquefois permis de m'enyvrer;
Sans crainte à ton penchant tu pourras te livrer.

LISETTE.

Je ne te croïois pas ſi doux, & ſi docile;

Pour-

Pour moi je l'avouerai, j'ai l'esprit moins tranquille ;
Et si tu m'irritois par tes déreglemens ,
Tu te trouverois mal de mes emportemens ;
Je suis vive.

I. ARLEQUIN.

Ecoutez, notre épouse future ,
Vous seriez sur le champ payée avec usure ;
Si jamais avec moi vous preniez le haut ton ;
Je mettrois en usage un remede assez bon ,
Et qui vous guériroit de votre pétulence ;
C'est un remede sûr contre la violence ,
Qui de certains maris sçait maintenir les droits.
Quoique je sois doux , je rosse quelquefois ;
Mais cela ne doit point vous faire de la peine ,
Cela n'arrivera que trois fois la semaine.

LISETTE.

Comment, tu me battrois ?

I. ARLEQUIN.

Oui, mais tout doucement ;
Quelques petits souflets donnez légerement,
Si vous les méritiez. . . .

LISETTE *pleurant.*

Déja tu me menaces ,
Et des maris bourus, tu veux suivre les traces,
Je n'en puis plus.

I. ARLEQUIN.

Là là , ma poulette , tout doux.
Attendez, pour crier, que je sois votre époux.

LISETTE.

Le brutal ! . . .

I. ARLEQUIN.

Le plus sûr est de me laisser faire ;
Par-là vous obtiendrez le bonheur de me plaire.

LISETTE.

Il faut donc souffrir, sans oser murmurer,
Que pour un autre objet vous osiez soupirer ?

I. ARLEQUIN.

Vous ferez sagement de garder le silence,
Puisque j'aurai pour vous la même complaisance.

LISETTE.

Un pareil sentiment mérite attention ;
J'accepte volontiers cette condition.

I. ARLEQUIN.

Je ne prétends pas seul avoir cet avantage.

LISETTE *le saluant & s'en allant.*

Allez, ne craignez rien, nous ferons bon ménage.

SCENE IV.

I. ARLEQUIN *seul.*
I. LELIO.

I. ARLEQUIN.

JE crois que nous n'aurons rien à nous reprocher ;
Mais Lelio paroît.

I. LELIO.

Il faut donc chercher ;
D'où venez-vous, Monsieur, vous devenez bien rare ?

I. ARLEQUIN.

Accusez-en l'amour qui de vous me sépare ;
Je trouve avec Lisette un passe-tems plus doux,
Cette fille tout franc, m'amuse plus que vous.
D'ailleurs depuis le tems que nous vivons ensemble.
Pour agir prudemment nous devons ce me semble,
Nous passer nos défauts : vous en avez assez ;
Moi, j'en ai quelques-uns. Si vous me connoissez,
Je vous connois de même, & cette connoissance
Doit exciter en nous une égale indulgence.

I. LELIO.

Tu n'abuses que trop de ma facilité.

I. ARLEQUIN.

Ma foi vous abusez aussi de ma bonté ;
Mais enfin il faut bien excuser la jeunesse.

I. LELIO.

Insolent, sçavez vous qu'un tel discours me blesse ?

I. ARLEQUIN.

Oh ! si vous vous fâchez vous avez tort, vraiment ;
Qui pourroit m'empêcher d'en user librement ?
Me contester ce droit seroit une injustice ;
Avec vous élevé chez le Seigneur Fabrice,
Je m'imagine-moi que nous sommes égaux.

I. LELIO.

Tu te trompes, mon cher, tes préjugés sont faux,

La différence eſt grande, & tu dois la connoître
Tu n'es que le valet, & moi je ſuis le maître.

I. ARLEQUIN.

Peut-être à cet honneur parviendrai-je à mon tour,
Vous êtes Maître, hé bien, je pourrai l'être un jour.

SCENE V.

LEONORE, I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. LELIO.

J'Apperçois Leonore; ah! vous voilà, Madame?
Animé des tranſports de la plus vive flâme,
Je me rendois chez vous pour vous jurer cent fois,
Que juſques au tombeau je vivrai ſous vos loix.

LEONORE.

De vous revoir auſſi, j'étois impatiente,
Et dans l'ennui que cauſe une cruelle attente;
J'ai cent fois ſouhaité ce précieux inſtant.

I. LELIO.

Vous m'avez inſpiré l'amour le plus conſtant;
Vous ſeule avez fixé mes vœux & mon hommage,
Vous avez triomphé du cœur le plus volage.
Laiſſant un libre cours à mes ardens deſirs
A l'infidelité je bornois mes plaiſirs;

Mais j'ai vû Leonore, en la voyant si belle,
L'Amant le plus leger devient le plus fidèle;
Lelio n'éteindra jamais de si beaux feux,
Il doit à vos appas ce changement heureux.

I. ARLEQUIN *à Leonore.*

N'en croyez rien, j'en dis tout autant à Lisette.
Je lui jure à ses pieds l'ardeur la plus parfaite,
Je promets de brûler toujours pour ses appas;
Mais ce que je lui dis, je ne le pense pas.

I. LELIO.

Que vous dit Arlequin?

LEONORE.

Il m'a fort allarmée;
Et de vos sentimens je suis trop informée.
Je ne m'attendois pas....

I. LELIO.

Comment?

LEONORE.

Si je l'en croi
Je dois à vos discours ajoûter peu de foi;
Lelio, faudra-t'il craindre votre inconstance?

I. LELIO.

Ah! que me dites vous? que ce soupçon m'offense!
Retire-toi maraut, ou mon juste couroux...

LEONORE.

Ne vous emportez point.

I. LELIO.

Il mérite cent coups.

I. ARLEQUIN.

Tâchez de m'imiter, j'ai l'humeur pacifique....

LEONORE.

Il eſt, vous le ſçavez, ancien domeſtique.

I. ARLEQUIN.

Domeſtique, Madame, oh tout beau, s'il vous plaît,
Je ſuis preſque ſon frere.....

I. LELIO.

Ah! l'inſolent valet!
Mon Pere à mon bonheur conſentira ſans peine :
Quel plaiſir de former une ſi belle chaîne!
Lorſque rien ne s'opoſe à ma félicité,
Et que tout favoriſe un himen ſouhaité.

LEONORE.

Puiſque vous êtes ſûr de l'agrément d'un Pere,
Et que je puis compter ſur celui de mon frere,
Ne différez donc plus.

I. LELIO.

Croyez que mon amour
Avec impatience attend un ſi beau jour.

LEONORE.

A ce moment heureux mon tendre cœur aſpire,
Unir mon ſort au vôtre eſt tout ce qu'il deſire.
Adieu.

I. LELIO.

Vous me quittez?

LEONORE.

Je vous en ai trop dit,
Accuſez-en l'amour, c'eſt lui qui me trahit.

SCENE VI.

I. ARLEQUIN.
FABRICE.

I. ARLEQUIN.

DAns un cœur feminin lorſque l'amour ſe cache,
Il y tient tant morbleu, que rien ne l'en arrache.
J'aperçois mon vieux maître, il le faut éviter.

FABRICE *retenant Arlequin.*

Arlequin, faites-moi le plaiſir de reſter.

I. ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois, ailleurs mes ſoins ſont néceſſaires.

FABRICE *l'arrêtant.*

Demeurez un moment.

I. ARLEQUIN.

Monſieur, j'ai des affaires.

FABRICE.

Ma préſence vous gêne, & j'en ſçais la raiſon.

I. ARLEQUIN.

Vous me grondez toujours, vous faites le Caton.
Je vis d'une façon à ne me pas contraindre.

FABRICE.

De mon fils Lelio ne dois-je pas me plaindre?
Je ne le vois jamais au gré de mes déſirs;
Sans ceſſe il s'abandonne à de nouveaux plaiſirs;
Loin de l'en détourner, tu l'engages à ſuivre

Cette route fatale, où son penchant le livre.

I. ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, votre fils est un garçon d'honneur,
Il a de l'enjoument, de l'esprit, & du cœur;
Reglé dans sa conduite, il est toujours le même,
Il fait de la dépense, il boit, il jouë, il aime,
Il achete bien cher, quand on lui fait crédit,
Il se couche le jour, & se leve la nuit.
De remplir ses devoirs avec exactitude,
Il s'est fait dès long-tems une douce habitude;
Il est l'exemple enfin de tous nos jeunes gens,
Et s'il vouloit se rendre à mes conseils prudens,
Il se divertiroit encore d'avantage.

FABRICE.

Il suivroit les leçons d'un Précepteur fort sage.

I. ARLEQUIN.

Il aime Leonore, & la doit épouser.

FABRICE.

Je le sçais: à ses vœux bien loin de m'opposer
Je voudrois que déja l'affaire en fut concluë;
Elle est très-vertueuse, & pour telle connuë
Si l'autre Lelio n'eût point fini son sort. . .

I. ARLEQUIN.

Qu'allez-vous rappeller?

FABRICE.

Mais hélas, il est mort.
Sa mémoire, Arlequin, me sera toujours chere.

I. ARLEQUIN.

Vous me faites par-là souvenir de mon frere:

Pourquoi

Pourquoi renouveller aujourd'hui mes douleurs ?

FABRICE *pleurant.*

Je ne puis m'empêcher de répandre des pleurs.

I. ARLEQUIN *pleurant.*

Vous reveillez en moi l'amitié fraternelle.
Depuis plus de vingt-ans, ô disgrace cruelle !
Mon frere avec ce fils, que vous avez perdu ;
Partit un beau matin, & n'est point revenu ;
Mais croyez-vous, Monsieur, qu'ils ne soient plus en vie ?

FABRICE.

Il n'en faut point douter, elle leur fut ravie.
Depuis un si long-tems Lelio m'eût écrit,
Et j'aurois de son sort été sans doute instruit.

I. ARLEQUIN.

Mon frere, comme moi, ne sçavoit point écrire,
C'est pourquoi, de son sort, il n'aura pû m'instruire ;
Ce fils que vous pleurez avec juste raison,
De l'autre Lelio portoit aussi le nom.

FABRICE.

Tous deux le même jour, reçurent la naissance,
Ils avoient même traits, & même ressemblance.
Ta mere qui chez moi, servoit fidélement,
Mit au monde deux fils dans le même moment ;
Ton pere en ressentit une allegresse extrême,
Et suivant mon exemple, il les nomma de même :
Ton frere s'appelloit Arlequin comme toi.

I. ARLEQUIN.

Oui, c'étoit mon portrait, mais cependant je croi
Que j'étois plus mignon, plus beau, plus agréable.

FABRICE.

Non, sa figure étoit à la tienne semblable.
Le départ de ce fils m'occupoit nuit & jour;
Venise me devint un funeste séjour,
Et quelque tems après je quittai cette ville,
Pour venir établir ici mon domicile.

I. ARLEQUIN *pleurant amérement.*

Mon pauvre frere, hélas! je ne te verrai plus.

FABRICE.

Epargne-toi, mon cher, des regrets superflus.

I. ARLEQUIN *pleurant toujours.*

Avant que d'avoir vû le ténébreux rivage,
S'il m'eût laissé du moins quelque gros héritage,
Je me consolerois; car j'ai le cœur si bon....
Mais mourir loin de moi, sans me faire aucun don,
C'est une cruauté dont j'ai lieu de me plaindre.

FABRICE.

Finis.

I. ARLEQUIN *pleurant plus fort.*

Dans ma douleur, je ne puis me contraindre,
Il a vraiment grand tort d'être ainsi trépassé.

Encore plus fort.

Mon pauvre frere est mort, & ne m'a rien laissé.

SCENE VII.

FABRICE *seul.*

Sous le joug de l'himen, si Lelio s'engage,
J'adoucirai bien-tôt les chagrins du veuvage,
Et lorsque de mon fils je serai délivré,
Je ne tarderai pas à choisir à mon gré
Une jeune personne, & digne de me plaire.
Hortense, par ma foi, feroit bien mon affaire;
Elle m'inspireroit un feu toujours nouveau;
Elle n'a que vingt ans! ah! le friand morceau!

SCENE VIII.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

Arlequin portant une Valise sur ses épaules; & Lelio qui se promene pendant qu'Arlequin le suit chargé de la Valise.

II. Lelio.

Depuis plus de vingt ans absent de ma Patrie,
Je n'ai pû du destin fléchir ma barbarie.
Des caprices du sort, objet infortuné,
Je fus presque en naissant à souffrir condamné.

II. ARLEQUIN.

Monſieur, cette Valiſe eſt diablement peſante;

II. LELIO.

Je me livre avec joie à l'eſpoir qui m'enchante,
Je ne prétends reſter à Naples que deux jours.

II. ARLEQUIN.

Monſieur, ſoulagez-moi; jaſerez vous toujours?

II. LELIO.

Et ſans perdre de tems je pars pour Veniſe.

II. ARLEQUIN.

Encor? je ne puis plus porter cette Valiſe,

II. LELIO.

J'eſpere y trouver mon pere.

II. ARLEQUIN.

Babillard?

II. LELIO.

Quelle vive douleur lui cauſa mon départ!
Je reverrai mon frere . . .

II. ARLEQUIN.

Ecoutez-moi, de grace,
Depuis aſſez long-tems ce fardeau m'embaraſſe.

II. LELIO.

Et le Ciel favorable à mes vœux . . . .

II. ARLEQUIN.

Par pitié . . .

II. LELIO.

Excuſes-moi, mon cher, je t'avois oublié.

Lelio déchargeant Arlequin, reçoit la Valiſe ſur ſes épaules.

II. ARLEQUIN *contrefaisant son maître, & se promenant.*

Depuis plus de vingt ans absent de ma Patrie,
Je n'ai pû du destin fléchir la barbarie.

II. LELIO.

Arlequin que fais tu ?

II. ARLEQUIN.

Quel plaisir d'embrasser
Mon cher papa mignon, & de le caresser !
Je lui raconterai mes peines, mes voyages,
Des pays que j'ai vûs les différens usages.

II. LELIO.

Veux-tu bien....

II. ARLEQUIN.

Je verrai mon frere & mes amis,
De mon heureux retour ils seront tous ravis,
Je reverrai Venise.

II. LELIO.

Encor ? tu me désoles.

II. ARLEQUIN.

Son superbe Arsenal, & ses belles Gondoles.

II. LELIO.

Pour moi de ce fardeau c'est trop de la moitié.

II. ARLEQUIN *lui ôte sa Valise, & dit après*

Excuse-moi mon cher, je t'avois oublié.

II. LELIO.

Je t'apprendrai, maraut....

II. ARLEQUIN.

Ah ? treve de colere.
Croïez que je n'ai pas prétendu de vous déplaire;

J'ai voulu ſeulement vous faire convenir
Que contre un pareil poids, on ne ſçauroit tenir.
Vous l'avez éprouvé, j'en ſuis ma foi bien aiſe;
Nous pouvons maintenant diſcourir à notre aiſe.
Nous partirons bien-tôt de Naples, n'eſt-ce pas?
Ah! Monſieur, que Veniſe aura pour moi d'appas.

II. LELIO.

Je le crois.

II. ARLEQUIN.

Convenez que la Ville eſt jolie;
Le Carnaval ſur-tout....

II. LELIO.

Ton entretien m'ennuie.
Frappe à ce Cabaret.

Arlequin va frapper à l'Hôtellerie.

SCENE IX.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

SCAPIN.

ARlequin, ſerviteur.
Ah Monſieur Lelio, vous me faites honneur.

II. LELIO *à Arlequin.*

Quelle imprudence! eh quoi tu ne pouvois te taire,
De dire qui je ſuis, étoit-il néceſſaire?

II. ARLEQUIN.

Voilà de vos écarts : ſans ma permiſſion,
Pourquoi donc, s'il vous plait, l'informer de mon nom ?

II. LELIO.

Je ne ſçais ce que c'eſt.

SCAPIN.

En quoi te ſuis-je utile ?
Parle, cher Arlequin.

II. ARLEQUIN *à part.*

haut. Il échauffe ma bile.
D'où nous connoiſſez-vous ?

SCAPIN.

Vous faites l'ingenu,
Mon ami.

II. ARLEQUIN.

Dans ces lieux je veux être inconnu,
Auſſi-bien que mon maître, & c'eſt une inſolence,
De relever des noms conſacrés au ſilence.
Un procedé ſemblable a lieu de me piquer.

II. LELIO *à Arlequin.*

Cet homme aparamment nous a vûs débarquer.
Et quelqu'un ſur le Port aura pris ſoin de l'inſtruire. *à Scapin.*
Je veux loger chez vous.

SCAPIN.

Oh vous n'avez qu'à dire :
Le Seigneur Lelio m'honore infiniment,
Et peut de ma maiſon diſpoſer librement.

II. ARLEQUIN.

Il eſt *incognito* : quelle tête maudite !

SCAPIN.

Il ſuffit, je ſerai plus diſcret dans la ſuite ;
Je ne le ſçavois pas, excuſez, Arlequin.

II. LELIO *à Arlequin.*

Va choiſir une chambre & porte ma Valiſe.

II. ARLEQUIN *à Scapin.*

Qu'avons-nous à dîner ? mon appetit s'aiguiſe.

SCAPIN.

Ordonnez-le vous-même.

II. ARLEQUIN.

Il nous faut deux dindons ;
N'oubliez pas, ſur-tout, un plat de macarons.

SCAPIN.

Cela ſuffit, entrez dans mon Hôtellerie.

II. ARLEQUIN.

Demeurez un inſtant, aidez-moi je vous prie.

Arlequin prend ſa Valiſe & après avoir paſſé ſous les jambes de Scapin, qu'il fait tomber, il lui fait prendre la Valiſe, & dans cette poſture il emporte Scapin dans l'auberge.

SCENE X.

LEONORE, II. LELIO.

LEONORE.

JUgez, cher Lelio, par cet empreſſement,

Du plaiſir que je trouve à revoir mon amant;
C'eſt lui qui dans ces lieux près de vous me rappelle.
Je viens vous annoncer une heureuſe nouvelle;
Avez-vous vû mon frere ?

II. LELIO.

Et pourquoi, s'il vous plaît,
Me le demandez-vous ? je ne ſuis point au fait.

LEONORE.

Il approuve nos feux : à nos déſirs propice,
Il ſouhaite ardemment que l'himen nous uniſſe.

II. LELIO.

Votre frere, Madame, a bien de la bonté,
Mais d'un pareil honneur mon cœur eſt peu flatté :
Excuſez, ſi je parle avec trop de franchiſe.

LEONORE.

Ciel! que viens-je d'entendre, & quelle eſt ma ſurpriſe ?

II. LELIO.

Tout franc de cet abord, je ne ſçai que penſer,
A quelqu'autre qu'à moi daignez vous adreſſer;
De telles libertés bleſſent les bienſéances,
Il ne vous convient point de faire des avances.

LEONORE.

Perfide, cet accueil excite mon dépit,
Ton Valet Arlequin ne me l'a que trop dit.

II. LELIO.

Et que vous a-t'il dit ?

LEONORE.

Que tu n'étois qu'un traître ;

Au portrait qu'il a fait, je devois te connoître ;
Et ne pas écouter des discours dangereux,
Qui me font éprouver le sort le plus affreux.
Mais le voici lui-même : Arlequin ?

SCENE XI.

II. ARLEQUIN, & les mêmes Acteurs.

II. ARLEQUIN *à Lelio.*

Que veut-elle ?
Que faites vous, Monsieur, avec cette femelle ?
Prenez-y garde au moins, ne cherchez pas malheur.

II. LELIO.

C'est toi qui la connois....

II. ARLEQUIN.

Vous êtes dans l'erreur.

LEONORE.

Tu ne me connois pas ?

II. ARLEQUIN.

Moi, non, en conscience,
Je serois bien fâché d'avoir fait connoissance.

LEONORE.

Quoi donc, ne suis-je pas Leonore ?

II. ARLEQUIN.

Pour moi
Je ne vous vis jamais, & j'en jure ma foi.

LEONORE.

Lelio me méprise & brave ma tendresse ;

II. Arlequin.

Vous insistez en vain, laissez-nous, ma Princesse,
Malgré tous vos apas vous n'y gagnerez rien.

Leonore.

Je ne puis plus souffrir un semblable entretien.
Adieu perfide, cede au penchant qui t'entraîne,
C'en est fait, pour toujours mon cœur brise sa chaîne ;
A mon égarement succede la raison,
Et je vais oublier, ingrat, jusqu'à ton nom.]

SCENE XII.

II. ARLEQUIN, II. LELIO.

II. Arlequin.

Morbleu qu'elle fureur ! C'est une autre Hermione.

II. Lelio.

Je n'ai point mérité les noms qu'elle me donne.

II. Arlequin.

Elle peut étaler ailleurs ses airs coquets,
Car nous ne voulons pas tomber dans ses filets.



SCENE XIII.

LEANDRE, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

LEANDRE.

Permettez que ma joie éclate toute entiere,
Et que je vous embraſſe ici, mon cher beau-frere.
Oui, Lelio, j'aſpire à ce moment ſi doux,
Qui doit unir ma ſœur pour jamais avec vous;
Rien ne me flatte tant qu'une telle alliance.

II. LELIO.

Monſieur, à cet himen, je vois peu d'aparence,
Vous m'honnorez beaucoup; mais quelle eſt cette ſœur,
Pour qui vous me parlez avec tant de chaleur?

LEANDRE.

Vous ne le ſçavez pas?

II. LELIO.

Non, Monſieur, je l'ignore.

LEANDRE.

Quoi déja vous auriez oublié Leonore?
Vous m'étonnez...

II. LELIO.

Son nom eſt Leonore, hé bien
Cette charmante ſœur que veut-elle?

LEANDRE.

Fort bien;

Vous vous divertissez ; & je vous le pardonne.

II. ARLEQUIN *à Lelio.*

Quoi, vous ne voyez pas que l'honnête personne,
Pour qui ce beau Monsieur semble s'intéresser,
Est celle qui vouloit si bien vous amorcer ?

II. LELIO.

Vous êtes-donc son frere ?

LEANDRE.

Une telle demande... ?

II. LELIO *à Arlequin.*

Que dis-tu de la sœur ?

II. ARLEQUIN.

Elle est, ma foy, friande.

II. LELIO *à Leandre.*

Je vous en félicite. Et je dois l'épouser ?

II. ARLEQUIN.

Monsieur civilement vient vous la proposer.

II. LELIO.

Je lui suis obligé, l'offre est avantageuse.

LEANDRE.

Cette affaire pourroit devenir sérieuse,
Lelio, c'en est trop ; un semblable discours ;
Me lasse....

II. LELIO.

Je veux bien en terminer le cours.
Je finis en deux mots. Votre sœur quoi qu'aimable,
N'est pas pour moi, Monsieur, un parti convenable ;

Vous pouvez mieux choiſir, car je vous ſuis garant
Que vous n'aurez jamais Lelio pour parent.

LEANDRE.

Quand j'ai conçu pour vous une eſtime ſincere,
Je n'étois pas inſtruit de votre caractere ;
Je cours dès cet inſtant déſabuſer ma ſœur,
Et de vos ſentimens dévoiler la noirceur.
Vous me ferez raiſon d'une ſi vive offenſe ;
Adieu, Monſieur ; craignez une juſte vengeance.

SCENE XIV.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

II. LELIO.

J'Ignore, près de moi quel motif le conduit.

II. ARLEQUIN.

Ce garçon de ſa ſœur n'aura pas grand débit.
Dans l'Auberge, Monſieur, vous ſerez plus tranquille.

II. LELIO.

Le dîner n'eſt pas prêt, faiſons un tour de ville.

II. ARLEQUIN.

Le Cabaret pour moi ſeroit plus gracieux ;
Allons nous promener, j'en dînerai bien mieux.

SCENE XV.

SCAPIN *sortant de son Hôtellerie, veut retenir Arlequin qu'il voit sortir.*

Arlequin ?

II. ARLEQUIN.

Je reviens.

SCENE XVI.

SCAPIN *seul.*

Quelle est leur fantaisie ?
Pourquoi n'entrent-ils pas dans mon Hôtellerie ?
J'ai fait exactement ce qu'ils m'ont ordonné ;
Le plat de macarons est bien assaisonné :
Au Seigneur Arlequin, je suis bien sûr de plaire,
C'est son mets favori : Qu'il fera bonne chere !
Mais le voici.

SCENE XVII.

SCAPIN, I. ARLEQUIN.

I. ARLEQUIN.

Bon jour, mon cher ami Scapin ;

Que je t'embraſſe . . . encor. . . .

SCAPIN.

Arrête toi, badin.

I. ARLEQUIN *l'embraſſant.*

Non, je ne puis ceſſer de te marquer mon zéle ;
Et tu n'auras jamais un ami plus fidele :

l'embraſſant encore.

Quel plaiſir je reſſens !

SCAPIN.

Quel accueil gracieux !

I. ARLEQUIN.

Je ſuis quand je te vois, & content, & joyeux ;
Je n'ai depuis long-tems joui de ta préſence.

SCAPIN.

Depuis long-tems ?

I. ARLEQUIN.

Sans doute.

SCAPIN.

Ah ! quelle extravagance !
Tu viens de me quitter.

I. ARLEQUIN.

Tu veux rire, je croi.

SCAPIN.

Ici tu n'eſt donc plus *incognito* !

I. ARLEQUIN.

Qui, moi ?
Quelle raiſon aurois-je ? & que veux-tu me dire ?

SCAPIN.

As-tu bon apetit ?

I. ARLEQUIN.

I. ARLEQUIN.

Oh, parbleu, je t'admire ;
Peux-tu me demander ſi j'ai bon appetit ?
Mais tu n'y ſonges pas, ou bien tu perds l'eſprit.

SCAPIN.

Qu'eſt devenu ton maître ?

I. ARLEQUIN.

Il ne t'importe guéres ;
De ſçavoir ce qu'il fait, ſont-ce là tes affaires ?

SCAPIN.

Oh je ne dis plus rien; les macarons ſont prêts,
Et les dindons auſſi : j'ai mis le vin au frais.

I. ARLEQUIN.

Les macarons ſont prêts ? l'agréable nouvelle !
Pour qui les as-tu faits ?

SCAPIN.

La queſtion eſt belle !
Pour ton maître, & pour toi, ne t'en ſouvient-il plus ?

I. ARLEQUIN.

Non, mais je ne veux point raiſonner là-deſſus.
Porte-le tout ici, ſans tarder d'avantage.

SCAPIN.

Mais à ne pas entrer quelle raiſon t'engage ?

I. ARLEQUIN.

Va chercher promptement ce mets délicieux.

SCAPIN *s'en allant.*

Soit.

SCENE XVIII.

I. ARLEQUIN.

ET reviens bien-tôt, je t'attends en ces lieux.
Un plat de macarons, quelle heureuse surprise!
De ses dons précieux, Scapin me favorise,
O bonheur sans égal! macarons, mes amours,
Le fidele Arlequin vous aimera toujours.

SCENE XIX.

I. ARLEQUIN, SCAPIN,

revient avec un panier couvert.

SCAPIN.

TIens, voilà ton affaire.

I. ARLEQUIN.

Ah! quelle odeur suave!
Et le vin?

SCAPIN.

J'ai percé le meilleur de ma cave.

I. ARLEQUIN.

Que je t'aime, Scapin!

SCAPIN.

Adieu, jusqu'au revoir;
Mangez bien, notre ami.

I. ARLEQUIN.

Je ferai mon devoir.
L'honnête homme ! A l'inſtant je vais trouver mon maître,
Et de cette pitance avec lui me repaître.

SCENE XX.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN. *qui vient un moment après.*

II. LELIO.

AH ! vous voilà, Scapin, hé bien dînerons-nous ?
Quand vous voudrez, Monſieur, cela dépend de vous.

II. LELIO *au II. Arlequin qui vient lentement.*

Marche donc Arlequin, ta lenteur eſt extrême.
A quoi t'amuſes-tu ?

II. ARLEQUIN *d'un ton languiſſant.*

Parbleu, marchez vous-même,
Je ne puis plus aller, vous m'en preſſez en vain,
Et je vais expirer, victime de la faim,
Si vous ne ſoulagez mon eſtomac débile.

II. LELIO *à part.*

Que veut dire ceci ? mon cœur n'eſt plus tranquille ;
Sur moi l'amour veut-il exercer ſon pouvoir !
Ah ! le charmant objet que nous venons de voir !

II. Arlequin.

La belle lui lançoit une amoureuſe œillade ;
Et je crois qu'il en tient. . . maudite promenade

à Scapin.

C'eſt donc vous que je vois, ſervez-nous promptement,
Car je meurs, ſi j'attends encore un ſeul moment.

Scapin.

Que voulez-vous de plus ?

II. Arlequin.

Faut-il que je m'explique ?
Les macarons.

Scapin.

Fort bien . . . oh ! la bonne pratique !
En dois-je faire encore, avez vous tout mangé ?

II. Arlequin.

Loin que mon appetit ait été ſoulagé,
Je ſuis encore à jeun.

Scapin.

Tant pis, c'eſt votre faute ;
Je vous les ai donnés.

II. Lelio.

Que dites-vous, notre Hôte ?
Y penſez-vous ?

Scapin.

Monſieur, je dis la vérité ;
Je n'en impoſe point, il a tout emporté.

II. Arlequin.

Moi, j'ai tout emporté ! c'eſt une calomnie
Que je ne puis ſouffrir, qui doit être punie.

SCAPIN.

Et moi, je ſoutiendrai que tu les as reçus.

II. ARLEQUIN.

Qu'entens-je ? je friſſonne & mes ſens ſont
émus :
Contre cet impoſteur ma colere s'enflâme.

II. LELIO.

Modere les tranſports qui ſaiſiſſent ton ame.

II. ARLEQUIN.

On ne me fit jamais de ſi cruels affronts.

II. LELIO *arrêtant Arlequin.*

Doucement.

II. ARLEQUIN.

Il s'agit ici de macarons.
De cette empoiſonneur vous voyez la malice ;
Il faut que je me vange, & que je le puniſſe ;
Ne me retenez pas . . .

II. LELIO.

Calme cette fureur.

II. ARLEQUIN.

Ce ſont là de ces coups qui vont juſques au
cœur.

II. LELIO *à Scapin.*

A la fin je ſuis las de tout ce badinage,
Servez-moi, je ne puis attendre d'avantage.

SCAPIN.

Du repas aprêté, qu'a donc fait Arlequin ?

II. ARLEQUIN.

Vous l'entendez, Monſieur, ce maraut, ce
faquin,
Et je ne ſerois pas ſenſible à cette injure ?

Avec un front d'airain il ſoutient l'impoſture.

SCAPIN.

Aprenez que jamais on ne s'eſt plaint de moi.
Je ſuis homme d'honneur, j'ai de la bonne foi,
A votre valet ſeul vous devez vous en prendre.

II. ARLEQUIN.

Oh pour le coup, Monſieur, je ne puis plus
l'entendre,
Et ſon effronterie irrite mon couroux
Il faut que l'impoſteur périſſe ſous mes coups.

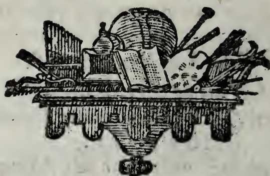
Arlequin le roſſe.

SCAPIN.

A moi, garçons, à moi, ſignalés votre zele;
Sortez, reconnoiſſez la voix qui vous appelle.

Tous les domeſtiques de Scapin ſortent du Cabaret; Arlequin les roſſe auſſi-bien que Scapin.

Fin du premier Acte.





ACTE DEUXIÉME.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, CHRISANTE.

FABRICE.


Ui, vous devez, Chriſante, aprouver mon deſſein,
Quand j'offre à votre fille, & mon cœur & ma main.
Si je deviens l'époux de la charmante Hortenſe,
Par mes empreſſemens, & par ma complaiſance,
J'eſpere, cher ami, bientôt m'en faire aimer.

CHRISANTE.

Puiſſiez-vous ſeulement, vous en faire eſtimer;
Vous ſeriez trop heureux: un homme de votre âge,
Entre nous, n'en doit pas ſouhaiter d'avantage.

FABRICE.

Un homme de mon âge! eh quoi ſuis-je ſi vieux?
Chriſante, ce diſcours eſt trop injurieux.

CHRISANTE.

Je pourrois en donner une preuve évidente;

Je ſuis votre Cadet, & je paſſe ſoixante.

FABRICE.

Allez, vous raiſonnez comme un extravagant,
Je n'ai jamais été ſi jeune, & ſi fringant;
Avec un teint fleuri, l'on eſt encor de miſe;
Pour ma taille, je crois qu'elle n'eſt pas mal priſe:
Je ſuis badin, galant, & vif comme un éclair.

CHRISANTE.

Vous êtes fort bien fait, & vous avez grand air.
Lelio, cependant eſt aimé de ma fille.

FABRICE.

Qui, mon fils? c'eſt un fat.

CHRISANTE.

Sa figure eſt gentille.

FABRICE.

Fy donc: mérite t'il de m'être préferé?

CHRISANTE.

Hortenſe en eſt épriſe, & le trouve à ſon gré.
Pour elle je venois en faire la demande.

FABRICE.

Je crois qu'entre nous deux la différence eſt grande;
C'eſt un petit volage, & moi je ſuis conſtant.
Pouvez-vous entre nous balancer un inſtant.
Leonore d'ailleurs a fait naitre ſa flâme,
Il obtient mon aveu pour en faire ſa femme.
Ça promettez-moi donc, que l'himen par ſes nœuds,
Me rendra poſſeſſeur de l'objet de mes vœux.
Vous ne répondez rien? vous me faites attendre,

Ne consentez-vous pas que je sois votre gendre?
Parlez.....quelle lenteur ! ce silence m'émeut.

CHRISANTE.

Oui, je vous le promets, si ma fille le veut.
Serviteur.

SCENE II.

FABRICE.

PEut-on voir un plus grand imbécile?
Sa fille assurément seroit bien difficile ;
C'est un parti pour elle assez avantageux,
Et je ne pense pas qu'elle pût trouver mieux.
Mais de ses sentimens, curieux de m'instruire,
A ce jeune tendron j'ai pris le soin d'écrire ;
Je veux lui faire rendre au plûtôt ce poulet ;
Bon... Arlequin sera le porteur du billet,
Il vient fort à propos.

SCENE III.

FABRICE, I. ARLEQUIN.

FABRICE.

APproche, mon fidele ;
Il faut en ma faveur faire éclater ton zele.

I. ARLEQUIN.

D'une commission voulez-vous me charger?

Je ne recule point quand il faut obliger;

FABRICE.

Tu connois bien Hortenſe ?

I. ARLEQUIN.

Elle eſt votre voiſine.

FABRICE.

Juſtement : & l'amour pour elle me lutine.

I. ARLEQUIN.

Vous l'aimez?

FABRICE.

Et de plus, je prétens l'épouſer.

I. ARLEQUIN.

Oh vous n'en ferez rien : je m'y dois oppoſer.

FABRICE.

Ecoute, ſoit diſcret, garde bien le ſilence,
Et tu peux être ſûr d'une ample récompenſe;
Ne dis rien à mon fils de mon intention.
J'aime Hortenſe, & j'aſpire à ſa poſſeſſion.

I. ARLEQUIN.

Vous allez d'un chacun vous attirer le blâme;
Vous ne pourrez jamais en faire votre femme,
Un tel projet pour vous ſeroit trop hazardeux.

FABRICE.

Porte lui de ma part ce billet amoureux,
Ne me refuſe point, rends moi ce bon office;
Voilà quatre ducats pour prix de ce ſervice.

I. ARLEQUIN *prenant l'argent.*

Ah vous faites de moi tout ce que vous voulez,
Vous connoiſſez mon foible, il ſuffit, détalez.

SCENE IV.

I. ARLEQUIN.

APrès tout que m'importe, il peut aimer Hortenſe,
Je profite aſſez bien de ſon extravagance.

Il frappe chez Hortenſe.

SCENE V.

HORTENSE, I. ARLEQUIN.

HORTENSE.

JE ne me trompe pas, c'eſt Arlequin.

I. ARLEQUIN.

Bonjour,

HORTENSE.

Que me veux tu ?

I. ARLEQUIN.

Je ſuis un meſſager d'amour.

HORTENSE *à part*

Un meſſager d'amour ! rien n'égale ma joie ;
Et c'eſt aſſurément Lelio qui l'envoye.
Ses regards amoureux m'ont fait apercevoir
Que mes yeux ſur ſon cœur, avoient quelque pouvoir.
D'aujourd'hui ſeulement je reconnois qu'il m'aime.

I. ARLEQUIN.

Vous avez bien raiſon, ſon amour eſt extrême.

HORTENSE.

Que ne le diſoit-il ?

I. ARLEQUIN.

Si vous n'en prenez ſoin
Le pauvre malheureux n'ira pas encor loin,
L'amour pour vos appas, nuit & jour ſe tourmente.

HORTENSE.

Je ſens à ce récit que mon ardeur s'augmente.

I. ARLEQUIN *à part.*

Elle aime ce vieux fou; morbleu que je la plains!

HORTENSE.

Ne changera-t'il point? C'eſt tout ce que je crains.

I. ARLEQUIN.

Lui, changer! baniſſez cette frivole idée;
Vous le connoiſſez mal, ſoyez perſuadée
Que juſques au trépas, (& j'en ferois ſerment)
Vous ne trouverez point en lui de changement.

HORTENSE.

Et quels ſont ſes deſſeins?

I. ARLEQUIN.

Mais il n'a d'autre envie
Que de vous obtenir par la Cérémonie;
Quand on eſt à ſon âge, on a l'eſprit bien fait
Et penſer autrement ſeroit un grand forfait.

HORTENSE.

A ſon âge, Arlequin, on eſt formé pour plaire.

I. ARLEQUIN.

Il eſt formé de reſte, on n'y peut plus rien faire.

HORTENSE.

Il veut donc m'épouſer,

I. ARLEQUIN.

C'eſt tout ce qu'il prétend :
Il n'eſt pas dégouté j'en ferois bien autant.

HORTENSE.

A mon pere, ſans doute, il m'aura demandé.

I. ARLEQUIN.

Je ſuis ſûr qu'à ſes vœux vous êtes accordée.

HORTENSE.

Ne t'a-t'il point chargé d'une lettre pour moi?
Que je ſerois charmée...

I. ARLEQUIN.

Oh vraiment je le croi.
La voilà...

HORTENSE.

Donne donc.

I. ARLEQUIN *à part.*

La pauvre malheureuſe !
Elle n'eſt pas encor en époux connoiſſeuſe.

HORTENSE *liſant la lettre.*

Soyez ſenſible à mon ardeur,
Je vous adore belle Hortenſe.

Ah ! qu'il débute bien ? peut-on mieux s'exprimer ?
Et comment le connoître, & ne le pas aimer ?

Soyez ſenſible à mon ardeur,
Je vous adore, belle Hortenſe.
Daignez m'accorder votre cœur,
Qu'il ſoit le prix de ma conſtance.

Il l'a depuis long-tems, & le mérite bien.

I. ARLEQUIN *à part.*

Je demeure immobile, & je n'y conçois rien.

HORTENSE *continuant de lire.*

Pour couronner les plus beaux feux.
Qu'au plûtôt l'himen nous unisse,
Et rendez pour toujours heureux
Le tendre, & l'amoureux FABRICE.

D'un air étonné.

Quoi, Fabrice, pour moi ta donné cette lettre ?

I. ARLEQUIN *sur le même ton.*

Oui Fabrice en vos mains m'a dit de la remettre.

HORTENSE.

Fort bien ... aurois-je pû jamais le soupçonner!

I. ARLEQUIN.

Et la réponse...

HORTENSE.

Attens, je vais te la donner.

I. ARLEQUIN.

Grace au Ciel, j'ai rempli dignement mon office.

HORTENSE *frappant Arlequin dit :*

Porte cette réponse à l'aimable Fabrice.

I. ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas. Belle réception !
Me voilà bien payé de ma commission.

SCENE VI.

FABRICE, I. ARLEQUIN.

FABRICE.

AS-tu rendu ma lettre ?

I. ARLEQUIN.

Oui, votre affaire eſt faite.

FABRICE.

Ah que dans ce moment mon ame eſt ſatisfaite ?
T'a-t'elle bien reçû ?

I. ARLEQUIN.

Comme elle le devoit.
Ah ! ſi vous aviez vû, comme elle s'exprimoit!

FABRICE.

Ma lettre l'a charmée, elle eſt d'un ſi beau ſtile.

I. ARLEQUIN.

En mots paſſionnez votre plume eſt fertile.

FABRICE.

Il faut en convenir, j'écris bien tendrement.

I. ARLEQUIN.

Sur-tout rien n'eſt ſi beau que le commencement.
Et vos expreſſions l'ont ſi fort réjouie,
Que la belle en mes bras s'eſt preſque évanouie.

FABRICE.

Ah ! que je ſuis content !

I. ARLEQUIN *contrefaiſant Hortenſe.*

Que mon ſort eſt heureux !
J'ai pû, m'a-t'elle dit, faire naître ſes feux ?
A ma félicité, non rien n'eſt comparable.

FABRICE.

A tes ſoins obligeans je ſuis trop redevable ;
Et ma reconnoiſſance ici doit éclater,
De ce que je te dois rien ne peut m'acquitter,
Tiens, prens ces deux ducats.

I. ARLEQUIN *les prenant avidement.*

Vous vous mocquez je penſe,
Je ſers ſans intérêt.

FABRICE.

Qu'a dit la belle Hortenſe?
Continue...

I. ARLEQUIN.

Eſt-il vrai qu'il me veut épouſer ?
Oui, je viens de ſa part, pour vous le propoſer,
Votre poſſeſſion fait ſa plus chere envie.
A cet aimable objet, quand me verrai-je unie?
Oui de tous les mortels c'eſt le plus accompli,
Que je l'aime, Arlequin, qu'il eſt bien fait, joli !
Il ſera tout mon bien, & toute ma reſſource.

FABRICE.

Je ne ſçais où je ſuis ..., tiens, prend toute la bourſe.

I. ARLEQUIN.

Je vous ſuis obligé.

FABRICE.

Pourſuis cher Arlequin.

I. ARLEQUIN.

Du billet amoureux, lorſqu'elle a lû la fin,
Tout à coup ſon viſage a changé.

FABRICE.

Qu'eſt-ce à dire ?

I. ARLEQUIN.

Un peu de patience, & je vais vous inſtruire.

FABRICE.

A-t-elle fait réponſe ?

I. ARLEQUIN.

Oh très-exactement.

FABRICE.

Ne la refuſe pas à mon empreſſement,
Satisfais aux déſirs de mon ame éperdue.

I. ARLEQUIN.

La voulez-vous, Monſieur, comme on me la rendue ?

FABRICE.

Oui, n'en ſupprime rien.

I. ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſi ſot.

Il le bat.

FABRICE.

Ah ! coquin !

I. ARLEQUIN.

La voilà ſans en obmettre un mot.

SCENE VII.

FABRICE.

JE sçaurai me venger d'une telle insolence ?
Et voilà, m'a-t'il dit, la réponse d'Hortense.
Me voir par un valet de la sorte outragé ?
Non, je ne puis penser qu'elle l'en ait chargé;
Mais il revient. . . .

SCENE VIII.

II. ARLEQUIN, FABRICE.

FABRICE *voyant Arlequin, se retire & vient par derriere le battre.*

FAquin apprens à me connoître,
On ne maltraite pas impunément un maître.

II. ARLEQUIN.

De tant d'honnêtetés j'ai lieu d'être confus,
Les étrangers ici sont assez bien reçus.

SCENE IX.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

ARlequin d'où viens-tu ? de toi j'étois en
peine. . .

II. Arlequin.

Je viens d'être rossé.

II. Lelio.

Toi?

II. Arlequin.

La chose est certaine.

II. Lelio.

Qui peut t'avoir battu?

II. Arlequin.

N'en soyez point surpris,
C'est peut-être, Monsieur, la mode du païs.

II. Lelio.

Je ne te croirai point, quoique tu puisse dire.

II. Arlequin.

Rien n'est pourtant plus vrai, j'en jure.

II. Lelio.

Tu veux rire?

II. Arlequin.

Oui da! pour badiner, je prendrois bien mon tems;
Les coups qu'on m'a donnez sont fort divertissans.
Si j'avois eu le tems de tirer ma flamberge...

II. Lelio.

Je ne veux plus, au moins, rester dans cette auberge,
Il faut chercher ailleurs.

II. Arlequin.

Vous avez bien raison,
Je pourrois assommer l'Hôte de la maison.

II. LELIO.

Je le crois.

II. ARLEQUIN.

Il me prend par mon endroit ſenſible.

II. LELIO.

Il faut tout oublier.

II. ARLEQUIN.

Il ne m'eſt pas poſſible ;
Et je m'en ſouviendrai même après mon trê-
pas.

II. LELIO.

Faites le venir ici.

II. ARLEQUIN.

Ne vous en flatez pas ,
S'il paroît à mes yeux je le réduis en poudre.

II. LELIO.

Je te l'ordonne.

II. ARLEQUIN.

Non je ne puis m'y réſoudre ,
Monſieur , frappez vous-même.

II. LELIO.

Il faut le contenter ,
Hola !

SCENE X.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

SCAPIN.

VOus venez donc encor pour m'inſulter ?

Ne vous avisez pas de me chercher querelle ;
Mes garçons sont tout prêts, & si je les appelle,
Sous leurs bras vigoureux craignez de succomber,
Une grêle de coups sur vous pourra tomber.

II. ARLEQUIN *à Lelio.*

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime ;
Dans son sang odieux je veux laver son crime.

SCAPIN.

Je les ferai venir, modere tes fureurs,
J'y cours.

II. LELIO *arrêtant Scapin.*

Monsieur Scapin je vais loger ailleurs ;
Vous ne méritez pas qu'un homme de ma sorte
Daigne rester chez vous.

II. ARLEQUIN.

Non, le diable m'emporte ;
J'aimerois cent fois mieux loger dans les enfers,
Que chez ce Tavernier ; l'homme le plus pervers,
Le plus grand scelerat qu'ait produit la nature :
Un fripon, qui m'a fait la plus cruelle injure,
Le plus déterminé des insignes larrons,
Et pour dire encore plus, voleur de macarons.

II. LELIO.

C'en est assez. Scapin vous avez dû m'entendre,
Ma Valise est chez vous, il viendra la reprendre.
Je n'y retourne plus.

SCENE XI.

SCAPIN, II. ARLEQUIN.

SCAPIN.

Vous me ferez plaisir.

II. ARLEQUIN.

Nous te donnons congé.

SCAPIN.

C'étoit mon seul désir.

II. ARLEQUIN.

Entens-tu malheureux nous quittons ta gargotte.

SCAPIN.

Tant mieux.

II. ARLEQUIN.

Si j'y reviens, je veux bien qu'on me frotte.

SCAPIN.

Et si je t'y reçois, je veux être berné.

II. ARLEQUIN.

Tais-toi distributeur de vin empoisonné.

SCAPIN.

Arlequin finissez, faites-moi cette grace.

II. ARLEQUIN.

Non, ne l'espere pas.

SCAPIN.

Mon ami je me lasse;
Et si j'entens encor tous vos beaux complimens....

II. ARLEQUIN.

Hé bien que feras tu ?

SCAPIN.

J'appellerai mes gens.

II. ARLEQUIN.

Tout bien confideré, la colere eft mal faine;
J'en tomberois malade, il n'en vaut pas la peine.

SCAPIN.

Je n'ai qu'à dire un mot, ils feront leur devoir.

II. ARLEQUIN.

Non, ils n'ont qu'à refter, je ne veux pas les voir.

SCAPIN *faluant Arlequin.*

Je fuis votre valet.

II. Arlequin veut fraper Scapin qui fe retourne.

SCAPIN *continuë.*

Que prétendez-vous faire?

II. ARLEQUIN.

Moi ? rien, je gefticule.

SCAPIN *riant.*

Adieu, point de colere.

II. ARLEQUIN.

Tu dois remercier ma pacifique humeur,
Tu ne rirois pas tant, fi j'avois plus de cœur.



SCENE XII.

LEANDRE, II. ARLEQUIN.

LEANDRE.

LElio me ſurprend, ſon procedé me bleſſe :
Croit-il impunément manquer à ſa promeſſe ?
Je vengerai ma ſœur, & de ſa trahiſon
Avant la fin du jour il me fera raiſon.
J'aperçois ſon valet, & dans cet inſtant même
Je prétens le punir de ſon audace extrême ;
Je ſçai qu'il a tenu des diſcours inſolens.

Il bat Arlequin.

Aprenez à parler, m'entendez vous ?

SCENE XIII.

II. ARLEQUIN, I. LELIO.

J'Entens.
On m'aſſomme de coups, quelle ville maudite !
Mais il revient je crois, ah fuyons au plus vîte,

I. LELIO.

Où court donc Arlequin, qui le fait fuir ainſi ?
Je voulois lui parler.



SCENE XIV.

I. LELIO, I. ARLEQUIN, *qui ſurvient un moment après.*

I. ARLEQUIN *entrant ſur la Scene.*

AH! Monſieur vous voici,
Serviteur.

I. LELIO.

D'où viens-tu?

I. ARLEQUIN.

N'en ſoïez point en peine.

I. LELIO.

Pourquoi courir ſi fort? crois moi, reprens haleine.

I. ARLEQUIN.

Je n'en ai pas beſoin, car je n'ai point couru.
Qu'avez-vous fait depuis que je ne vous ai vû?

I. LELIO.

Je ſuis impatient de revoir Leonore.

I. ARLEQUIN.

Vous l'aimez donc toujours?

I. LELIO.

Que dis-tu? je l'adore.
Des feux pareils aux miens, ne s'éteignent jamais;
Et ce ne feroit pas connoître ſes attraits,
Que de porter ailleurs un infidele hommage.

I. ARLEQUIN.

Je ne vous croyois pas ſi conſtant & ſi ſage.
Mais voici Leonore:

SCENE XV.

LEONORE, I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. LELIO.

AH, Madame, c'est vous!
Je goûte, en vous voyant, les plaisirs les plus doux.

LEONORE.

Evite ma fureur, fuis loin de ma présence;
Après ton froid accueil quelle est ton espérance?
Il m'en souvient toujours, & de semblables traits.
D'un cœur tel que le mien ne s'effacent jamais.
Je ne vois plus en toi qu'un ingrat, qu'un parjure...
Qui m'avoit inspiré la flâme la plus pure;
Et qui par ses mépris me force d'étouffer
Des feux dont la raison me fera triompher.

I. LELIO.

Quel soudain changement, & par quelle infortune...

I. ARLEQUIN *à Lelio.*

Cette femme, Monsieur, est sujette à la lune.

I. LELIO.

De mon étonnement j'ai peine à revenir,
Madame, quels propos, osez-vous me tenir?
A ce prompt changement aurois-je dû m'attendre?

LEONORE.

Tu feins, ingrat, tu feins de ne me pas entendre.

I. ARLEQUIN *à Leonore.*

D'une explication nous avons grand beſoin.

LEONORE.

Des diſcours de tantôt Arlequin eſt témoin ,
Ce n'eſt pas ſans raiſon que je ſuis irritée ,
Et tu ne ſçais que trop comment il m'a traitée.

I. ARLEQUIN.

Je le ſçai , dites vous ?

LEONORE *à Lelio.*

Crois-tu me déſarmer ?
Non , non , je te haïs plus que je n'ai ſçû t'aimer.
De mon juſte dépit, de l'excès de ma haine ,
C'eſt te donner perfide une preuve certaine.

SCENE XVI.

I. LELIO , I. ARLEQUIN.

I. LELIO.

POur me traiter ainſi, quelles ſont ſes raiſons?

I. ARLEQUIN.

Monſieur , il faut la mettre aux Petites Maiſons,
Elle eſt folle à lier.

I. LELIO.

Juge de ma ſurpriſe ,
Sans avoir mérité.....

SCENE XVII.

SCAPIN, I. LELIO, I. ARLEQUIN.

SCAPIN *portant une Valiſe, la place entre Lelio & Arlequin, & dit enſuite:*

VOilà votre Valiſe.

SCENE XVIII.

I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. LELIO *regardant Arlequin.*

T'Appartient-elle?

I. ARLEQUIN.

A moi? fy donc, vous plaiſantez:
Ne connoiſſez-vous pas, Monſieur, mes facultez?
Vous ſçavez comme moi, que ſemblable à ce ſage,
Je porte tout mon bien & tout mon équipage.
Elle eſt plûtôt à vous.

I. LELIO.

Je n'en demande rien.

I. ARLEQUIN.

Scapin, vous ménagez aſſez mal votre bien.
La libéralité pour le coup eſt trop grande;
Vous donnez un repas, ſans qu'on vous le demande;
De ce précieux don, vous n'êtes pas content,
D'une valiſe encor vous nous faites préſent?

I. LELIO.

Il ſe ſera mépris, il faudra la lui rendre.

I. ARLEQUIN *prend la Valiſe & l'emporte.*
S'il la veut, au logis il viendra la reprendre.

SCENE XIX.

CHRISANTE, I. LELIO.

I. LELIO.

DE me juſtifier il ne m'eſt pas permis,
On me traite d'ingrat ! quel crime ai-je commis ?
De reproches cruels Leonore m'accable !

CHRISANTE *parlant à Lelio qui ne l'écoute pas.*

Monſieur, l'occaſion eſt pour moi favorable,
J'ai deux mots à vous dire.

I. LELIO *ſans appercevoir Chriſante.*

Et loin de m'écouter
Elle ne daigne pas un moment s'arrêter.

CHRISANTE.

Ma fille m'a chargé....

I. LELIO.

Ma conſtance eſt connue,
Mais quelqu'un contre moi vous aura prévenue.

CHRISANTE.

Accordez-moi l'honneur....

I. LELIO.

Plus je veux m'éclaircir,
Et moins auprès de vous je puis y réuſſir,
Vous cherchez un prétexte à rompre votre chaine.

CHRISANTE.

Quel prétexte, Monſieur, voulez-vous que je prenne ?

I. LELIO.

Quand vous me ſoupçonnez....

CHRISANTE.

Qui ? moy vous ſoupçonner !
Je n'ai garde, Monſieur.

I. LELIO.

J'ai beau m'examiner,
Je ne ſuis pas coupable.

CHRISANTE.

Il s'agit d'une affaire ...

I. LELIO.

Et vous vous obſtinez vainement à vous taire.

CHRISANTE.

Je vous parle, Monſieur ...

I. LELIO.

Je ne puis plus ſouffrir
Cet injuſte ſilence, il faut tout découvrir.

CHRISANTE.

J'y conſens, & c'eſt là le ſujet qui m'amene.

I. LELIO.

Elle m'a donc choiſi pour l'objet de ſa haine ?

CHRISANTE.

Elle ne vous hait point..., *à part.* Son Eſprit eſt troublé

I. LELIO.

D'un plus affreux tourment pouvois-je être accablé ?

CHRISANTE *un moment à part.*

C'eſt ma foi bien répondre à ce que je propoſe!
Il en a dans la tête une aſſez forte doſe;
Oui, c'eſt un inſenſé : ſon pere quoique vieux
Eſt du moins raiſonnable, & me conviendra mieux.

SCENE XX.

I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. ARLEQUIN.

LA Valiſe au logis eſt ſûrement placée.

I. LELIO *continuant de parler ſeul.*

D'une telle action mon ame eſt trop bleſſée,
Je ne méritois pas un ſi dur traitement.

I. ARLEQUIN.

A qui Diable en a t-il? . . Monſieur dans ce moment
Vôtre beau frere vient. . .

SCENE XXI.

I. LELIO, I. ARLEQUIN, LEANDRE.

I. LELIO *embraſſant Leandre.*

VOtre ſœur, cher Leandre,

Sera-t'elle le prix de l'amour le plus tendre ?
Vous connoiſſez mes feux, daignez me l'accorder,
Mon bonheur en dépend, c'eſt trop le retarder.
Si je n'obtiens de vous cette aimable perſonne.
Le jour m'eſt odieux....

LEANDRE *à part.*

Ce changement m'étonne ;
Il me tenoit tantôt un diſcours différent.

I. LELIO.

Vous ne me dites rien ! ce ſilence m'apprend
Que mon cœur n'a formé qu'une vaine eſpérance.
Répondez, cher Leandre, à mon impatience,
Achevez mon bonheur.

LEANDRE.

J'ai lieu d'être ſurpris,
Y ſongez-vous? ma ſœur l'objet de vos mépris.

I. LELIO.

Moy ! Je mépriſerois l'aimable Leonore !
Rendez plus de juſtice au feu qui me dévore ;
Pour elle mon ardeur ne peut plus s'augmenter ;
Arlequin, tu le ſçais, & tu n'en peux douter.

I. ARLEQUIN.

Oui vraiment, j'en puis rendre ici bon témoignage,
Mon maître aime, Monſieur, votre ſœur à la rage,
Je l'entens ſoupirer, & le jour & la nuit,

LEANDRE.

LEANDRE.

Je veux bien oublier ce que vous m'avez dit.

I. LELIO.

Moi! vous n'y penſez pas; quoi, j'aurois pu vous dire . . . .

LEANDRE.

Suffit : à cet himen ſi votre cœur aſpire,
Vous me verrez ardent à couronner vos feux.

I. LELIO.

Que ne vous dois-je pas! vous comblez tous mes vœux.
Mon ſort dépend de vous.

LEANDRE *à Arlequin.*

Tu n'es plus en colere.

I. ARLEQUIN.

Je ne le ſuis jamais, quoi qu'on puiſſe me faire
(*à part*) Que me demande-t'il ?

LEANDRE.

Franchement, mon garçon,
Je ſuis mortifié de ces coups de bâton . . .

I. ARLEQUIN.

Vous en avez reçû ? cet affront vous regarde ;
Mais faites comme moi, je n'y prens jamais garde.

I. LELIO.

Que dites-vous Leandre ?

LEANDRE.

Arlequin a bon cœur ;
Il vous eſt attaché, vous ſert avec ardeur.

I. LELIO.

Votre ſœur, cher ami, doute de ma conſtance ;
Pour me juſtifier d'un ſoupçon qui m'offenſe,
Je veux la voir.

LEANDRE.

Vos vœux vont être ſatisfaits,
Je me charge du ſoin de faire votre paix.
Adieu, cher Arlequin, au moins point de rancune,
Je ſuis de tes amis.

SCENE XXII.

I. ARLEQUIN.

CEt homme m'importune:
De tous ſes complimens je ne ſçai que penſer,
Que veut-il donc me dire, & pourquoi m'embraſſer?
Je n'ai jamais de lui reçu tant de careſſes;
Mais j'aimerois bien mieux qu'il me fit des largeſſes;
Pour gagner mon eſtime, il n'eſt que ce moyen;
Il me careſſe fort, & ne me donne rien,



SCENE XXIII.

II. LELIO, I. ARLEQUIN.

ARLEQUIN *le prenant pour son maître.*

QUoi ! déja de retour ? quelle affaire vous
presse ?
Doit-on se séparer si tôt d'une maîtresse ?

II. LELIO.

Comment ! vous badinez ? courage notre ami.

I. ARLEQUIN.

Fort bien, continuez, vous badinez aussi.

II. LELIO.

J'entens, tu veux parler de l'aimable inconnuë ?

I. ARLEQUIN.

Moi ? non, que dites vous ?

II. LELIO.

Je ne l'ai point revûë.

I. ARLEQUIN.

Quelle inconnuë ?

II. LELIO.

Hé quoi, ne t'en souviens-tu pas ?
Celle, en qui j'ai trouvé de si puissans appas,
Dont les charmans regards ont pénetré mon ame.

I. ARLEQUIN.

Je ne sçais ce que c'est, quelle est donc cette femme ?

II. LELIO.

Tu t'en es aperçu toi-même ce matin :

Ses attraits m'ont touché; je t'avoue Arlequin,
Qu'elle a trouvé d'abord le ſecret de me plaire,
Au pouvoir de l'amour on ne peut ſe ſouſtraire ;
Je ſens trop que ce Dieu ſur nos cœurs a des droits,
Et qu'il faut tôt ou tard ſe ſoumettre à ſes loix.

I. ARLEQUIN.

De qui me parlez vous, Monſieur ?

II. LELIO.

De l'inconnuë ;
Qui tantôt par hazard s'eſt offerte à ma vûe.

I. ARLEQUIN.

Je ne la connois point, & je vous parle moi ;
De celle qui bien-tôt recevra votre foi ;
De Leonore enfin.

II. LELIO.

De qui ? de cette folle ;
Que je ne puis ſouffrir ?

I. ARLEQUIN.

Elle a votre parole ?
Vous devez l'épouſer, & vous l'avez promis
A ſon frere Leandre, il eſt de vos amis.

II. LELIO.

Ne me parle jamais de la ſœur ni du frere ,
Arlequin , leur nom ſeul irrite ma colere ;
Mon aimable inconnuë eſt faite pour charmer,
Et c'eſt l'unique objet que mon cœur puiſſe aimer.

SCENE XXIV.

I. ARLEQUIN.

AU diable l'inconnuë, il ne parle que d'elle;
L'amour assurément lui trouble la cervelle,
Il dit que ce matin, j'ai vû cette beauté,
Ce merveilleux objet dont il est enchanté,
Il ne sçait ce qu'il dit.

SCENE XXV.

I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. LELIO *sortant de la maison de Leonore.*

QUe ma joie est extrême!
J'ai détruit les soupçons de la beauté que j'aime,
Je jouis à présent du plus parfait bonheur.

I. ARLEQUIN *à part.*

Je veux voir s'il persiste encor dans son erreur.
à Lelio.
Connoissez-vous toujours cette aimable inconnuë?
Là, ce joli tendron dont votre ame est feruë,
Et dont vous vantez tant les graces, les appas?

I. LELIO.

A cette question je ne m'attendois pas;
La belle Leonore a toute ma tendresse.

I. ARLEQUIN.

Vous ne brûlez donc plus pour cette autre maîtresse?

I. LELIO.

Pour qui?

I. Arlequin.

Pour ce minois ſi joli, ſi mignon,
Qui vous a tout à coup fait perdre la raiſon.

I. Lelio.

Ceſſe de plaiſanter, Leonore eſt calmée,
Non jamais, Arlequin, je ne l'ai tant aimée.
Tout conſpire à la fois à ma félicité,
Elle ne doute plus de ma fidélité ;
Et ſon frere ſenſible au beau feu qui m'anime,
Promet de nous unir par un nœud légitime.

SCENE XXVI.

I. Arlequin.

ENfin de l'inconnuë il n'eſt plus queſtion,
Elle n'entretient plus ſa folle paſſion.
Que le ciel ſoit loué ! maintenant je reſpire.
Tout franc je ne ſçavois que penſer, ni que dire ;
Que les maîtres ſont fous! qu'ils ſont capricieux!
Ma foy, tout bien peſé, nous valons cent fois mieux.

SCENE XXVII.

II. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. Arlequin.

IL vient, il n'a pas fait une longue retraite.
Hé bien mon cher patron, votre paix eſt donc faite ?

II. Lelio.

Avec qui ?

I. Arlequin.

La réponſe eſt comique ma foi !

II. Lelio.

Que viens-tu me conter, te mocques-tu de moi ?

I. Arlequin.

Enfin vous avez donc appaiſé Leonore ?

II. Lelio.

Il eſt devenu fou ... tu m'en parles encore ?
Cependant, tu le ſçais, je te l'ai défendu,
Quand on boit trop de vin ...

I. Arlequin.

Qui, moi ? je n'ai point bû ;
Car depuis que Scapin, cet Aubergiſte aimable,
Cet illuſtre Traiteur, cet homme incomparable,
A pour nous aprêté ces macarons exquis,
Je fais diette, Monſieur.

II. Lelio.

Songe à ce que tu dis.
Le ſcelerat Scapin mérite qu'on l'aſſomme.

I. Arlequin.

Ah ! vous avez grand tort, car c'eſt un honnête homme.
Je ſerois un ingrat digne de châtiment,
Si j'oſois avec vous en parler autrement ;
Mais revenons de grace à la chere maîtreſſe,
Car vous ſçavez pour vous combien je m'intéreſſe,

Le beau frere a pris ſoin de la déſabuſer ?
Une belle ſe laiſſe aiſément appaiſer.

II. LELIO.

Il perſiſte toujours dans ſon extravagance.
Que je te plains mon cher ! mais va, prens patience,
On trouvera peut-être un remede à ton mal,
J'y ferai mes efforts ; mais par quel ſort fatal
As-tu, de la raiſon, ſi tôt perdu l'uſage ?
Que t'eſt-il arrivé ?

I. ARLEQUIN.

Par là morbleu j'enrage.
Quoi, lorſque je vous dis que notre ami Scapin
Eſt un garçon d'honneur, qui donne de bon vin ;
Et que je vous demande encor ſi le beau frere,
A pour vous de ſa ſœur fait ceſſer la colere ?
Si bien-tôt de l'himen vous ſerrerez les nœuds ?
Si Leonore enfin, eſt ſenſible à vos feux ?
Vous me traitez de fou : l'injure eſt trop criante.

II. LELIO.

Son accès eſt plus fort, & ſon délire augmente.

I. ARLEQUIN *s'emportant.*

Hé bien, répondez donc ?

II. LELIO *ſe reculant.*

Comme il roule les yeux !

I. ARLEQUIN *s'emportant plus fort.*

Voulez vous bien parler ?

II. Lelio.

Il devient furieux
Ma présence peut-être irrite sa folie,
Il faut le laisser seul.

I. Arlequin.

La méprise est jolie!
Il croit injustement mon bon sens offensé,
Mais mon maître lui-même a le cerveau blessé.

SCENE XXVIII.

LISETTE.

Mes yeux pour Arlequin n'auroient-ils plus de charmes,
Son peu d'empressement fait naître mes allarmes,
Porteroit-il ailleurs son hommage & sa foi?
Il me néglige trop, à peine je le voi,
Et malgré mon amour, sans doute le volage,
Epris d'un autre objet, de ses nœuds se dégage;
Mais il vient parlons lui.

SCENE XXIX.

II. LELIO, II. ARLEQUIN, LISETTE.

Lisette *tire Arlequin par le bras & en le menaçant, dit:*

Tu ne te presses pas,
Mais moi, je te répons que tu m'épouseras.

SCENE XXX.

II. ARLEQUIN, II. LELIO.

II. ARLEQUIN.

MOi, je l'épouserai ? que la donzelle eſt vive !
Parbleu je ne crois pas que ce malheur m'arrive.

II. LELIO.

Sur toi cette perſonne a-t'elle quelque droit ?

II. ARLEQUIN.

Hélas, Monſieur, ſi-tôt qu'une fille me voit,
De m'avoir pour époux il lui prend fantaiſie,
Mes appas en ſont cauſe.

II. LELIO.

Hé bien ta maladie
Eſt-elle un peu paſſée ? es-tu moins agité ?

II. ARLEQUIN.

Ma maladie, à moi ? Monſieur, en vérité
Vous rêvez en parlant, je ne ſuis point malade.

II. LELIO.

Je te vois plus tranquille, & je me perſuade
Que ce ne ſera rien.

II. ARLEQUIN.

Oh je l'eſpére auſſi.

II. LELIO.

Je l'avouë, Arlequin, tu m'as mis en ſouci,
Mais ta tête à préſent me paroît aſſez ſaine ;

Il faudra, mon ami, te faire ouvrir la veine,
Car je crains...

II. ARLEQUIN.

Vos conseils ne sont pas des meilleurs ;
Me saigner, dites-vous, pourquoi ?

II. LELIO.

Pour tes vapeurs.

II. ARLEQUIN.

Je n'en eus de mes jours.

II. LELIO.

Cela t'est nécessaire.

II. ARLEQUIN.

Je ne sens point de mal, & je n'en veux rien faire.

II. LELIO.

Il le faudra pourtant... fais descendre Scapin.

II. ARLEQUIN.

De le revoir encor aurai-je le chagrin ?
Daignez me l'épargner, j'entens peu raillerie.

II. LELIO.

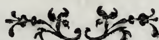
Nous ne demeurons plus dans son Hôtellerie,
Il faut bien retirer ma Valise.

II. ARLEQUIN.

D'accord,
Mais puis-je de sens froid soutenir son abord ?

II. LELIO.

Va donc,



SCENE XXXI.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

II. ARLEQUIN *après avoir frappé au Cabaret.*

Aproche ici, cuisinier déteftable.

SCAPIN.

Arlequin eft toujours d'un humeur agréable.

II. ARLEQUIN.

Oui, de toi, de ta race, ennemi capital,
Jufqu'au dernier foupir je te voudrai du mal.

SCAPIN.

De ces bons fentimens j'admire la nobleffe.

II. LELIO.

Ceffons de vains difcours, Scapin, le tems me preffe;
Rendez à mon valet ma Valife.

SCAPIN.

J'entens,
Nous allons difputer.

II. ARLEQUIN.

Dépêchons, je l'attens.

SCAPIN.

Tu l'attendras long-tems.

II. LELIO.

Je veux qu'on me la rende.

SCAPIN.

Si c'étoit Arlequin qui m'en fît la demande,
Le connoiffant badin, railleur, malicieux,

J'en rirois ; mais, ma foy, je prens mon ſérieux.
Et je me fâcherai, ſi cela continue,
Car vous étiez préſent lorſque je l'ai renduë.

II. LELIO.

Moi ?

SCAPIN.

Vous-même, Monſieur.

II. ARLEQUIN.

Je ne puis plus ſouffrir,
Je créve dans ma peau.

II. LELIO.

C'eſt aſſez diſcourir,
Et puiſque je vous ai confié ma Valiſe,
Je prétends que ſur l'heure, elle lui ſoit remiſe ;
Fais la rendre Arlequin, je t'en laiſſe le ſoin.

SCENE XXXII.

II. ARLEQUIN, SCAPIN.

II. ARLEQUIN.

MOn maître à ton avis eſt donc un faux témoin.

SCAPIN.

Pour me faire enrager, ils ſont d'intelligence.

II. ARLEQUIN *criant.*

La Valiſe.

SCAPIN.

Arlequin je perdrai patience.

II. ARLEQUIN *plus fort.*

La Valiſe.

SCAPIN.

Tais-toi, tu cherches ton malheur.

II. ARLEQUIN.

Rens la moi donc.

SCAPIN.

Encore?

II. ARLEQUIN.

Au voleur, au voleur.

SCAPIN.

Tu te feras rosser.

II. ARLEQUIN *le frappant,*

Je brave ta menace.

SCAPIN.

Je vais donc t'en convaincre, & punir ton audace. *Ils se battent,*

SCENE XXXIII.

SCAPIN, II. ARLEQUIN, FABRICE,

FABRICE *suivi d'une troupe d'Archers montrant Arlequin aux Archers.*

SAisissez Arlequin.

UN ARCHER.

En prison, en prison.

II. Arlequin bat les Archers, qui l'enlevent à la fin.

SCAPIN.

Il le mérite bien, car c'est un grand fripon.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

HORTENSE *seule.*



MON cœur eſt accablé d'une douleur mortelle,
Lelio ſe marie, ò funeſte nouvelle!
Mon pere dans l'inſtant vient de me l'annoncer,
Je m'aperçois trop tard qu'il n'y faut plus penſer...
Cependant ce matin, quand il t'a rencontrée,
Hortenſe, tu croyois ta conquête aſſurée.
Ses regards ſur les tiens attachez fixement,
D'un triomphe ſi beau, me flattoient vainement.
Mais je le vois... hélas! ma foibleſſe redouble,
Et je ne ſens que trop que ſon aſpect me trouble.
Reſterai je en ces lieux? je n'oſe y conſentir,
Fuyons... non, je ne puis me réſoudre à partir,
Parlons lui.

SCENE II.

II. LELIO, HORTENSE.

II. Lelio.

Quel objet se présente à ma vûë ?
Je ne me trompe pas, c'est ma belle inconnuë.
Puisqu'un heureux hazard l'offre encor à mes yeux,
Profitons d'un moment pour moi si précieux.

Il saluë Hortense.

Ne, ne me refusez pas, Madame, l'avantage
De rendre à vos appas le plus sincere hommage.

Hortense.

Je ne sçais que répondre à ce discours flatteur.

II. Lelio.

Il est, n'en doutez point, d'accord avec mon cœur,
Tels sont les sentimens que vous avez fait naître;
Et que l'on doit former en vous voyant paroître.

Hortense *à part.*

Je n'aurois jamais pû me le persuader . . .

II. Lelio.

Que dites-vous ?

Hortense.

Monsieur peut-on vous demander

Si

Si l'himen va bientôt couronner votre flame ?
Quand vous mariez-vous ?

II. LELIO.

Me marier, Madame !
J'ai jusques à présent gardé ma liberté,
Et mon cœur jouissoit de sa tranquilité,
Nul objet ne m'avoit encor rendu sensible,
J'ose vous l'assurer.

HORTENSE.

Cela n'est pas possible.

II. LELIO.

Madame, à mes dépens vous vous divertissez.

HORTENSE.

Je le sçai, Lelio.

II. LELIO.

Quoi, vous me connoissez ?

HORTENSE.

Vous en êtes surpris ?

II. LELIO.

Oüi, c'est avec justice,
Et je ne croyois pas...

HORTENSE *à part.*

D'où lui vient ce caprice ?
Haut.
La feinte est inutile, on est que trop instruit
De votre himen prochain, il fait assez de bruit :
Pour n'en pas convenir, la conquête est trop belle ;
Elle vous fait honneur.

II. LELIO *à part.*

De qui me parle-t'elle ?

Haut.
Daignez vous expliquer, je ſuis dans l'embarras.

HORTENSE.

L'aimable Leonore...

II. LELIO.

Ah ! ne m'en parlez pas !
Leonore ſur moi n'étend point ſon empire,
Pour un plus digne objet mon tendre cœur ſoupire :
Au penchant qui l'entraîne il ſe laiſſe emporter,
Et ſent trop qu'à l'amour il ne peut réſiſter,

HORTENSE *à part.*

Que voi-je ? il me regarde, il ſoupire, il s'agite.

II. LELIO.

Vous détournez les yeux, vous ſemblez interdite ?

HORTENSE *à part.*

M'aimeroit-il ? mais non, je cherche à m'abuſer,
Il aime Leonore, & la doit épouſer:
Mon pere me l'a dit, je n'y dois plus prétendre.
Pourtant il me regarde avec un air bien tendre.
Je ne ſçai plus qu'en croire... il m'aime aſſurement.
On ne ſe trompe point aux regards d'un amant.

II. LELIO.

Dites-moi votre nom ?

HORTENSE.

La demande eſt plaiſante !
Vous ne connoiſſez plus la fille de Chriſante ;

Hortenſe ? (*à part*) Il eſt troublé . . .

II. Lelio.

Pour la premiere fois ,
Belle Hortenſe , l'amour me ſoumet à ſes loix.
Je n'avois pas encore éprouvé ſa puiſſance ,
Et mes premiers ſoupirs vous doivent leur naiſſance ;
Si d'un tendre retour mon cœur étoit flaté ,
Quel ſort ſeroit égal à ma félicité ?

Hortense.

Qu'entens-je , vous m'aimez ? que cet aveu m'enchante !

II. Lelio.

Oui , je vous jure ici l'ardeur la plus conſtante.

Hortense.

Cependant Leonore . . .

II. Lelio.

Ah ! c'eſt trop m'outrager ,
A prononcer ce nom , qui peut vous engager ?
Faut-il par des ſermens . . .

Hortense.

Non , je vous en diſpenſe ,
Il ſuffit , je vous crois.

II. Lelio.

Vous ſeule , belle Hortenſe ,
Triomphez de mon cœur, & pouvez l'enflamer.

Hortense.

Mais ce n'eſt pas aſſez , Lelio , de m'aimer ,
Ce n'eſt que par l'himen , ſi ma main vous eſt chere ,

Que vos veux empressez m'obtiendront de mon pere.

II. LELIO.

Où logez-vous ?

HORTENSE *montrant sa demeure.*

Comment ! vous pouvez l'ignorer ?
C'est ici ma maison, faut-il vous la montrer ?

II. LELIO.

Je vous verrai dans peu ; trop heureux si ma flame
Peut obtenir le prix qui seul flate mon ame.

HORTENSE.

Adieu, cher Lelio, pressez votre retour,
C'est par l'empressement qu'on juge de l'amour.

II. LELIO.

Tu triomphes Amour, & ta gloire est certaine !

SCENE III.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

II. LELIO *appercevant Arlequin dans la Prison.*

Comment, que fais-tu là ?

II. ARLEQUIN.

Qui, moi ? je me promene.

II. LELIO.

Pour être renfermé, qu'as-tu fait, Arlequin ?

II. ARLEQUIN.

Hélas ! je n'ai rien fait, je crois que c'est Scapin,

Cet insigne voleur qui m'a fait mettre en cage.

II. LELIO.

Et pourquoi donc ?

II. ARLEQUIN.

Ici, c'est sans doute l'usage ?
On vous donne d'abord force coup de bâton,
Et quelque tems après on vous met en prison.

II. LELIO.

Cet affront m'intéresse, & j'en prendrai vengeance.

II. ARLEQUIN.

On ne peut trop punir une telle arrogance.

II. LELIO.

J'irai te réclamer.

II. ARLEQUIN.

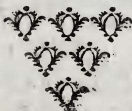
Allez, doublez le pas,
Je vous attens ici, je ne sortirai pas.

II. LELIO.

Ne t'inquiete point.

II. ARLEQUIN.

Morbleu, que je m'ennuie !
C'est un vilain séjour qu'une Conciergerie.



SCENE IV.

CHRISANTE, FABRICE, II. ARLEQUIN. *à la Prison.*

CHRISANTE.

EN vous la refusant, croïez que j'ai raison.

II. ARLEQUIN *soupirant.*

Ohimé !

CHRISANTE.

Mais que vois-je ! Arlequin en prison ?

FABRICE.

Enfin te voilà donc à couvert, double traitre ?
Apprens qu'il ne faut pas se jouer à son maître.
C'est moi qui t'ai fait mettre en lieu de sûreté.

II. ARLEQUIN.

Quoi ! c'est toi qui m'as fait perdre ma liberté ?
Un procedé pareil jamais ne se pardonne ;
Et quel droit, quel pouvoir as-tu sur ma personne ?

CHRISANTE.

Il parle insolemment.

FABRICE *à Chrisante.*

Hé bien qu'en dites-vous ?

CHRISANTE.

Que vous a-t'il donc fait ?

FABRICE.

Il m'a chargé de coups.

CHRISANTE.

Vous me ſurprenez fort, & j'ai peine à vous croire,
Se peut-il qu'un valet ? . . .

II. ARLEQUIN.

Oh la plaiſante hiſtoire !
Qui moi, je t'ai battu ? peux-tu le ſoutenir ?

FABRICE.

J'en garderai toujours le triſte ſouvenir.

II. ARLEQUIN.

Ecoute vieux penard, carcaſſe inanimée,
Affreux épouventail, figure mal formée,
Tu ne jouiras pas long-tems de mon malheur ;
J'excercerai bien-tôt ſur toi mon bras vengeur.
Par avance, déja je me fais une fête,
De te briſer les os, de te caſſer la tête,
D'une juſte fureur je me ſens embraſer ;
Et je ſerai content, ſi je puis t'écraſer.

FABRICE.

Ah quel impertinent, m'inſulter de la ſorte !

CHRISANTE.

Il ne ménage rien, ſa colere eſt trop forte,
Et je ne reviens point de mon étonnement :
Il doit être puni, mais très-ſeverement . . . .



SCENE V.

I. ARLEQUIN, FABRICE, CHRISANTE.

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

ME ferez-vous long-tems attendre après
mes gages ?
Il faut me les payer avec les arrerages,
Si non, un bon procès va m'en faire raison.

FABRICE.

Qui t'a si promptement fait sortir de prison ?
Par quel ordre....

I. ARLEQUIN.

Arlequin, n'a jamais de sa vie,
Habité la prison. Parlez mieux, je vous prie,
Et sans tant raisonner payez-moi s'il vous
plaît.

FABRICE.

Est-ce une illusion ?

CHRISANTE.

Je suis tout stupéfait ;
Je t'ai vû tout à l'heure en prison.

I. ARLEQUIN.

C'est un conte ;
Et je ne fus jamais couvert de cette honte.
à Fabrice.
Si vous ne me payez, pour vous moriginer,
Moi, je vais sur le champ vous faire empri-
sonner ;

Vieux

Vieux hibou ! vieux coquin !

SCENE VI.

FABRICE, CHRISANTE.

FABRICE *à Chrisante.*

VOyez comme il me traite ;
Qui peut l'avoir ſi-tôt tiré de ſa retraite ?

CHRISANTE.

Le geolier indiſcret l'aura laiſſé ſortir.

FABRICE.

C'eſt moi qui le premier y devois conſentir.

SCENE VII.

FABRICE, GHRISANTE, II. ARLEQUIN.

II. ARLEQUIN *à la Priſon.*

TE voilà donc encor ici vilain ſatire ?

FABRICE.

Oh ma foi, pour le coup, je ne ſçais plus que dire.

CHRISANTE.

Mes yeux me trompent-ils ?

II. ARLEQUIN.

Canailles, dites-moi ;
Serai-je ici long-tems ?

FABRICE.

C'eſt un démon, je croi.

II. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Et toi maudit barbon, débile créature,

Qui m'as donné pour gîte une prison obscure;
Ne crois pas que j'oublie un si cruel afront;
Pour toi le châtiment ne peut être assez prompt:
Je sortirai bien-tôt de ce séjour funeste,
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste.

CHRISANTE.

Il ne vous promet pas un trop bon traitement,
Craignez, craignez l'effet de son ressentiment,
On doit tout redouter d'un valet téméraire.

SCENE VIII.

I. ARLEQUIN, CHRISANTE, FABRICE.

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Vous ne voulez donc pas me payer mon salaire.

CHRISANTE *tremblant.*

Fabrice, le voici, que vient-il demander?

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Je viens vous avertir, que je vais, sans tarder,
Me plaindre à la justice.

FABRICE.

Il en fera de belles!

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Mon ami vous aurez dans peu de mes nouvelles.

SCENE IX.

CHRISANTE, FABRICE.

CHRISANTE.

C'Eſt un enchantement.

FABRICE.

Il a le diable au corps,
Tantôt il eſt dedans, tantôt il eſt dehors ;
Cela ne ſe fait point ſans quelque ſortilege.

CHRISANTE.

Ici les priſonniers ont un beau privilege.

SCENE X.

II. ARLEQUIN *à la Priſon*; CHRISANTE, FABRICE.

II. ARLEQUIN.

TOujours ces deux magots s'offriront à mes yeux ?
Ah ! que n'ai-je un canon pour le pointer ſur eux !

SCENE XI.

CHRISANTE, FABRICE, I. LELIO *qui ſurvient.*

I. LELIO.

SEnſible à mon ardeur, l'aimable Leonore,
Repond à mes deſirs ; mon pere, je l'adore,
Et fais tout mon bonheur de vivre ſous ſes loix.

FABRICE.

J'approuve ton amour, j'aplaudi à ton choix.

I. LELIO.

Que ne vous dois-je point!

SCENE XII.

LEONORE, I. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

I. LELIO.

VEnez, venez, Madame,
Prendre part à la joie où se livre mon ame.
Mon pere, dont je viens d'obtenir l'agrément,
Fait un heureux époux du plus fidéle amant,

LEONORE.

Que de tant de bonté, je suis reconnoissante!
Vous me verrez toujours soumise, obéissante,
Prompte à suivre les loix d'un pere respecté,
Je ne me reglerai que sur sa volonté.

FABRICE.

Vous me faites pleurer, embrassez-moi, ma chere,
Et songez que bientôt je veux être grand-pere.

I. LELIO.

Nous vous obéirons.

FABRICE.

Allez, mes chers enfans,
Puisse le Ciel sur vous verser tous ses présens!

SCENE XIII.

CHRISANTE, FABRICE.

FABRICE.

LElio se marie, & moi, mon cher Chrisante,
Je n'obtiendrai donc point la beauté qui m'enchante ?
Le veuvage pour moi devient un triste état,
Je ne puis plus long-tems garder le célibat :
Votre fille à grand tort de faire la rebelle
A refuser ma main, pourquoi s'obstine-t'elle ?

CHRISANTE.

Fabrice, elle est trop jeune & vous êtes trop vieux.

FABRICE.

Vous me tenez toujours des discours ennuieux...

SCENE XIV.

II. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

FABRICE *à Lelio.*

TU t'absentes déja, quelle en est donc la cause ?
A remplir tes souhaits lorsque tout se dispose,
Devrois-tu t'éloigner?

II. LELIO.

Eſt-ce à moi s'il vous plaît,
Que ce diſcours s'adreſſe ?

FABRICE.

A toi-même.

CHRISANTE.

En effet
Il falloit plus long-tems lui tenir compagnie.

FABRICE.

Cette prompte retraite eſt aſſez impolie.
Je blâme comme lui ton peu d'empreſſement.

II. LELIO *à part.*

Avec moi ce vieillard, en uſe librement.
à Fabrice.
De qui me parlez-vous ? faites vous mieux entendre.

CHRISANTE.

Cependant ſon langage eſt facile à comprendre,
Et Leonore doit ſe plaindre avec raiſon ;
Vous venez dans l'inſtant d'entrer dans ſa maiſon,
A ſortir bruſquement, quel ſujet vous engage ?
Seriez-vous mécontent de votre mariage ?

FABRICE.

Leonore eſt aimable, & ne mérite pas
Qu'un époux ſi chéri néglige ſes appas :
Sa puiſſance ſur toi devroit être abſolue,

II. LELIO *à part le premier vers.*

De tout le monde ici cette femme eſt connue.

Pour elle vivement vous vous intéressez,
Et sans doute vos soins en sont récompensez;
J'en suis vraiment charmé.

FABRICE.

Nous parlions de ta nôce.

II. LELIO.

Vous faites tous les deux un fort joli négoce;
Mais demeurez ici : pour vous désabuser,
Vous allez voir l'objet que je veux épouser.

Il frappe à la porte d'Hortense.

SCENE XV.

HORTENSE, II. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

II. LELIO.

POur vous prouver l'excès de l'ardeur qui me presse,
Hortense, je suis prêt à remplir ma promesse.
Acceptez vous ma main?

HORTENSE.

J'en fais tout mon bonheur;
Un don si précieux peut seul flater mon cœur.

II. LELIO *à Fabrice & Chrisante.*

Allez dire à présent à votre Leonore,
Que la charmante Hortense est celle que j'adore,
Et que de notre himen vous êtes les témoins;

Croyez-moi déſormais, employez mieux vos
ſoins.

Il entre avec Hortenſe chez elle.

SCENE XVI.

FABRICE, CHRISANTE,
ſe regardent ſans rien dire.

CHRISANTE.

QUoi deux fois en un jour, votre fils ſe
marie ?
Le voilà dans le cas de la Polygamie.

FABRICE.

De ſon ſort votre fille a diſpoſé ſans vous;
Et ſans vous conſulter elle prend un époux, ...

CHRISANTE.

Je ſuis tout interdit; quel eſt donc ce myſtere.

SCENE XVII.

I. LELIO, FABRICE, CHRISANTE.

I. LELIO *ſortant de la maiſon de Leonore.*

MOn pere avez vous fait avertir le Notaire ?
Des clauſes du Contrat il faudroit convenir,
Si j'oſois vous prier de le faire venir ?
Excuſez, je devrois l'aller chercher moi-même,

Mais je ne puis quitter le cher objet que j'aime,
Daignez vous en charger & ne differez point.

FABRICE.

Oui, j'irai, mais il faut m'éclaircir sur un point.

I. LELIO.

Volontiers.

FABRICE.

Apprens-moi si c'est pour Leonore
Ou pour Hortense?

II. LELIO.

Et quoi, vous en doutez encore?
J'épouse Leonore, & vous le sçavez bien;
Je vous l'ai dit tantôt.

SCENE XVIII.

FABRICE, CHRISANTE.

FABRICE.

Moi, je ne sçais plus rien;
Il faut assurément que le diable s'en mêle.

CHRISANTE.

L'avanture m'étonne & n'est pas naturelle.

FABRICE.

Ce que je viens de voir confond mon jugement.

SCENE XIX.

II. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

II. LELIO *sortant de la maison d'Hortense.*

Belle Hortense, je suis à vous dans un moment,

Il faut que je termine une affaire preſſante.

CHRISANTE *à Fabrice.*

Il ſort de ma maiſon.

FABRICE.

Oh pour le coup, Chriſante,
Ma cervelle ſe tourne.

II. LELIO.

Ah ! Meſſieurs, vous voici ?
Je ne m'attendois pas de vous revoir ici.
Jugez de la douleur qui déchire mon ame,
Je m'arrache à regret de l'objet de ma flâme.
Hortenſe le permet, mais dans quelques inſtans,
Je reviens, animé des feux les plus conſtans,
Déplorer à ſes pieds une abſence cruelle,
Et lui jurer cent fois une ardeur éternelle.

SCENE XX.

SCAPIN, CHRISANTE, FABRICE.

SCAPIN *à Fabrice.*

Monſieur, de votre fils je ſuis peu ſatis-
fait,
Il en agit fort mal.

FABRICE.

Que vous a-t'il donc fait ?

SCAPIN.

Il me doit un repas, ordonné par lui même,
Et ne veut point payer.

FABRICE.

L'injuſtice eſt extrême.

SCAPIN.

Son Valet Arlequin ose me ſoutenir
Qu'il ne l'a point reçû ... Mais je le vois venir.
Vous l'entendrez jaſer.

SCENE XXI.

L'ARLEQUIN, SCAPIN, CHRISANTE, FABRICE.

I. ARLEQUIN.

Bonjour, Seigneur Fabrice;
Je viens de me pourvoir contre vous en juſtice;
Dès demain au plus tard vous êtes aſſigné,
Et bien-tôt à payer vous ſerez condamné.

Embraſſant Scapin.

Ah te voilà, Scapin! c'eſt un Traiteur inſigne;
Oui, de tous les honneurs ſon art l'a rendu digne.
Qu'il m'a bien régalé!

FABRICE *à Scapin.*

De quoi-donc te plains-tu?
Il ne diſpute rien.

SCAPIN.

Je ſuis tout confondu.



CENE XXII.

I. LELIO, I. ARLEQUIN, SCAPIN, CHRISANTE, FABRICE.

I. LELIO *ſortant de chez Leonore.*

VOus ne répondez point à mon impatience;
Mon pere, je me plains de votre négligence;
Quand viendra le Notaire? & pourquoi differer
Le bonheur le plus grand ou je puiſſe aſpirer?
Autant que moi du moins, Leonore empreſſée...

FABRICE *à Chriſante*

Il n'épouſe plus l'autre.

CHRISANTE.

Il change de penſée.

I. LELIO.

Bon jour, mon cher ami Scapin : il eſt mon créancier,
Je lui dois un repas, & je vais le payer.

Il lui donne de l'argent.

SCAPIN *à Fabrice.*

O l'heureux changement ! je n'ai plus rien à dire,
Et Monſieur votre fils n'eſt plus dans ſon délire.

I. LELIO *à Arlequin*

Et la valiſe?

I. ARLEQUIN.

Elle eſt en lieu de ſureté.

I. LELIO.

Où ?

I. ARLEQUIN.

Dans mon cabinet ; Scapin , en vérité
Je ne l'ai point ouverte , & je vais te la rendre.

SCAPIN.

Tu n'as qu'à la garder , je ne veux point la prendre.

I. ARLEQUIN.

Tu me la donne donc ?

SCAPIN.

Elle n'eſt point à moi.

I. ARLEQUIN.

Va toujours , Arlequin ſe ſouviendra de toi.

I. LELIO *à Fabrice.*

Je rentre , finiſſez au plûtôt cette affaire.

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Obéiſſez-nous donc, ne voulez vous rien faire.

SCENE XXIII.

FABRICE, CHRISANTE, SCAPIN.

FABRICE.

SCapin vous accuſiez mon fils injuſtement

SCAPIN.

Il n'étoit pas tantôt du même ſentiment ;
Et s'il faut qu'avec vous librement je m'explique,

Pour plus d'une raiſon je le crois lunatique.

CHRISANTE.

Il ne ſe trompe pas, je ſuis de ſon avis,
Et Scapin, entre nous, connoît bien votre fils.

SCENE XXIV.

II. LELIO, II. ARLEQUIN, CHRISANTE, FARICE, SCAPIN.

II. LELIO.

VIens, mon pauvre Arlequin, diſſipe tes allarmes.

II. ARLEQUIN.

Ma chere liberté, que vous avez de charmes!
Et que je m'ennuyois dans ce cachot maudit!
Mais vous m'avez tiré de mon obſcur réduit,
Je n'oublirai jamais les bontez de mon maître.
Le triſte logement! mais que vois-je paroître?
L'aſpect de ces vieillards & du fourbe Scapin,
Rallume mon couroux, redouble mon chagrin.
Fuyez, ou dans l'inſtant ma fureur implacable,
Envoye au noir Pluton ce trio déteſtable.

SCAPIN.

Arlequin, d'où te vient cette mauvaiſe humeur?
Pourquoi changer ſi-tôt?

II. ARLEQUIN.

Retire-toi, voleur.
Rends-nous notre Valiſe.

SCAPIN.

Elle n'eſt pas perdue;

Ne te ſouvient-il plus que je te l'ai renduë ?
Tu viens de l'avouer.

II. ARLEQUIN.

Il n'eſt rien de plus faux.

CHRISANTE.

Nous en ſommes témoins.

II. ARLEQUIN.

Oui des témoins manceaux.
à Lelio montrant Arlequin.
Monſieur, vous voyez bien ce grand ſexagenaire.
Il m'a fait arrêter, je vais vous en défaire

II. LELIO.

Non, attends, Arlequin. (*à Fabrice*) Dites-moi, s'il vous plaît,
Avez-vous quelque droit, Monſieur, ſur mon valet ?

FABRICE.

Toi-même, oſes-tu bien me tenir ce langage ?
A ton tour apprens-moi le motif qui t'engage,
A prendre dans un jour deux femmes à la fois?
Crois-tu qu'impunément on viole les loix ?
Je ſuis las à la fin d'éprouver ton caprice.
Pour un homme de bien, on reconnoît Fabrice,
Et lorſque je me vois par toi deshonoré,
D'une juſte douleur je me ſens pénétré.

II. LELIO.

Fabrice eſt votre nom? ah! vous êtes mon pere;

FABRICE.

Oui vraiment, je le ſuis : à ce qu'a dit ta mere,

II. LELIO.

Vous voyez Lelio.

FABRICE.

La grande nouveauté !

II. LELIO.

Oui, je ſuis Lelio, ce fils ſi regreté
Qu'a toujours pourſuivi la fortune cruelle,
Depuis qu'il a quitté la maiſon paternelle.

FABRICE *embraſſant Lelio*.

C'eſt toi, mon fils ! le Ciel te rend donc à mes vœux ?
Soutenez-moi Chriſante...

II. ARLEQUIN *l'embraſſant*.

O ! jour trois fois heureux

CHRISANTE.

Fabrice, rappellez vos ſens...

FABRICE *revenu*.

Mon cher Chriſante,
Où ſuis-je ! quel objet à mes yeux ſe préſente?
Du plus parfait bonheur le Ciel m'a donc comblé ?
Le voilà ce cher fils, dont je vous ai parlé,
Dont la trop longue abſence a cauſé mes allarmes,
Et qui tarit enfin la ſource de mes larmes.

II. ARLEQUIN *à Fabrice*.

Mon cher pere, excuſez ſi ma brutalité
A manqué de reſpect à la paternité.

FABRICE *à Arlequin*.

Pardonne les tranſports qu'excitoit ma colere,
Dans mon aveugle erreur je t'ai pris pour ton frere.

II. ARLEQUIN.

II. ARLEQUIN.

Ah! que m'apprenez-vous ? quoi! mon frere
eſt vivant ?

FABRICE.

Oui, mon cher Arlequin, il te reſſemble tant,
Qu'il n'eſt entre vous deux aucune différence.

II. ARLEQUIN.

Je pourrai donc encore jouir de ſa préſence ?

II. LELIO.

Puis-je auſſi me flater de retrouver le mien ?

FABRICE.

Il eſt prêt à former un aimable lien :
Au gré de ſes deſirs un heureux himenée
Au ſort de Leonore unit ſa deſtinée.

II. LELIO.

Mon pere permettez que j'aille l'embraſſer.

SCENE XXV.

II. ARLEQUIN, CHRISANTE, FABRICE.

II. ARLEQUIN.

POur aller voir le mien puis-je trop me
preſſer ?

FABRICE.

Je ne te retiens pas.

II. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Pardon, ſi je vous laiſſe :
Si je ſuis incivil, accuſez ma tendreſſe ;
Un doux penchant, Monſieur, m'entraîne auprès de lui ;
Je ne l'ai point encore embraſſé d'aujourd'hui.

SCENE XXVI.

FABRICE, CHRISANTE, SCAPIN.

FABRICE.

POur mon fils & pour lui la charmante entrevue !

SCAPIN.

De tous ces incidens la cause m'est connuë :
Nous prenions l'un pour l'autre, & nous n'avions pas tort,
Mais enfin grace au Ciel ! nous voilà tous d'accord.

CHRISANTE.

On peut en les voyant aisément s'y méprendre.
à Fabrice.
Le retour de ce fils à lieu de vous surprendre.

FABRICE.

Je croyois que la Parque avoit tranché ses jours,
Mais le Ciel favorable en protege le cours :
Quelle joie en mon cœur, sa présence fait naître !



SCENE XXVII.

I. LELIO *sortant de la maiſon de Leonore.*
FABRICE, CHRISANTE, SCAPIN,

FABRICE *à Lelio.*

TE voilà bien content ?

I. LELIO.

Oui, plus qu'on ne peut l'être.
Mon frere eſt de retour dans ces heureux momens,
Jugez de nos tranſports, de nos embraſſemens ;
Nous avons reſſenti des plaiſirs véritables,
Nous ſerons déſormais toujours inſéparables.

SCAPIN *regardant Lelio.*

Ce ſont les mêmes traits qui viennent nous fraper,
Je le donne au plus fin à ne s'y pas tromper.

I. LELIO.

Du retour de mon frere autant que moi ravie,
Leonore en reſſent une joye infinie ;
Mais je ne puis reſter plus long-tems ſans le voir,
Une tendre amitié m'impoſe ce devoir.

FABRICE.

Il céde aux ſentimens qu'inſpire la nature,
Rien ne peut l'arrêter... ô l'heureuſe avanture !
Jamais. . .



SCENE XXVIII.

I. ARLEQUIN, FABRICE, CHRISANTE, SCAPIN.

I. ARLEQUIN *sortant de chez Leonore.*

TOut favorise aujourd'hui mes desirs.
Mes amis, partagez mon bonheur, mes plaisirs.
Je viens de voir mon frere : ah ! morbleu que je l'aime !
Qu'il est mignon, gentil ; c'est un autre moi-même.

SCAPIN.

Attens, explique-toi, je vois bien Arlequin ;
Mais je ne sçai lequel ?

I. ARLEQUIN.

Je suis le citadin.
Nous avons l'un pour l'autre, une égale tendresse,
Et nous nous sommes faits mainte & mainte caresse.
Nous nous sommes baisez & mille, & mille fois,
Mon cher frere, ai-je dit, est-ce toi que je vois ?
Oui, m'a-t'il répondu, c'est moi, mon petit frere ;
A mes yeux, à mon cœur, que ta présence est chere !
Embrassons nous encor.. Volontiers ; Mais dis moi,

Qui de nous eſt l'aîné ? Je n'en ſçai rien ma foi.

As-tu bien de l'argent ? Pas le ſou, je te jure...
Et toi ? Je ſuis très ſec, c'eſt moi qui t'en aſſure.

Frere, digne de moi, nous ſommes bien jumeaux,
Semblables par les traits, en faculté égaux ;
Aimes-tu le fromage ? Ah ! j'en ſuis idolâtre !
Es-tu gourmant ? Beaucoup. As-tu l'humeur folâtre ?

On ne peut d'avantage... Aimes-tu le bon vin ?
Oui... Tu peux te vanter d'être un bon Arlequin.

SCENE XXIX.

FABRICE, I. ARLEQUIN, CHRISANTE, SCAPIN, II. LELIO.

II. Lelio *qui ſurvient.*

ENfin à mes ſouhaits le ſort n'eſt plus contraire,
Je retrouve en ce jour, & mon pere & mon frere.
Non le Ciel qui près d'eux daigne me rappeller,
D'un plus parfait bonheur ne pouvoit me combler.
A mon frere aujourd'hui Leonore s'engage,

Mon pere, permettez qu'un double mariage ;
Avec la belle Hortenſe, aſſure mon bonheur.

FABRICE *à part.*

Ouf! qu'entens-je ?

CHRISANTE.

Je ſuis ſenſible à cet honneur,
Et lorſque vous voulez entrer dans ma famille,
Je me crois...

II. LELIO.

Quoi, Monſieur, Hortenſe eſt votre fille ?

CHRISANTE.

Oui, Monſieur, c'eſt de moi qu'elle a reçû le jour.

II. LELIO *à Chriſante.*

Favoriſez mes feux, aprouvez mon amour.

CHRISANTE.

Fabrice, y conſent-il ?

FABRICE.

Oui, je veux bien me rendre,
Je la cede à mon fils, n'oſant plus y prétendre.

I. ARLEQUIN *à Lelio.*

Vous allez être époux : j'en ſuis parbleu ravi ?
Je veux en même tems me marier auſſi,
Liſette attend ma main avec impatience,
Je vais la lui donner.

CHRISANTE.

Entrons tous chez Hortenſe.

I. ARLEQUIN.

Que chacun aux plaisiir se livre tour à tour,
Et par un triple himen celebrons ce grand jour.

Fin de la Comédie.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Les quatre Semblables*, *Comédie en Vers & en trois Actes*, suite du nouveau Théâtre Italien. Fait à Paris ce 15 Mars 1733.

DANCHET.

VAUDEVILLES

L'ISLE du Divorce.

Femmes sui vant no-
=tre me-tho-de Sans factum,
mémoire et placets, Si tôt qu'un
époux l'incomode, Sçait s'en de-
=faire à peu de frais, Et ce n'est
pas i-ci la mo--de De
lui faire un mauvais procés.

VAUDEVILLES

LA SILPHIDE.

Dans une heureuse in_tel_li-

=gence Nous goutons le sort le plus

doux: L'envie et la me_di-

=sance Ne ré_si_dent point chés

nous, Mortels, quelle dif_-fé-

=ren ce, Vivés vous ain si

parmi nous.

VAUDEVILLES

LE PHENIX.

Femme dont la per--sé--vé-
=rance Brave les ca.pri.ces du
sort, Et qui pour un époux que
lui ravit la mort, Brule toujours
avec cons.tan.ce, C'est un phé-
=nix, c'est un oiseau charmant,
Mais on le trouve ra re ment.

L'Hiver.

Quand un jeune amant vif et tendre A trouvé l'art de nous sur=prendre, L'hiver n'éteint point nos feux, Quels aimables nœuds! Quel sort heureux! Près de l'époux que l'hime.né e U.nit à no.tre des--ti--né.e, Nous nous morfon=dons, Nous grelotons, Nous tremblons, Nous ge=lons Les quatre saisons de l'anné e.



